LA REVUE DE PARIS

JUIN

PAUL REYNAUD	Le Malaise constitutionnel
JEAN DUTOURD	Qui fut Pétrone ?
ROBERT DELAVIGNETTE.	L'Avenir de la Communauté
PAUL LÉAUTAUD	Journal littéraire (1929)
GENEVIÈVE BAÏLAC	Les grands Jours d'Alger
ALFRED KERN	Les Sentiers battus (fin)
PIERRE DOUBLET	Le Destin de la Corée
JEAN LHOTE	Les Phylloglosses
OPHÉLIA de ROUGÉ	Alto Mar
RÉGINE PERNOUD	Jeanne d'Arc prisonnière
ALAIN BOSQUET	En relisant Paul Fort
PIERRE ROUSSEAU	L'Exploration de la Lune
MARCEL GABILLY	Situation des Partis
THIERRY MAULNIER	Les Ames mortes
MARCEL THIÉBAUT	Léautaud, Navel, Déon

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, GEORGES PILLEMENT, ALBERT DELAUNAY, PIERRE DE BOISDEFFRE, B. BECK, PIERRE GRIMAL, PIERRE-HENRI SIMON, JEAN MISTLER, JEAN FAYARD, MARCEL SCHNEIDER.

LA LIVRAISON : 3 NF 1960 - 67e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
PAUL REYNAUD	Le Malaise constitutionnel	5
JEAN DUTOURD	Qui fut Pétrone?	14
ROBERT DELAVIGNETTE	L'Avenir de la Communauté	19
PAUL LÉAUTAUD	Journal littéraire (1929)	29
GENEVIÈVE BAÏLAC	Les grands Jours d'Alger	45
ALFRED KERN	Les Sentiers battus (fin)	59
PIERRE DOUBLET	Le Destin de la Corée	82
JEAN LHOTE	Les Phylloglosses	92
OPHÉLIA de ROUGÉ	Alto Mar	98
RÉGINE PERNOUD	Jeanne d'Arc prisonnière	101
ALAIN BOSQUET	En relisant Paul Fort	107
PIERRE ROUSSEAU	L'Exploration de la Lune	113
MARCEL GABILLY	Les Partis à reculons	125
THIERRY MAULNIER	Les Ames mortes	132
MARCEL THIÉBAUT	Léautaud, Navel, Déon	136
Le Mois à Paris	151	Chronique des Livres	168

DIRECTEUR : MARCEL THIEBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

TOUR D'HORIZON POLITIQUE
par **André MAUROIS**
de l'Académie française

LE PROBLÈME AGRICOLE
par **Marcel PELLENC**

LES ÉCHANGES EST-OUEST
par **Ed. GISCARD d'ESTAING**

UNE BELLE FAMILLE
par **André DHOTEL**

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. ..NF. **30,00**
— : Six mois (6 numéros) **15,00**

Étranger : Un an (12 numéros). ..NF. **35,00**
— : Six mois (6 numéros). **17,50**

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A. .. .. $ **7,10**

Canada .. .. $ canadiens **6,90**

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12.237 à Genève. } Fr.S. **30**

Par chèque bancaire. .. .. .. Fr.S. **31**

Espagne .. .. Pesetas **298**

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509.64 à Bruxelles. } Fr.B. **342**

Par chèque bancaire. .. .. .. Fr.B. **354**

Italie.. .. .. Lires **4.430**

Angleterre .. .. **£ 2/10/10**

Égypte .. .. Piastres **247**

Hollande.. .. .. Florins **27**

Portugal .. .. Escudos **204**

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenid Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 0,30 NF et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 10.500 NF - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels
***LA REVUE DE PARIS* s'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.**

© Revue de Paris 1960.

HUTCHINSON

à l'Aigle

TOUS ARTICLES
EN CAOUTCHOUC

124, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS-8e

DE PARIS

avec le train

une nuit suffit

HAMBOURG

pour aller à

HAMBOURG

VENISE

30

AUTRES VILLES D'EUROPE

PARIS

CET ÉTÉ

avec le Simplon-Orient Express

PARIS 19.28 ▶ VENISE 8.55 FLORENCE 9.5

14-60

SNCF

LE TRAIN FAIT GAGNER DU TEMPS

VENISE

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CRÉDIT LYONNAIS

Les Profits et Pertes de l'exercice 1959, après déduction de tous frais généraux autres que le premier intérêt de 3 % aux parts bénéficiaires, ainsi que de l'amortissement des dépenses de premier établissement et des provisions jugées nécessaires, s'établissent à F 982.078.396 contre F 944. 407.682 pour l'exercice 1958.

Les comptes seront soumis pour approbation à la Commission de Contrôle des Banques, ainsi qu'une proposition d'attribution à chaque part bénéficiaire d'une somme de NF 2,00 brut égale à celle répartie pour l'exercice 1958.

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 mars 1960.

La situation au 31 mars se totalise à 10 508 millions de nouveaux francs, en augmentation de 409 millions sur la précédente.

Au passif, les Comptes de Chèques et les Comptes courants progressent de 6.707 millions de nouveaux francs à 6.601 millions et les Bons et Comptes à échéance de 1.151 à 1.210 millions.

A l'actif, le Portefeuille-Effets passe de 6.878 à 7.054 millions de nouveaux francs et les Banques et Correspondants de 707 à 798 millions.

CRÉDIT NATIONAL

L'Assemblée générale ordinaire du Crédit National s'est tenue le 27 avril 1960. Elle a fixé à 6,50 NF net d'impôt par action le dividende de l'exercice 1959. Une Assemblée générale extraordinaire réunie à la même date a apporté des modifications à divers articles des statuts.

BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

BANQUE DE L'UNION PRISIENNE

L'Assemblée générale ordinaire qui s'est tenue le 22 avril 1960 sous la présidence de M. Henri Lafond a approuvé les comptes de l'exercice 1959, faisant apparaître un bénéfice de F 671.386.719.

Le dividende de l'exercice est fixé à NF 9,50 par action de NF 100 nominal, soit NF 7,56 net, et à NF 4,75 par action de NF 50 nominal non encore regroupée, soit NF 3,78 net. Il sera mis en paiement à compter du 2 mai 1960.

Compte tenu des diverses affectations décidées par l'Assemblée, du report à nouveau antérieur qui est maintenu et du prélèvement de F 622.850.000 effectué en 1959 pour incorporation au capital social, le montant total des réserves officielles s'élève à F 2.059.367.990, soit NF 20.593.679,90.

L'Assemblée a, en outre, ratifié les nominations d'administrateur de M. Emmanuel Lamy et du baron Édouard Empain, et a renouvelé les mandats de MM. Robert d'Eichthal et Louis Larivière.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation du 31 mars 1960 se totalise à 9.134 millions de nouveaux francs, en augmentation de 307 millions de nouveaux francs sur la précédente.

Au Passif, les Comptes de dépôts s'élèvent à 8.593 millions de nouveaux francs. A l'Actif, le Portefeuille-Effets figure pour 6.204 millions de nouveaux francs et les Comptes courants débiteurs pour 1.181 millions de nouveaux francs.

CRÉDIT LYONNAIS

votre Caissier
votre Comptable
votre Conseiller

1.600 AGENCES

en France,
en Afrique du Nord,
en Afrique Noire
et à l'étranger.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

BANQUE DE FRANCE

Le compte rendu des opérations de la Banque de France pour l'exercice 1959 vient d'être présenté à Monsieur le Président de la République.

Ce document comporte trois parties. La première est consacrée à l'évolution économique. La seconde passe en revue les facteurs qui ont agi sur les réserves de change et les cours de la monnaie, et décrit la politique suivie en matière de finances publiques et de crédit. La troisième expose les opérations de la Banque et analyse l'évolution de son bilan.

En conclusion, le Rapport donne un aperçu des perspectives qui s'offrent à la France, au printemps de 1960.

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE sur trente-deux pages ★ ET TOUS LES SAMEDIS sur douze ou seize pages

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires :

LE PORTEFEUILLE-TITRES de CELTEX, C. T. A., TEXTILES ARTIFICIELS DU CENTRE ET RHONE-POULENC — ARJOMARI — LE BLAN ET Cie — Cie GÉNÉRALE d'ÉLECTRICITÉ — USINE DES RESSORTS DU NORD — PAPETERIES NAVARRE — Ets DE LA RISLE — PAPETERIES de STENAY et POUILLY — PAPETERIES DU LIMOUSIN — LATIL — SOCIÉTÉS D'INVESTISSEMENTS FERMÉES ET FONDS OUVERTS (I, II, III).

ABONNEMENTS : 6 mois : 87,50 NF.
Spécimen et documentation gratuits sur demande
à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS

LE MALAISE CONSTITUTIONNEL

par Paul Reynaud

Les Anglais ont bien de la chance d'avoir une constitution non écrite, adaptée au cours des siècles, par retouches successives, au fur et à mesure de la croissance de la nation. De la chance et du mérite, car il fallait au peuple qui mène à bien cette longue entreprise, à la fois le respect de la tradition et l'amour de la liberté.

Notre cas est tout autre. Le régime monarchique n'ayant pas su évoluer, le peuple français fit tomber des têtes et se mit à improviser des constitutions. Les gens nés il y a plus de quatorze ans, en sont à leur troisième régime. Dévisageons ces trois dernières républiques.

La troisième du nom.

Avant la première guerre mondiale, la IIIe République a fait une admirable politique étrangère mais la courbe des naissances s'effondrait. La population de la France serait tombée à 20 millions d'habitants sans l'immigration et la prolongation de la vie humaine. Sous des gouvernements instables, notre peuple était incapable de faire les pas de géant que faisaient à l'époque, sur le plan économique, les autres grandes nations et il était en retard sur le plan social. C'est ce que l'on a osé appeler « la belle époque ». Celle des fils de famille sans doute.

Après la victoire de 1918, sous ce régime qui donnait une prime à l'instabilité, les gouvernements tombèrent les uns sur les autres, du fait de leur incapacité à résoudre les grands problèmes nés de la guerre : réparation des dommages de guerre, dettes interalliées, problème monétaire né de la crise économique mondiale et problème militaire. L'inutile et cruelle prolongation de la crise nous valut vingt-sept morts place de la Concorde le 6 février 1934, puis le Front populaire et les dévaluations successives du franc.

Vingt-deux ans après la victoire, ce fut l'écrasement de notre armée désuète par les divisions blindées de Hitler, survolées par leurs stukas.

La quatrième.

Après la victoire des Alliés, on décida qu'il fallait que « cela change » et cela changea en effet. On fit une constitution pire que la précédente, plus proche qu'elle encore du régime d'assemblée. Le pays l'accepta par lassitude, après un premier rejet et malgré l'opposition du général de Gaulle. Les résultats furent ceux que l'on pouvait attendre : gouvernements impuissants, d'une durée dérisoire.

L'Europe? Ce devait être le titre de gloire de la IVe République. Mais en 1954, ce fut l'échec de la communauté européenne de défense, l'Assemblée nationale étant composée de partis coupés en deux sur ce problème, sauf le communiste et le R.P.F. (gaulliste), qui étaient *contre* et le M.R.P. qui était *pour*.

In fine, cependant, le traité de Rome créa le Marché Commun, mais le désordre financier nous eût empêché d'y vivre, faute de pouvoir ravitailler nos usines en matières premières, après le gaspillage systématique de nos devises. Quant au franc, il perdit en douze ans les onze douzièmes de sa valeur. En mai 1958, sous la menace d'un coup de force de l'armée d'Algérie, de Gaulle apparaît et nous sauve.

Il rédige une constitution nouvelle dont le but premier est de mettre fin à l'instabilité ministérielle.

La cinquième. Solution libérale des Anglais ou camisole de force?

Le général de Gaulle avait le choix entre deux formules :

1° La formule libérale que je soutenais depuis longtemps, celle que l'expérience avait dictée aux Anglais et dont le général de Gaulle a fait, depuis lors, devant le Parlement britannique, un juste éloge : l'Assemblée nationale garde ses droits mais elle doit acquérir le sens de ses responsabilités. Si elle renverse le Gouvernement, elle ira s'expliquer contradictoirement avec lui, devant notre maître à tous, le suffrage universel.

C'est la dissolution automatique, sanction qui n'a rien d'injurieux pour l'Assemblée et qui est efficace. Sa menace aurait pour effet de

liguer, devant le suffrage universel, aux élections suivantes, des partis qui auraient voté ensemble pendant des années. Ainsi se formeraient, à la longue, les deux grands partis nécessaires à un fonctionnement harmonieux du régime. Cette solution avait le mérite de la simplicité et d'une longue expérience chez le grand peuple qui est l'inventeur du régime parlementaire[1]. Je n'arrivai pas à le faire admettre sous la IVe République.

2° La camisole de force passée à l'Assemblée nationale. C'est la formule à laquelle les dirigeants de la IVe République agonisante — radicaux-socialistes, M.R.P. et socialistes — s'étaient arrêtés.

Le système consiste essentiellement à enlever à l'Assemblée nationale le droit de voter la loi lorsqu'il s'agit d'un projet si important que le Gouvernement a posé sur son adoption la question de confiance. L'Assemblée n'a plus, alors, qu'un droit de veto sous la forme d'une motion de censure contre laquelle sont censés avoir voté les absents, et ceux qui, jusque-là, s'abstenaient parce qu'ils ne voulaient ni voter une loi qu'ils jugeaient mauvaise, ni renverser le Gouvernement. Voilà à quoi est réduit, en ce cas, le rôle de l'Assemblée ci-devant législative, issue du suffrage universel. On escompte que la menace de dissolution de l'Assemblée par le Président de la République empêchera celle-ci de voter la motion de censure.

Lorsqu'en août 1958, le général de Gaulle vint défendre l'avant-projet de constitution devant le Comité consultatif constitutionnel que je présidais, je lui fis observer que cette procédure ne donnerait pas au peuple français, dans l'avenir, le bénéfice essentiel qu'il attendait de la nouvelle constitution : la stabilité gouvernementale.

En effet, on ne fait pas une constitution pour sept ans. Lorsque nous aurons un président de la République ne jouissant que du prestige de sa fonction et peut-être élu, suivant le mode nouveau, par une faible minorité, le pouvoir qu'a le chef de l'État de dissoudre l'Assemblée tombera en désuétude, comme sous la IIIe République et pour la même raison : le chef de l'État est irresponsable. Il doit être indiscuté. Il doit planer au-dessus des querelles politiques. Or, quel plus grave motif de querelle politique que le fait d'avoir chassé les élus du suffrage universel ? Et si le corps électoral les réélit ? Il faudra alors « se soumettre ou se démettre ». Il est donc probable que nous retomberons alors dans l'instabilité ministérielle qui, si longtemps, a réduit les gouvernements à l'impuissance et ridiculisé la France devant le monde.

Montrant la supériorité de la dissolution automatique, je dis au général de Gaulle : « Le problème n'est pas de punir le député qui a mal agi ; c'est de l'empêcher de mal agir (...). Il faut que le député sache, à l'avance, qu'automatiquement, par son vote, il décidera qu'il

1. J'avais d'ailleurs admis que si les circonstances étaient telles qu'une crise politique pût faire courir un risque grave au pays, le président de la République pourrait suspendre l'automaticité.

aura des comptes à rendre au suffrage universel. » Et, parlant de l'avenir, je conclus sur les moyens proposés pour combattre l'instabilité ministérielle : « La plupart des armes de cette panoplie ne sont pas décisives, sur ce point capital. »

Le général répondit à ma suggestion : « Je n'y vois pas, *a priori*, d'objection. Il vous appartient de nous proposer une modification adéquate[1]. » Mais je fus seul à soutenir cette thèse. C'est le régime de la camisole de force qui l'emporta. Un jour, l'événement nous départagera, mes contradicteurs et moi.

Une fois engagé dans cette voie, pourquoi ne pas interdire aussi à l'Assemblée de voter sur un ou plusieurs amendements qui déplaisent au Gouvernement en ne l'autorisant qu'à accepter ou refuser l'ensemble du projet de loi et en ne retenant que les seuls amendements qui plaisent au Gouvernement?

C'est ce que fait l'article 44 de la Constitution qu'un député appela récemment « la guillotine sèche de l'article 44 ». Il ajouta qu'en l'invoquant, le Gouvernement « le rejette inexplicablement dans l'opposition », ainsi que ses amis. La camisole de force est la cause principale de friction entre l'Assemblée et le Gouvernement.

L'Exécutif mécontent de l'Assemblée. Changement de régime?

L'obstination du Parlement à entraver le vote du budget à cause de son conflit avec le Gouvernement sur la retraite des anciens combattants irrita le général de Gaulle qui l'avait prévenu que « le pouvoir ne recule pas ». A quoi s'ajoutèrent l'annonce de difficultés pour le vote du projet de loi sur l'école libre, les résistances prévues pour le vote des lois agricoles, et enfin, la tension des rapports entre le Parlement et le Gouvernement.

Le Gouvernement auquel beaucoup de membres de l'Assemblée reprochaient, nous le verrons, de ne pas respecter le régime parlementaire, se considérait comme en droit de faire le même reproche à plusieurs groupes du Parlement. N'est-ce pas d'abord, pour un parti de gouvernement, violer l'esprit du régime parlementaire, que de refuser de voter le budget, c'est-à-dire refuser à l'État les moyens de vivre et de faire honneur à ses engagements? Ils furent pourtant nombreux, à l'Assemblée et au Sénat, ceux qui, membres de ces partis, refusèrent de voter le budget.

D'autre part, beaucoup de parlementaires, en dehors des groupes de l'opposition, se donnent cette règle de conduite : « Je voterai pour le Gouvernement quand il me demandera de voter des mesures que je jugerai bonnes et contre lui, dans le cas contraire. » Ces membres intermittents de la majorité méconnaissent la règle fondamentale du

1. *Avis et débats du Comité consultatif constitutionnel*, p. 119.

régime parlementaire, à savoir qu'il faut choisir entre la majorité et l'opposition. « Traverser le plancher », comme disent les Anglais, en parlant de ceux qui passent de la majorité (à droite du speaker), à l'opposition (à sa gauche) — ou inversement — est, à la Chambre des Communes, un acte qu'un député peut être contraint d'accomplir quand l'intérêt du pays est en cause, mais c'est un acte grave et public. On connaît l'histoire du jeune député conservateur anglais qui avait voté contre son parti. A Disraeli qui lui en demandait la raison, il répondit : « J'ai voté selon ma conscience. »

« On ne vote pas selon sa conscience comme un aventurier, coupa Disraeli ; on vote avec son parti, comme un gentleman. »

On a le droit de passer à l'opposition, on n'a pas le droit de se tenir à cheval sur la barrière qui sépare majorité et opposition, en posant à terre tantôt le pied droit, tantôt le pied gauche.

Jeune député, je soutenais qu'il faudrait séparer la majorité de l'opposition par un gros câble peint en blanc qui couperait en deux l'hémicycle et que l'on ne pourrait franchir qu'en faisant une déclaration à la tribune.

Serait-il vrai que seuls les Britanniques et les Nordiques soient aptes à faire jouer normalement le régime parlementaire ? S'agirait-il d'une question de latitude, les Espagnols et les Portugais ne pouvant s'y adapter et les Français ayant beaucoup de peine à le faire ? Si c'est vrai, imposons-nous cet effort.

Ces griefs contre le Parlement faillirent nous valoir un changement de régime. De hautes autorités prêtèrent, il y a quelques semaines, au général de Gaulle le projet de nous faire passer du régime parlementaire au régime présidentiel dans lequel le Président est, à lui seul, l'Exécutif, le Parlement n'ayant pas le contrôle de sa politique et les ministres n'étant que les collaborateurs du Président.

Observons, d'abord, que le Gouvernement n'a, jusqu'ici, jamais rien demandé au Parlement qu'il n'ait obtenu de lui et qu'il est armé pour continuer à obtenir de lui ce qu'il veut. Mais surtout les pouvoirs de l'Exécutif seraient, en fait, sous le régime présidentiel, moindres que ceux qu'il tient du régime actuel.

Prenons l'exemple des États-Unis. Le Congrès est maître absolu en matière législative. Il peut surmonter le veto du Président. Il peut refuser de voter les projets de loi que le Président lui demande de voter. Le cas est fréquent lorsque, les élections ayant eu lieu pendant les quatre ans du mandat présidentiel, la majorité de l'une des deux Chambres se trouve renversée. C'est alors le *dead lock*, le Président ne disposant d'aucun moyen de contrainte sur le Congrès [1].

1. C'est ce qui est arrivé au président Eisenhower. Aussi a-t-il dénoncé, le 20 septembre 1959, les « attristantes faillites » du quatre-vingtième Congrès, en diverses matières essentielles qu'il énumère. Le leader démocrate Johnson a reconnu que, dans ces circonstances, « les forces d'inertie prévalent ».

Objectera-t-on qu'il serait possible dans un régime présidentiel fait pour nous sur mesure, de laisser au Président ses pouvoirs actuels sur l'Assemblée, notamment le droit de dissolution? Je réponds que ce serait, alors, instituer non plus le régime présidentiel qui exige un équilibre des deux pouvoirs mais la dictature.

Il ne semble donc pas que ce projet, s'il a été conçu, puisse se réaliser et je le crois même, dès à présent, abandonné.

L'Assemblée mécontente de l'Exécutif.

Les socialistes, les radicaux, quelques membres du M.R.P. et de la droite reprochent au Gouvernement de violer la Constitution. Que faites-vous, lui disent-ils, de son principe essentiel, celui du régime parlementaire : le Gouvernement, seul responsable devant le Parlement, « détermine et conduit la politique de la Nation »? N'est-il pas manifeste que le chef de l'État s'est substitué au chef du Gouvernement? La Constitution est donc violée.

A cela, je réponds que la Constitution serait violée si le chef de l'État et le chef du Gouvernement n'étaient pas intimement d'accord. Mais c'est-le cas. Dès lors, le Gouvernement aurait-il le droit de priver le pays du prestige du général de Gaulle? Qui aurait pu rétablir la situation en Algérie, comme il l'a fait par son discours télévisé de janvier, après l'émeute d'Alger?

Après les triomphes qu'il a remportés en Angleterre puis en Amérique, auprès des élus comme auprès des peuples, la presse anglaise et américaine avait présenté le général de Gaulle comme devant jouer le premier rôle à ce qui aurait dû être la conférence au sommet. Fallait-il lui interdire d'y aller parce que la reine d'Angleterre n'y allait pas? Le salut de la République ne serait-il plus la loi suprême comme au temps des Romains de la grande époque?

Les constitutions sont faites pour servir les peuples.

Quant au Gouvernement, sa situation s'est heureusement améliorée à l'Assemblée. Le contact pris par le premier ministre avec le groupe des Indépendants — dont les voix, si elles sont additionnées à celles de l'U.N.R., donnent au Gouvernement la majorité absolue — lui fut très favorable, en raison de la franchise de son attitude et même parfois de passagers éclats d'une colère juvénile. Son patriotisme et sa bonne foi sont si évidents que le groupe en fut séduit.

L'annonce que le Gouvernement ne rejettera pas en bloc tous les amendements des députés aux projets de loi agricoles fut aussi un facteur de détente.

Toutefois, le refus du général de Gaulle de convoquer le Parlement en session extraordinaire, pour discuter du problème agricole, comme le lui demandait la majorité des députés, amena le dépôt d'une motion de censure par 44 membres du groupe socialiste et 16 membres du

groupe de l'Entente démocratique, au sein duquel se trouvent les radicaux.

En signalant que « l'agriculture française n'est pas un malade imaginaire », qu'elle souffre, qu'elle demande que le pays en soit informé et que le Gouvernement la guérisse de ses maux, j'avais suggéré au Gouvernement de hâter le dépôt de ses projets de loi agricoles et de donner cette satisfaction aux paysans de convoquer le Parlement quelques jours avant la date fixée par la Constitution pour la session normale. J'ai regretté qu'il ne l'ait pas fait.

Mais sur le plan juridique, l'Exécutif a-t-il violé la Constitution en ne le faisant pas ?

En réalité, c'était le Président de la République et lui seul qui était en cause dans le débat qui eut lieu, à ce sujet, à l'Assemblée nationale. Le reproche fait à M. Debré, dans la motion de censure, de ne pas avoir « présenté » à sa signature le décret de convocation des Chambres n'était pas sérieux, le général de Gaulle ayant écrit au président de l'Assemblée nationale qu'il n'avait pas un instant songé à le signer.

La constitution de 1875 stipulait qu'à la requête de la majorité de l'Assemblée, le Président de la République « DEVRA » convoquer les Chambres. Les auteurs de la constitution de 1946 constatant que, dans ces conditions, le Président de la République ne peut jouer qu'un rôle d'automate, supprimèrent son intervention et décidèrent que chaque Chambre sera convoquée par son président.

Le général de Gaulle a fait réapparaître ce grand personnage dans sa constitution mais il n'y est plus question de « devra ». Il n'est pas vraisemblable qu'il ait voulu réduire son propre rôle, en ce cas, à celui d'un automate, alors qu'il s'attribuait, par ailleurs, des pouvoirs très étendus. On ne peut pas, à la fois, lui reprocher de s'être taillé une constitution à sa mesure et affirmer qu'il a voulu faire de lui-même un automate. Il est d'ailleurs chargé par la Constitution d'assurer « par son arbitrage, le fonctionnement régulier des pouvoirs publics ».

Que l'on modifie la Constitution en accordant, par exemple, au Parlement le droit à une seule session extraordinaire par intersession, les autres dépendant de l'appréciation du chef de l'État, soit. Mais que l'on ne dise pas que le général de Gaulle a violé la Constitution.

Et après de Gaulle ?

J'ai dit que je regrette que nous ne nous soyons pas montrés capables, dans notre histoire, de nous doter d'une constitution non écrite. La souplesse que je réclame en faveur de l'action du général de Gaulle eût été plus facilement admise.

Mais je crois dangereux, pour l'avenir, de modifier la Constitution par voie d'interprétation.

Avec les mêmes intentions que moi, voulant, lui aussi, que la force que représente le général de Gaulle s'exerce pour le bien du pays, le président de l'Assemblée nationale, M. Jacques Chaban-Delmas, a adopté une autre méthode que la mienne. Il a mis en doute, dans le discours qu'il a prononcé le 15 novembre dernier, devant le Congrès de l'U.N.R., à Bordeaux, que notre régime soit purement et simplement parlementaire. Il estime que l'action de l'Exécutif doit s'exercer différemment dans deux secteurs : « le secteur présidentiel ou réservé et le secteur ouvert ou libre ». « Dans le premier, le chef de l'État décide ; dans le second, il opte. » Or, a-t-il dit, « en fait, le secteur présidentiel comprend l'Algérie, la Communauté, les Affaires étrangères, la Défense (nationale) ». Ainsi, le Gouvernement qui, d'après la Constitution, « détermine et conduit la politique de la Nation », se verrait dépouillé du secteur le plus important de l'activité gouvernementale. Par voie de conséquence, le chef de l'État étant irresponsable, le Parlement se verrait dessaisi de son pouvoir de contrôle sur l'action de l'Exécutif concernant des problèmes vitaux pour le pays.

La reine d'Angleterre est très populaire, mais si elle prétendait régir un secteur réservé et si elle entrait en conflit avec le Gouvernement sur ce point, le peuple anglais la briserait comme verre.

Le général de Gaulle, alors président du Conseil, à qui je demandais devant le Comité consultatif constitutionnel si le Gouvernement responsable devant le Parlement, aux termes de l'avant-projet de la Constitution, l'est aussi devant le Président de la République, me répondit avec force : « Non ! Car s'il en était ainsi, il ne pourrait pas effectivement gouverner. Le premier ministre est responsable devant le Parlement et non pas devant le chef de l'État, en ce qui concerne la conjoncture politique. Le chef de l'État a pour rôle essentiel d'assurer le fonctionnement régulier des pouvoirs publics. » Ce qui me fit lui dire : « Votre réponse revêt une importance extrême. Elle apaisera les inquiétudes de ceux qui se demandaient si l'avant-projet s'inspirait de l'esprit du régime présidentiel ou de celui du régime parlementaire. »

Son garde des Sceaux de l'époque, M. Michel Debré, exposant le 27 août 1958, le projet de constitution devant le Conseil d'État définissait ainsi les pouvoirs du Chef de l'État : « Le Président de la République, comme il se doit, n'a pas d'autre pouvoir que celui de solliciter un autre pouvoir : il sollicite le Parlement, il sollicite le Comité constitutionnel, il sollicite le suffrage universel. Mais cette possibilité de solliciter est fondamentale. »

Voilà le régime.

Il est donc indiscutable que le régime de la Ve République est le régime parlementaire.

Aussi n'est-ce pas sans surprise, que j'ai entendu le 5 mai dernier, à l'Assemblée, M. Michel Debré, voulant démontrer le droit du Chef

de l'Etat de refuser la convocation du Parlement, se croire obligé de lui attribuer des pouvoirs illimités, en raison de la qualité d'arbitre que lui confère la Constitution. Pour lui, « notamment quand l'exigent les circonstances » — suivant la seule appréciation du Chef de l'Etat — celui-ci sera « l'arbitre entre tous les intérêts d'importance nationale, afin d'en dégager le seul intérêt national ». Un député socialiste lui ayant lancé : « Vous êtes en train de légitimer la dictature pour demain », le Premier ministre déclara « élever le débat au-dessus des textes et même, au-dessus de l'esprit de la Constitution. » Il était en plein vide sidéral.

Redescendons sur la terre. Il est temps de mettre de l'ordre dans les esprits. C'est le moment pour le Chef de l'Etat, jouant son rôle d'arbitre, de dissiper le malaise constitutionnel.

Quant à nous, ne chicanons pas, dans le présent, sur la manière dont le général de Gaulle joue son rôle mais affirmons avec force, pour l'avenir, que notre constitution est parlementaire.

PAUL REYNAUD

CHRONIQUE DES LIVRES

EVA PERON

par Sylvain REINER *(Flammarion)*

Se souvient-on encore des jours de l'été 1947 où l'épouse du dictateur argentin fut reçue à Paris avec plus de curiosité que de chaleur ? Cinq ans plus tard, elle mourait de leucémie, et le pouvoir de son mari ne survécut que trois ans à cette mort. Ses portraits furent lacérés, ses statues abattues, le monument que le régime avait commandé, de son vivant, pour la célébrer, fut détruit à la dynamite. Son cercueil et son corps mêmes ont disparu. Les péronistes, qui sont encore très nombreux, jugeront sacrilège — s'ils la lisent — la biographie que vient d'écrire, avec talent, M. Sylvain Reiner. Et sans doute est-il malaisé, en cette sorte d'ouvrages, de distinguer la limite entre la relation des faits et la reconstitution plus ou moins romancée, des sentiments.

Il n'en est pas moins certain que cette biographie repose sur des bases solides. Si Eva Peron n'avait été qu'une jolie femme, froidement résolue à parvenir, elle prendrait place dans une troupe innombrable. Mais elle fut autre chose : une actrice ratée, une créature dévorée par le besoin de publicité, qui se vengea des humiliations subies et des refus que ne cessa de lui opposer la « bonne société », en se faisant l'idole des déshérités de son pays. Que le ressort de sa vie fût l'amour du peuple ou la haine des riches, la fascination qu'elle exerça sur les « sans chemises » de son pays est incontestable. Le président, son époux, avait-il fini par voir en elle une rivale dangereuse ? C'est concevable. Seule, une menace de soulèvement de l'armée l'empêcha de se faire élire vice-présidente de la République. Quel que soit le jugement qu'on porte finalement sur Eva Peron, son personnage et sa destinée sont exceptionnels.

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 28.)

QUI FUT PÉTRONE ?

Par Jean Dutourd

Lorsque j'entrai en sixième, mes camarades et moi ignorions jusqu'aux noms de Tive-Live, Suétone, Cicéron, Virgile, Horace. En revanche, il y avait un auteur latin sur lequel nous possédions beaucoup de lumières : c'était Pétrone. Nous savions qu'il avait été le parent du jeune patricien Vinicius, dont il avait favorisé les amours avec la belle Lygie. Celle-ci était chrétienne ; Vinicius inclinait vers le christianisme ; l'affreux Néron persécutait les chrétiens ; Pétrone bravait le gouvernement avec intrépidité et élégance. Le suicide de ce charmant garçon nous causait bien du chagrin : eût-il vécu seulement trois ans de plus, il se faisait chrétien à son tour et mourait baptisé.

Ces détails, accompagnés de plusieurs autres, fort pittoresques, sur un auteur latin licencieux du Ier siècle, datent de l'année 1894. On les trouve dans le fameux roman polonais d'Henryk Sienkiewicz : *Quo Vadis*. Tous les petits garçons de ma génération avaient lu *Quo Vadis* avec autant d'ivresse, ou presque, que *les Trois Mousquetaires* et *Croc-Blanc*.

Malheureusement, Sienkiewicz est moins sérieux qu'Alexandre Dumas. Il est bien à craindre que son Pétrone n'ait pas le moindre rapport avec l'auteur du *Satiricon*. Quelle idée bizarre, d'ailleurs, pour un romancier catholique, de prendre comme héros un luron de cet acabit, cynique, joyeux, complètement amoral et aussi leste dans ses écrits que l'Arétin, Nicolas Chorier, Restif ou le chevalier de Nerciat.

Tacite nous offre un Pétrone un peu plus plausible et un peu plus consistant. Il apparaît au Livre XVI, chapitre 6, des *Annales*. Voici le passage, dans l'incomparable traduction de Perrot d'Ablancourt :

« Petronius estoit un voluptueux qui donnoit tout le jour au sommeil, et la nuict aux plaisirs, ou aux affaires. Et comme les autres se rendent célèbres par leur industrie, celuy-cy s'estoit mis en réputation par son oisiveté. Il ne passoit pas pourtant pour un prodigue comme les autres, mais pour un homme qui sçavoit despenser son bien, et qui avoit le goust délicat. Toutes ses paroles et ses actions estoient d'autant

plus agréables qu'elles tesmoignoient je ne sçay quelle franchise et naïveté, et paroissoient dites avec une certaine négligence. Néantmoins comme il fut Proconsul de la Bithynie, et depuis Consul, il se montra capable de plus grands emplois, et redevenu voluptueux ou par inclination, ou par artifice, à cause que le Prince aimoit la débauche, il fut l'un de ses principaux confidens, et comme l'intendant de ses plaisirs, car Néron ne trouvoit rien d'agréable ni de délicieux, que ce que Petronius avoit approuvé. De là nasquit l'envie de Tigelin contre un rival qui le surpassoit dans la science des voluptez. Il resveilla donc la cruauté de l'Empereur, qui estoit la maîtresse de toutes ses passions, et accusa Pétrone d'intelligence avec Scevinus, après avoir corrompu l'un de ses esclaves pour servir de dénonciateur, et mis en prison la pluspart de ses domestiques, pour luy oster les moyens de se justifier. Par hazard, le Prince estoit allé sur la coste de Naples, de sorte que Petronius qui s'estoit avancé jusqu'à Cumes, y estoit retenu prisonnier. Mais il ne pust languir plus long-temps entre la crainte et l'espérance, et se résolut à la mort. Sans vouloir toutefois précipiter son départ, il se faisoit ouvrir de temps en temps, puis refermer les veines, s'entretenant avec ses amis, non pas de graves discours, ny de l'immortalité de l'âme, et des sentences des Philosophes, comme pour se piquer de gloire et de constance : mais de beaux vers et de poësie agréable, sans quitter mesme le soin de ses affaires. Car il fist chastier quelques-uns de ses valets et récompensa les autres, prit ses repas, et dormit à l'ordinaire, afin que sa mort, quoy que violente, eust quelque ressemblance à la naturelle. Il ne s'amusa pas non plus dans son testament à flatter Néron ou Tigelin, et le reste de ses favoris, comme c'estoit la coustume, mais descrivit les débauches du Prince sous des noms empruntés, et sous diverses impudicitez de filles et de garçons ; et après avoir cacheté le livre de sa main, l'envoya à l'Empereur. »

*
* *

Pline ajoute que Pétrone, avant de rendre le dernier soupir, se fit apporter un vase myrrhin d'un fort grand prix, qu'il savait que Néron convoitait, et le brisa. Par ce dernier acte, comme par le testament moqueur, on voit que Pétrone était célibataire. Il ne laissait pas derrière lui de femme ni d'enfants exposés à des représailles. Les célibataires ne connaissent pas leur bonheur : ils peuvent avoir de la fierté impunément.

On pense que l'auteur du *Satiricon* est ce Pétrone dont parlent Tacite et Pline, et à qui Plutarque consacre une ou deux phrases. Encore Tacite l'appelle-t-il Caïus Petronius, et Pline Titus Petronius. Les professeurs (qui se montrent parfois inexplicablement coulants) admettent que l'on peut se tromper dans les prénoms.

Les indices qui permettent de réduire les trois Pétrones à une

seule personne sont au nombre de deux. L'auteur du *Satiricon* signe « Petronius Arbiter », et l'on avait surnommé le favori de Néron « Arbiter elegantiarum », c'est-à-dire « Parangon du chic romain », ou « Prince des gommeux ». Certes un nom propre n'est pas la même chose qu'une épithète, mais les professeurs estiment que ces deux « arbiter » forment une troublante coïncidence. De même, ils hasardent que le pamphlet posthume dont parle Tacite pourrait bien être le *Satiricon*.

Ces suppositions ne résistent pas à la critique, ni même au bon sens. Le *Satiricon* est un ouvage gigantesque, dont nous ne possédons que des bribes, formant la majeure partie des xve et xvie livres, soit deux cent cinquante pages de typographie courante. Le roman entier compterait au moins deux mille pages. C'était, semble-t-il, une sorte de roman picaresque, une « Comédie romaine », où trois jeunes gens fort dépravés nommés Ascylte, Encolpe et Giton, circulent à travers diverses classes de la société et diverses provinces de l'Empire.

Il est évident qu'un tel ouvrage ne se fait pas nonchalamment, en quelques jours. J'imagine mal un homme qui se tire une pinte de sang toutes les six heures, l'écrivant ou le dictant. C'est au contraire l'œuvre de plusieurs années, le fruit d'une documentation serrée et d'une observation assidue. Bref, c'est un livre sérieux, le livre d'un écrivain professionnel, genre Cervantes ou Balzac. Un haut fonctionnaire, proconsul en Bithynie, puis consul, et par-dessus tout cela homme de fêtes et de plaisir, snob enragé, gravure de mode, libertin, me semble tout à fait incapable de le composer. La vie mondaine ne laisse le loisir d'écrire, au mieux, que de courtes nouvelles. *Le Père Goriot* n'est pas d'Astolphe de Custine. La théorie d'après quoi Shakespeare n'était autre que le chancelier Bacon est l'une des plus folles qui aient jamais éclos dans la tête d'un érudit. C'est méconnaître complètement le travail de la création artistique. On ne peut être à la fois grand ministre et grand artiste. Le vrai Petronius Arbiter, auteur du *Satiricon*, devait être un gros homme négligé, vivant obscurément, point très riche, fils d'affranchi peut-être, citoyen subalterne en tout cas, sans aventures et sans histoire, qui mourut dans son lit (et non pas dans sa baignoire) vers soixante-cinq ans, après avoir publié une vingtaine de volumes dont la perte est irréparable.

*
* *

Je sais qu'il est dangereux de toucher aux traditions, ne reposassent-elles sur rien. Mais enfin je ne vois pas qu'aucun écrivain se soit penché sérieusement sur le cas de Pétrone, et y ait appliqué son « sens intime ». Seulement des historiens, ou des pédants, pour qui tout est croyable. Lord Byron lui-même, doué pour vivre autant que

pour écrire, n'exerçait nul métier, en dehors de celui de poète. Proust, dont l'œuvre n'est pas sans rapports avec celle de Pétrone, ne fut jamais député ni ambassadeur.

Il est à croire que les hommes les plus graves ont un penchant pour les contes de fées, qu'ils acceptent aveuglément. Renan, habitué pourtant à la critique historique, n'a pas craint de porter sur Pétrone le jugement suivant :

« Ce Mérimée sceptique, au ton froid et exquis, nous a laissé un roman d'une verve, d'une finesse accomplies, en même temps que d'une corruption raffinée, qui est le parfait miroir du temps de Néron. Après tout, n'est pas le roi de la mode qui veut. L'élégance de la vie a sa maîtrise, au-dessous de la loi et de la morale ; la fête de l'univers manquerait de quelque chose si le monde n'était peuplé que de fanatiques inconoclastes et de lourdauds vertueux. »

Mérimée, capable d'écrire à vingt-trois ans le *Théâtre de Clara Gazul*, promettait une œuvre plus vaste et plus profonde que celle qu'il produisit par la suite. Son génie lui faisait sans doute un peu peur. Pour le fuir, il s'est réfugié dans les postes modestes d'inspecteur des Monuments historiques et de sénateur. Pétrone, proconsul, consul, favori, est un personnage beaucoup plus considérable, et par conséquent beaucoup plus absorbé. En admettant qu'il ait eu l'admirable talent de Mérimée, il aurait écrit des nouvelles encore plus courtes. Voilà un raisonnement qui vaut bien ceux que nous offre la critique universitaire.

*
* *

Le visiteur des ruines de Pompéi et d'Herculanum ne laisse pas d'être charmé par les peintures qui subsistent sur les murs de certaines maisons. Elles si sont si fraîches et si gaies qu'on les attribuerait volontiers au XVIIIe siècle français. Non seulement l'inspiration est la même, mais encore la facture. Cela ressemble à Fragonard, à Boucher, jusque dans la façon de poser la touche de couleur. J'en conclus qu'il existait à Rome, sous Tibère et sous Néron, une sensibilité artistique analogue à celle de la France de Louis XV. Il est fâcheux que le Mozart de l'antiquité ait disparu sans laisser de traces. Il a vécu, n'en doutons pas. Si les Pison avaient les yeux de La Rochefoucauld ou des Noailles, ils en avaient aussi les oreilles.

Par une chance inouïe, le Diderot, le Proust de l'antiquité est venu jusqu'à nous. C'est Petronius Arbiter. Les siècles ont énormément rongé son œuvre, mais il en subsiste assez pour que nous sachions que la littérature latine du Ier siècle fut aussi complexe et fantaisiste que la française du XIXe et du XXe.

*
* *

Je dénombre quatre éléments proustiens très importants dans

le *Satiricon*. Il est curieux qu'aucun « comparatiste » ne s'en soit jamais avisé, car ils sautent aux yeux. Ce sont :

1° Les nombreuses descriptions de petites gens et de snobs. Jupien, Morel, Françoise, Legrandin ont de lointains ancêtres chez Pétrone ;

2° La complaisance quasiment sociologique de l'auteur à passer en revue les vices et les anomalies sexuelles ;

3° L'amour du pastiche ;

4° L'exactitude réaliste des dialogues. Le procédé littéraire de Pétrone est le même que celui de Proust : le récit proprement dit, attribué au narrateur, est d'une fort belle langue, très littéraire, avec lequel les parties dialoguées, pleines de naturel, rendant presque le ton de la voix, parfois argotiques, forment un contraste absolu, donc très savoureux et souvent comique.

J'ajoute que le copieux « festin de Trimalcion » n'est pas sans faire songer plus d'une fois au fameux dîner chez les Guermantes, ou aux soirées Verdurin.

***

Pierre Athanase Larousse, dans son style furieux et naïf, fournit une excellente conclusion à cette petite étude. Voici son résumé du *Satiricon*, auquel, tout compte fait, je ne trouve rien à reprendre :

« Tous les vices de l'époque la plus corrompue sont peints avec une verve et une énergie peu communes : courtisanes, parasites, poètes, gens de loi, esclaves, libertins, magiciennes, déclamateurs, chasseurs d'héritages, toutes ces figures passent successivement devant nous avec la physionomie qui leur est propre et nous reportent au milieu de cette vieille société romaine dont il nous serait difficile, sans des livres de ce genre, de pénétrer complètement les mœurs intimes. Les récits, les réflexions, les images sont non seulement immoraux, mais, le plus souvent, d'une obscénité révoltante ; cependant Pétrone sera toujours lu de quiconque voudra connaître à fond l'antiquité. Ajoutons que, si l'on ne regarde que le style, Pétrone est un écrivain très remarquable. »

JEAN DUTOURD

OÙ VA LA COMMUNAUTÉ ?

par Robert Delavignette

La Communauté aura bientôt deux ans. Elle est née juridiquement avec la Constitution de la Ve République le 4 octobre 1958, date à laquelle sa mère, l'Union Française, mourut en lui donnant le jour. Elle fait ses premiers pas, hors des lisières que ses auteurs constitutionnels lui avaient assignées. Elle fait aussi ses premières dents et elle les fait sur les textes dont ils l'avaient emmaillotée. Elle se met à marcher dans une direction qu'ils n'avaient sans doute pas prévue : certains de ses États et non des moindres, viennent en effet d'obtenir leur souveraineté. Les accords franco-malgaches et franco-maliens, signés respectivement les 2 et 4 avril derniers sont formels sur ce point et nous obligent à réviser d'urgence les idées que nous nous faisions de la Communauté, il n'y a pas vingt mois. Le Mali — c'est-à-dire la fédération du Sénégal et du Soudan — et Madagascar sont des États souverains, aussi bien sur le plan national qui leur est propre que sur le plan international où ils figureront au nombre des quatre-vingts et quelques Nations qui composent l'Organisation des Nations Unies. Le Mali et Madagascar traiteront d'égal à égal avec la République Française pour la définition et la gestion des affaires qu'ils mettront éventuellement en commun avec elle. Nous avions cru en 1958 que la Communauté était caractérisée par ses compétences communautaires, qui comprenaient notamment les Affaires étrangères, la Défense, les Matières premières stratégiques, la Monnaie, le Plan, le Contrôle de la Justice, l'Enseignement supérieur. Tout cela est changé en ce qui concerne le Mali et Madagascar, États souverains.

Les accords franco-maliens et franco-malgaches d'avril 1960 n'ont pas encore été publiés *in extenso* et ils ne le seront qu'après leur ratification en juin prochain par les Parlements respectivement intéressés. Mais ils ont déjà donné lieu à des communiqués qui ne souffrent aucune équivoque. Léopold Sédar Senghor, président de l'Assemblée fédérale du Mali, a souligné que l'indépendance du Mali ne repose

pas sur une charte française octroyée par le bon plaisir d'un seigneur. « C'est nous — a-t-il indiqué — qui proclamerons notre indépendance et la France nous reconnaîtra la première, comme elle nous parrainera pour notre candidature à l'O.N.U. Ensuite, nous signerons des accords avec la France. » Senghor a rendu hommage au général de Gaulle : « Nous connaissions — a-t-il dit, à Dakar, le 3 avril dernier — sa hauteur et sa largeur de vues, son audace et sa compréhension. Mais il nous a surpris lorsqu'il y a quelques jours nous nous sommes réunis autour de lui pour régler les dernières difficultés. Il devance l'histoire. Car si nous devons notre indépendance aux efforts de notre peuple, à l'union Sénégal-Soudan, nous la devons aussi à la France et au général de Gaulle. C'est le premier exemple dans l'ensemble français qu'une nation accède à la pleine souveraineté sans disputes et sans effusion de sang. »

On ne saurait être plus clair. A propos des accords franco-maliens et franco-malgaches, des commentateurs ont parlé d'indépendance contractuelle ou conventionnelle dans une communauté rénovée. Faisons comme Senghor et n'ayons pas peur des mots. C'est bien d'une pleine souveraineté du Mali et de Madagascar qu'il s'agit. Et partons de cette pleine souveraineté malienne et malgache pour nous demander : Que savons-nous de la Communauté ? Où va-t-elle ? Comment se conciliera-t-elle avec la souveraineté de ses divers membres ? Quel bien et quel lien leur propose-t-elle ? Et, en tant que corps politique, comment s'organisera-t-elle pour tisser le lien commun et pour procurer le bien commun ?

Posons-nous d'abord une première question : Que feront les autres États de la Communauté, ceux qui ne sont ni le Mali, ni Madagascar ? La République islamique de Mauritanie, les Républiques de Côte-d'Ivoire, de Haute-Volta, du Dahomey, du Niger, du Gabon, du Congo, du Tchad et la République Centrafricaine (ex-Oubangui) suivront-elles le mouvement déclenché par le Mali et Madagascar et choisiront-elles à leur tour d'être des États souverains dans une Communauté « rénovée » ou bien décideront-elles de rester dans le *statu quo*, dans la situation fixée par le titre XII de la Constitution de 1958, avant la rénovation ? Si elles optent pour la première branche de l'alternative, le titre XII de la Constitution doit être sinon supprimé, du moins profondément remanié. Si elles s'attachent à la deuxième branche, il naîtra alors deux Communautés, l'une qui sera composée d'États souverains, l'autre qui fonctionnera sous le régime des compétences déterminées en 1958 et des organismes institués et plus ou moins rodés entre octobre 1958 et mars 1960. Peut-être interviendra-t-il une troisième solution qui consistera à assouplir le titre XII afin qu'il puisse embrasser dans une Communauté unique les positions concrètes les plus nuancées, allant de l'allégeance communautaire à la pleine souveraineté ? A quoi bon se livrer à des conjec-

tures au début de mai, à l'heure où nous écrivons, un mois seulement avant d'être départagés par l'événement. Bornons-nous à souhaiter que légistes et législateurs ne légifèrent pas dans l'absolu et dans l'abstrait et essayons de comprendre et de résumer les données de fait qui expliquent l'orientation prise par le Mali et par Madagascar. Nous tirerons ensuite les enseignements qui découlent de cette orientation.

Ce qu'était l'Union Française.

Que savions-nous exactement de la Communauté ratifiée solennellement par le référendum de 1958? Pour répondre à l'interrogation, il est nécessaire de jeter un coup d'œil en arrière, sur ce qui fut l'Union Française. Qu'avions-nous su de l'Union Française? Le terme d'Union Française avait été lancé en mars 1945 à propos de l'Indochine, peut-être pour corriger ce qu'une certaine recommandation de la conférence de Brazzaville en février 1944 avait d'inadéquat en Extrême-Orient. Rappelons les faits. A l'aube de 1944, dans un empire africain coupé de sa métropole française, tandis que l'Indochine est dominée par le Japon (dont Bao-Daï est le conseiller), la conférence de Brazzaville, tout en recommandant des réformes, exclut explicitement « l'éventualité même lointaine d'un self-government, comme contraire aux fins civilisatrices de l'œuvre de la France outre-mer ». Un an après, l'éventualité d'un self-government en Indochine est caressée, puisque l'on affirme que l'Indochine formera avec la France une Union Française. L'année suivante, en 1946, deux ans après Brazzaville, la notion de self-government se précise : l'Empire français au sens que lui donnait encore Brazzaville en 1944 — sens exclusif de tout self-government — a cessé d'exister en Indochine. A vrai dire, il n'y a plus d'Indochine en tant qu'entité politique. Il y a, dans la péninsule indochinoise (où se noue la guerre qui durera jusqu'en 1954), trois États, le Viet-Nam, le Cambodge, le Laos. Ils reçoivent le titre d'États-Associés. Ils sont dotés en principe de ce self-government que Brazzaville excluait. Ils forment théoriquement avec la République Française un ensemble baptisé du nom d'Union Française et pourvu d'institutions énumérées au titre VII de la Constitution de la IVe République, en octobre 1946.

Mais la République Française proprement dite n'a plus rien de commun en 1946 avec ce qu'elle était en 1944. Elle agglomère avec la France d'Europe toutes les anciennes colonies autres que l'ex-Indochine. Nous l'avions déjà marqué dans de précédents articles [1], mais il faut y insister : la République de 1946 s'est extraordinairement

1. Voir notamment *la Revue de Paris* d'octobre 1959.

dilatée. Elle décerne la citoyenneté à des millions de citoyens nouveaux, en Afrique Noire et à Madagascar, tout en leur laissant leur statut personnel civil. En ce qui concerne l'A.-O.F. par exemple, au référendum de 1958, ils seront 10 691 244 inscrits et 7 344 911 votants. Elle fait entrer leurs représentants dans les organes de la souveraineté nationale française. Le député de l'Oubangui sera le représentant du peuple français souverain, pris dans sa globalité eurafricaine. Tout se passe comme si les constituants de 1946 avaient tenu le raisonnement que voici : *Associons-nous avec l'Asie et intégrons l'Afrique.* Car ce fut une véritable intégration. Non pas l'assimilation, puisque les Africains gardaient leurs structures familiales et sociales ; mais l'intégration, puisqu'ils participaient, à part entière, à la vie politique française et à son gouvernement. Peu de Français en France eurent conscience de cette originalité de la IVe République, qui fut si différente en cela de la IIIe République et qui tendit jusqu'à ses extrêmes conséquences le génie républicain de 1848. Le langage courant et l'opinion publique en France se contentaient de ranger indifféremment sous le vocable d'Union Française, non seulement les États associés d'Indochine, mais tous les pays d'outre-mer, sans se douter que la plupart d'entre eux étaient intégrés à la République au même titre que la Métropole. Ces pays d'Afrique et de Madagascar n'avaient pas le self-government, mais ils contribuaient à faire et à défaire nos gouvernements.

La notion de self-government persistait pourtant dans une des plus remarquables institutions que la IVe République ait installées en Afrique et à Madagascar : les assemblées locales. Là réside le germe de la Communauté de 1958. Là également est née la souveraineté de Madagascar et du Mali. Là s'est fait le cheminement des idées politiques qui modifia profondément la nature juridique des Territoires français d'outre-mer et les conduisit d'abord à l'autonomie interne et ensuite à leur transformation en États indépendants, dont certains d'entre eux, le Mali et Madagascar, viennent d'acquérir leur pleine souveraineté.

En effet, si l'on y réfléchit, l'assemblée locale, instituée en 1946 dans chaque Territoire, était bien placée pour devenir rapidement le centre nerveux de l'indépendance du Territoire. Il n'en était qu'une par Territoire et nous avons eu l'occasion de montrer l'importance de cette unicité. L'assemblée territoriale fut le foyer légal d'apprentissage politique où se formèrent nombre d'Africains et de Malgaches. Elle comprenait statutairement des protecteurs inviolables qui en étaient souvent les animateurs. C'étaient les parlementaires du cru, députés à l'Assemblée Nationale Française et sénateurs au Conseil de la République Française. Ils établissaient entre l'Assemblée centrale où ils siègeaient à Paris et leur assemblée africaine ou malgache, un courant qui renforçait l'autorité morale et les pouvoirs de celle-ci.

En 1956-1957, la loi-cadre Gaston Defferre et ses décrets d'application mirent en place les pièces maîtresses de l'Indépendance : l'assemblée locale fut législative et désigna un exécutif tiré de son sein. Au référendum de 1958, tous les Territoires d'outre-mer étaient politiquement équipés dans le domaine législatif comme dans le domaine exécutif pour assumer, s'ils le voulaient, les responsabilités de l'Indépendance. Par le jeu de ses assemblées locales, l'Afrique Noire d'expression française glissait hors de l'orbite de la souveraineté française et passait sur le plan d'une Afrique nouvelle : l'Afrique des nationalités.

On sait que la Guinée choisit, au référendum de 1958, l'indépendance immédiate et totale — décision dont les incidences ne sont pas étrangères à l'évolution actuelle de la Communauté. Tous les autres états, en Afrique et à Madagascar, à l'exception de la Côte Française des Somalis et des Comores [1], décidèrent de se former en Républiques pour entrer en Communauté avec la République Française sur un pied d'égalité. On peut dire que, de 1946 à 1958, la politique d'intégration, en fondant les assemblées locales, en développant leurs attributions, et en combinant leur fonctionnement avec la participation des parlementaires locaux aux assemblées de Paris, a préparé les voies à la politique communautaire, où surgit maintenant la souveraineté de Madagascar et du Mali. C'est bien parce que la politique d'intégration a été proclamée en 1946, et mise en pratique pendant douze ans aux plus hauts échelons, dans les organes de la souveraineté française, en l'espèce les assemblées parlementaires, que des assemblées dites secondaires et qu'on croyait locales et mineures, ont joué finalement le rôle décisif qui fit passer de l'intégration à l'indépendance ces Territoires d'outre-mer au sujet desquels Brazzaville excluait l'éventualité du self-government.

Au moment où souffle, selon l'expression du général de Gaulle, « le grand vent de l'Histoire », il n'est pas inutile de méditer le bref rappel historique que nous venons de retracer. Car le grand vent de l'Histoire, s'il a tourné en 1958 les pages de la Constitution de 1946 avant de tourner en 1960 celles de la Constitution de 1958, les a embrouillées dans l'esprit des Français qui ignorent comment le processus déclenché en 1944-1946 les a conduits exactement à l'encontre du but qu'il avait fait miroiter. Qu'on ne voie dans ces considérations aucune nostalgie de l'Empire évanoui, aucune acrimonie envers l'indépendance des Républiques africaines et envers la souveraineté du Mali et de Madagascar, mais simplement le souci d'éviter à l'avenir des prises de position constitutionnelle que l'événement ne tarde pas à rendre intenables, et qu'il faut tourner par des artifices

1. Ajoutons-y hors d'Afrique, Saint-Pierre-et-Miquelon, la Polynésie française et la Nouvelle-Calédonie.

juridiques, dommageables à la majesté des constitutions. Mieux aurait valu en 1946 déclarer que le statut des colonies dépendrait des accords négociés entre leurs représentants et ceux de la Métropole.

Les accords avec le Mali et Madagascar.

Venons-en aux accords d'avril dernier qui concernent le Mali et Madagascar et qui s'étendront peut-être, sous des formes spécifiques, à d'autres États de la Communauté. N'entrons pas dans la controverse juridique sur le point de savoir s'il ne s'agit, comme le Gouvernement l'affirme, que du fonctionnement de la Communauté et non de sa nature même. Lorsque cet article paraîtra, la controverse sera sans doute tranchée en fait sinon en droit. Contentons-nous d'émettre le vœu que les accords d'avril 1960 soient ratifiés par le parlement français. Il est improbable que le parlement malien et le parlement malgache les repoussent. Rappelons que l'immobilisme et sa sœur l'équivoque nuiraient à la Communauté, fût-ce une Communauté « rénovée ». Les conventions franco-marocaines et franco-tunisiennes sont toujours en souffrance depuis cinq ans et ce sont, non seulement des intérêts, mais des hommes qui en souffrent [1]. On ne démêle pas les raisons que le Parlement français aurait de se comporter avec le Mali et Madagascar comme si les accords d'avril étaient une imprudence ou une erreur. Ils sont ce qu'ils sont, et bien qu'ils ne soient pas encore divulgués entièrement, ils contiennent déjà des enseignements que l'opinion publique française doit considérer avec attention.

Le premier enseignement, c'est que l'indépendance n'est plus automatiquement la sécession. N'ironisons pas sur l'article 86 de la Constitution et sur les accommodations que les légistes en feront. Aux termes de l'article 86, l'indépendance équivalait à une sortie de la Communauté. Avec la souveraineté du Mali et de Madagascar, l'indépendance au contraire rénove la Communauté. Que la Guinée n'a-t-elle attendu cette interprétation ! Mais ne nous attardons pas à la rétrospective des occasions manquées de part et d'autre. En mars 1946, l'Assemblée Constituante française repoussait la proposition de loi de députés malgaches, selon laquelle Madagascar aurait été un État indépendant, ayant son armée et ses finances, au sein de l'Union Française. Et ce fut l'insurrection malgache de 1947. Quatorze ans après, Madagascar est un État souverain au sein de la Communauté. L'indépendance a cessé d'être la sécession.

Le second enseignement, c'est que l'indépendance a changé de caractère sous l'influence d'une interdépendance des événements. Jamais nous ne serons assez informés d'une telle interdépendance.

1. Le transfert *de jure* des Etablissements français de l'Inde à l'Hindoustan en 1956 n'a donné lieu à aucune ratification.

Nous ne sommes que trop inclinés à croire, par un égocentrisme très humain, que les questions d'outre-mer restent toujours situées dans l'ancien cadre où elles se posaient à l'époque coloniale et qu'elles peuvent se régler par un dialogue ou un duel entre la Métropole et son ancienne colonie. Les problèmes actuels ont fait éclater le cadre colonial et ses cloisonnements. C'est en Indochine que l'Algérie des « prépondérants [1] » européens est morte et que la République Française parlementaire au sens du XIXe siècle s'est décomposée. C'est la guerre d'Algérie, tout autant que l'action du Sénégal et du Soudan se formant en fédération primaire, qui a favorisé la souveraineté du Mali. Et pour faire un tour d'horizon complet des « interdépendances événementielles », il faudrait citer un petit territoire africain, hier sous tutelle, aujourd'hui indépendant, le Togo, qui a servi de pilote dans des conditions qui mériteraient une analyse fouillée. Il conviendrait enfin d'évoquer tout le contexte asiatique et africain — et en Afrique notamment, l'indépendance du Ghana en 1957, celle de la Nigeria et du Congo belge en cette année 1960.

Le troisième et le plus grand enseignement que nous fournissent les accords du 4 avril 1960 sur la souveraineté du Mali et de Madagascar, c'est la fragilité des liens juridiques en matière de Communauté. Seuls comptent d'autres liens, qui peuvent être économiques et culturels, mais qui ne sauraient être figés dans des formules constitutionnelles. Le Commonwealth est une institution — ce n'est pas une Constitution. On l'a comparé à un club, où les dominions de couleur ont pris place sans avoir besoin de préciser dans des textes généraux qu'ils étaient membres à part entière. On l'a comparé aussi à une table ronde où les descendants du roi Arthur tâtonnent avec les représentants venus du monde entier pour trouver ensemble les solutions de compromis dans des cas d'espèce. Que sera la Communauté que la République Française va former avec d'autres États souverains? Une institution très nouvelle, qui n'a pas à se modeler sur d'autres ni à s'accrocher à des précédents, mais qui doit se faire d'elle-même, en partant de réalités ressenties comme étant communes à tous ses membres.

Quelles sont ces réalités ressenties en commun et de nature à susciter et à fortifier la volonté de vivre ensemble? Elles offrent ce paradoxe apparent d'être appuyées sur le passé et orientées vers l'avenir.

La Communauté ne trouvera pas ses réalités dans le reniement du passé colonial. L'héritage colonial, que l'indépendance africaine et malgache reçoit pour en disposer souverainement, comprend autre chose que les biens matériels sur lesquels on a l'habitude d'insister : ports, aéroports, chemins de fer, routes ; autre chose aussi que des

1. Le terme de prépondérants était surtout usité en Tunisie, mais il pouvait être appliqué à l'Algérie.

œuvres sociales : écoles et hôpitaux ; mais un très grand bienfait, qui paraît maintenant naturel : la sécurité. Oui, la sécurité qui a permis les déplacements humains de grande amplitude, les migrations saisonnières internes de l'intérieur à la côte, les brassages de races, l'articulation des grands ensembles, la circulation des idées. Où serait la Communauté si cette sécurité disparaissait ?

Et la Communauté est aussi, et essentiellement, œuvre d'avenir. En cela, elle est insérée dans un contexte mondial dont nous devons sans cesse nous remémorer les éléments démographiques. Déjà l'Amérique latine, l'Asie et l'Afrique, qui groupent la plupart des pays sous-équipés, abritent 69 p. 100 de la population du globe. Dans quarante ans, ils en abriteront 80 p. 100. Voilà les dimensions planétaires dans lesquelles la Communauté doit travailler à son propre avenir, non pas en se repliant sur elle-même, mais en participant à une civilisation universelle par un apport original.

Quel peut être cet apport ? Un certain art de vivre ensemble, entre peuples différents. La recherche d'un art de vivre est en soi une source de richesses que nous n'avons pas assez explorée. Pierre Gourou, le géographe, remarque avec raison qu'on insiste sur les niveaux de vie, mais qu'on néglige les styles de vie. Et pourtant, ce sont leurs styles de vie qu'Africains et Malgaches ont particulièrement à cœur et ce n'est certes pas pour y renoncer qu'ils veulent la modernisation de l'Afrique et de Madagascar. Ils entendent au contraire utiliser avec leur génie particulier la civilisation technique que nous leur proposons. Nous aussi, à leur contact, nous aurons à réviser une technique dont les implications humaines ne sont pas conformes à ce qu'attendait l'humanité africaine et malgache. L'art de vivre ensemble en travaillant à un avenir commun, c'est l'art de mettre tous les membres de la Communauté en état de développement réciproque et de compréhension réciproque.

Art difficile et qui ne souffre ni les doctrinaires ni les amateurs. Il lui faut, sinon des rouages au sommet qui soient communs à tous les États (comme dans la Communauté de 1958), du moins des régimes de base qui ne soient pas antinomiques d'État à État. Une Communauté, même rénovée, pourrait-elle mettre en accord une République ici et une Dictature là ? Vivrait-elle si elle devait se traîner ici dans la crise de la démocratie tandis qu'elle se ruerait ailleurs à la monocratie d'une personnalité ou d'un parti ?

A l'art de vivre ensemble, il faut également des buts communs. Une communauté vit de projets qui intéressent tous ses membres. Elle n'est viable que si elle respire dans le climat moral qu'elle crée elle-même. Et ce climat moral dépend en partie de l'équitable répartition des responsabilités et des charges. Quelle communauté survivrait au sentiment que certains de ses membres auraient d'être les dupes des autres ?

Enfin, est-il nécessaire d'ajouter qu'aucun art de vivre ne peut éclore dans le désordre, la haine et la guerre ? Tout le Commonwealth est affecté par l'Apartheid en Union sud-africaine. L'Algérie est en filigrane dans l'avenir, le proche avenir de la Communauté de la République Française avec l'Afrique Noire et Madagascar.

Communauté et Civilisation.

La IIIe République, à la fin du XIXe siècle, avait fondé son empire colonial sur une loi non écrite. Oh ! ce n'était pas au sens sublime d'Antigone, opposant la loi naturelle et non écrite aux règlements de la cité. C'était une loi non écrite de prudence terrienne, qui consistait à ne jamais engager l'existence du régime républicain, les alliances extérieures et la discipline de l'armée dans une affaire d'outre-mer. Et en vertu de cette loi non écrite, la IIIe République avait voulu pour son œuvre coloniale une armée spéciale, une administration spéciale, une législation spéciale. La IVe République, poussant jusqu'au bout une logique très différente de la IIIe, a dilaté la citoyenneté française, comme nous l'avons marqué, en Afrique et à Madagascar, et du même coup elle y a dilué sa souveraineté. De Territoires intégrés, elle a fait des États dont la date de naissance juridique peut bien dater de 1958 mais dont la date de conception politique se place entre 1946 et 1958.

La Ve République est affrontée aux problèmes communautaires avec ces États dont certains sont déjà souverains. Et les problèmes de communauté se posent dans un monde qui n'est plus celui de la IIIe République, sauf en un point, il est vrai, capital : la spécificité africaine et malgache. Cette spécificité des choses d'outre-mer, le général de Gaulle lui donne caution quand il dit à Cayenne le 2 mai 1960 : « Il est conforme à la nature des choses qu'un pays qui a un caractère aussi particulier ait une sorte d'autonomie proportionnelle aux conditions dans lesquelles il doit vivre. » C'était pour se conformer à la nature des choses que les administrateurs coloniaux de la IIIe République pratiquaient l'art de la politique indigène. Il y avait là une spécificité qui prend aujourd'hui tout son relief avec la souveraineté du Mali et de Madagascar, et une tout autre signification que dans l'ancien système colonial. Répétons inlassablement que la Communauté irait à l'impasse si elle ne tenait pas compte du génie africain et malgache.

Le député sénégalais Blaise Diagne, qui fut le premier député noir de l'Afrique Noire Française, s'écriait à la fin de la première guerre mondiale, en s'adressant à ses collègues du Palais Bourbon : « Notre civilisation sera faite de la vôtre ou la vôtre tremblera ! » Il parlait ainsi en faveur de l'assimilation. Les temps ont changé. Mais c'est

toujours de civilisation qu'il s'agit. La Communauté est un moyen d'aller vers une civilisation nouvelle qui sera faite, non pas de la prépondérance d'une civilisation sur d'autres, mais d'une souple organisation d'échanges, de rencontres entre des civilisations différentes. Être ensemble pour travailler et pour arriver à des résultats économiques et sociaux qu'on n'obtiendrait pas isolément ; être ensemble et se respecter mutuellement, pour découvrir un art de vivre en commun dans un monde où nul ne peut faire cavalier seul, telles sont les espérances de la naissante Communauté.

On doit les nourrir sans tomber dans la chimère. La loi du développement réciproque, formulée par François Perroux, conduit à des applications positives dont la recension excéderait le cadre de cet article. Le président du Conseil Économique et Social, Émile Roche, dosant l'idéalisme et le réalisme, et mesurant les risques et les chances de la Communauté, nous avertit que son échec serait « un échec de l'humain [1] ».

ROBERT DELAVIGNETTE

1. « Risques et chances d'une Communauté », par Emile Roche. *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1960.

CHRONIQUE DES LIVRES

LA NOUVELLE ÉCONOMIE SOVIÉTIQUE (1953-1960)

par Robert BORDAZ *(Grasset)*

Robert Bordaz, qui est un économiste, a eu le privilège d'être en fonctions pendant plusieurs années à l'Ambassade de France à Moscou : c'est dire qu'il connaît fort bien ce domaine encore mystérieux que constitue l'économie soviétique.

Pour l'Occidental, l'U.R.S.S. n'est pas *un pays* étranger, mais plus exactement *un monde* étranger, dont les formes de vie et même de pensée sont très différentes des nôtres. Après avoir démonté les rouages de cette machine économique pour nous en expliquer le fonctionnement, Robert Bordaz analyse les réformes fondamentales de l'ère khrouchtchévienne. Allégement de la bureaucratie par la décentralisation ; expansion de l'agriculture qui part à l'assaut des immenses terres vierges de Sibérie ; développement de la productivité par la primauté de la mécanisation.

Ces impulsions s'inscrivent dans la ligne d'une politique, non pas à long terme — ce ne serait pas assez dire — mais à très long terme : aux plans de cinq ans de Staline ont fait suite un plan de sept ans, puis un plan de quinze ans.

Objectif n° 1 : rattraper les U.S.A. quant à la puissance économique et au niveau de vie. Mais par delà cet objectif à quinze ans — le seul qui tient l'affiche — l'auteur devine un grand dessein dont nul ne souffle mot et qui est peut-être l'impératif essentiel : peupler la Sibérie avant que la fourmilière voisine n'y déverse ses excédents.

Un livre qui rassemble en termes simples et clairs ce qu'un homme cultivé doit savoir sur l'un des phénomènes historiques majeurs de notre temps.

HENRI JANNÈS

(Suite de la chronique des livres page 44.)

JOURNAL LITTÉRAIRE DE LÉAUTAUD

Lundi 4 novembre 1929. — Auriant m'a dit ce soir : « Vous savez que votre amour des bêtes vous fait du tort dans le monde littéraire. Mais oui, Maxime Revon, par exemple, qui m'a dit l'autre jour, comme on parlait de vous : « Léautaud ? Ce n'est rien. Cela n'existe pas. Il ne sait que parler des bêtes. Vous avez vu ses chroniques aux *Nouvelles littéraires*. C'était sans intérêt. Je m'étonne même qu'on ait publié cela. »

Eh ! mon Dieu, je suis assez de son avis. Mes chroniques aux *Nouvelles littéraires* n'étaient pas fameuses. Je sais fort bien aussi que mes histoires de bêtes doivent faire de moi un personnage un peu ridicule. Je le sais fort bien. J'y pense quelquefois. Au point de vue purement littéraire, cela pose mal. Mais je n'écris pas toujours au point de vue purement littéraire. Je n'en abuse pas d'ailleurs, et je pense bien aussi avoir *autre chose*.

La preuve de ce que je dis ci-dessus, c'est que j'ai, toutes prêtes, une série de notes sur les animaux que j'hésite, par moments, à publier. Je les publierai pourtant, car ce qu'elles expriment, je suis certain que c'est juste.

Et d'ailleurs, je me fiche de tout ce qu'on peut dire. Le certain, c'est que si j'avais de la fortune, je l'emploierais à faire bien plus que je ne fais pour les animaux.

Lundi 11 *novembre*. — J'ai enterré ce matin mon chien Black, que j'ai soigneusement enfermé hier dans un sac, la tête bien enveloppée dans des couches d'ouate, comme je fais toujours. Cela m'a donné l'occasion, quand j'ai marqué sa tombe sur mon plan, de revoir toutes les tombes des bêtes que j'ai perdues, mes chiens, Ami, Span, Monkey, Loup, Pataud, Zype, Nana, mes chats Boulot, Lolotte, Riquet, Madame Minne, Bibi, Madame Brune, Tonton, Laurent, bien d'autres, bien d'autres. Non, non, je n'ai vraiment rien aimé que toutes ces bêtes. Je pleure comme un enfant en écrivant cela.

Samedi 21 *décembre.* — J'étais ce matin à flâner à la librairie, près du comptoir de vente. Un jeune homme assez distingué et fort bien mis se présente et s'adressant à moi me demande s'il pourrait avoir l'adresse de M. Léautaud. Je lui demande pourquoi. Il me répond qu'il désire aller le voir. Je me dirige vers mon bureau, il me suit, et en même temps je lui demande : « Qu'est-ce que vous lui voulez... — Voilà, me répond-il. J'ai une grande admiration pour lui et je voudrais beaucoup le connaître. » Je lui dis alors : « C'est moi, mais je vous en prie, ne vous servez pas de pareils mots, ils sont fort gênants. » Je m'assieds à ma place et lui dans le fauteuil des visiteurs. Il me raconte alors qu'il est Suisse, de Lausanne, et qu'il est venu tout exprès à Paris pour voir trois personnes : Gide, Charles du Bos et moi. Il me dit qu'il m'avait très bien reconnu à la librairie. Il se met à me parler de Gide, et de telle façon, et avec un tel ton, et avec un tel vocabulaire : des phrases absolument comme celles que Gide écrit, que je finis par lui dire au bout d'un instant : « Mais c'est du Gide tout ce que vous me racontez là. Vous êtes tout à fait sous son influence. Vous êtes tout imprégné de lui. Cette phrase que vous venez me dire que vous êtes devant la vie comme dans un corridor au bout duquel une lumière brille par le trou d'une serrure, de l'autre côté, c'est du Gide, du Gide absolument. » Il me confie qu'il est en effet plein de l'influence de Gide et comme je lui dis que je le plains, pour l'état moral dans lequel je le vois, il ajoute qu'il lutte et qu'il veut absolument s'en débarrasser. Il me raconte qu'il a perdu tout récemment sa mère, qu'il adorait, qui tenait à Lausanne une « restauration », (un restaurant) qu'il vient de liquider cette « restauration », qu'il est venu à Paris pour voir ce qu'il pourrait y trouver et que dès son arrivée il a regretté son départ, tant Paris, dans tout ce qu'il est, l'effraie, le décontenance. Je le regardais parler, un peu précieux, s'exprimant en un langage sans rien de direct, usant de sortes de métaphores morales, pour ainsi dire (j'entends par là sans lyrisme ni éclat des mots), fermant de temps en temps les yeux, paraissant travaillé par une analyse sans arrêt, par moments paraissant complètement à vau-l'eau, à d'autres moments montrant dans ses paroles une certaine énergie, la volonté de se vaincre. Je le lui ai dit comme je le pensais : « Eh bien ! je ne vous envie pas. Vous me paraissez avoir un état déplorable. » Il a vingt-huit ans et n'a pour ainsi dire pas connu son père, un Germano-Américain, me dit-il, divorcé avec sa mère et parti vivre à New York. Il me dit que Gide lui a montré comme impossible de lui trouver quelque chose à Paris, lui disant : « Je me suis déjà essoufflé tous ces temps-ci pour deux jeunes gens, en pure perte. »

Il s'est mis alors à me dire que cela représentait pour lui un grand bonheur d'avoir pu me voir, que je ne pouvais savoir ce que je représentais pour lui, qu'il n'essaierait même pas de me le dire. « Gide et

vous... » Je lui ai dit combien me surprenait le rapprochement, que je n'en voyais pas du tout les raisons, qu'il me paraissait bien bizarre. Il s'est contenté de me répondre : « Mais si, mais si, je vous assure. » Il m'a demandé alors comme une grande faveur de le laisser venir chez moi. Je lui ai demandé à quoi cela l'avancerait, qu'il pouvait venir me voir au *Mercure*, l'après-midi, par exemple, que j'ai plus de temps à moi que le matin et surtout un matin de samedi. Il a si bien insisté, que j'ai fini par consentir, en le prévenant que je suis un homme logé fort simplement, qu'il me trouverait au milieu de ma ménagerie. Il a souri en me disant : « Je sais, je sais. » En partant, il m'a donné sa carte.

Mercredi 25 *décembre.* — J'ai retrouvé hier lundi, inopinément, dans mon cartonnier au *Mercure*, un petit volume de Gide, dans la petite collection Stock : *Lafcadio*, épisodes des *Caves du Vatican*. Je l'ai emporté, lu hier soir et tantôt. Remarquable. Je n'aime pas la fin, un peu forcée, à mon goût, comme exemple d'exercice de volonté et du goût du risque de la part du héros. Les fragments composant ce petit volume ont été choisis par Gide lui-même. L'ont-ils été de façon à donner au lecteur le désir de lire l'ouvrage entier? C'est mon cas. J'ai défait tantôt toute ma caisse de livres pour voir si j'avais *Les Caves du Vatican*, si curieux de connaître la suite. Je ne les ai pas trouvées. J'ai peut-être le volume au *Mercure*. Je regarderai demain.

Samedi 28 *décembre.* — Trouvé ce matin sur mon bureau en arrivant au *Mercure* un exemplaire de mon petit volume de *Lettres*, celui marqué à mon nom, apporté hier soir par Mornay, me dit la concierge. Il n'est pas mal. Le portrait par Marie Laurencin est toujours ridicule mais le petit groupe de chiens et de chats, sur la couverture est délicieux. Mais voilà bien ma chance. Je feuillette et je tombe, dans une lettre à Paul Morisse, dans un passage concernant Apollinaire, sur une phrase dans laquelle il manque deux mots : *Il a passé à Nice* au lieu de *Il dit qu'il a passé à Nice*. Tout l'agrément fichu le camp aussitôt. Mornay arrive à ce moment, pour savoir mes impressions. Je lui parle de ma découverte, en lui disant qu'il est bien probable que la faute vient de moi et que je suis impatient de pouvoir vérifier chez moi. Je viens de regarder ce soir. Ma faute, en effet. La phrase a paru ainsi dans *Variétés*. Elle a été reproduite telle quelle dans les épreuves du petit volume. J'ai bien lu ces épreuves au moins quatre fois. Et je n'ai rien vu. Toujours le même phénomène : je lis avec la mémoire : je vois ce qui manque comme s'il ne manquait pas et je ne vois pas ce qu'il y a en trop. Les deux mots en question manquent d'ailleurs dans le double de la lettre en question, sur lequel a été faite la composition de *Variétés* (oubliés comme dans la rapidité de la copie). En tout cas, la phrase est boiteuse et le correcteur de Mornay aurait pu s'en apercevoir.

28 *décembre.* — Crémieux s'est mis à table à parler de ce qu'on dit que j'écris mes *Mémoires* et qu'il ne veut pas le croire. J'ai perdu une belle occasion de dire que c'est en effet tout à fait faux. Comme je lui disais que je pourrais dire une chose bien drôle à ce sujet, qu'il insistait pour que je la dise et que je déclarais m'y refuser absolument, il s'est mis à dire : « Je sais ce que c'est. Je suis sûr que je le sais. » Je lui ai dit « Dites-le. Si c'est cela, je vous le dirai. » Il a fini par sortir ceci, comme la chose en question, moi la disant : « La preuve que j'écris mes *Mémoires*, c'est que l'autre jour, en sortant de dîner chez vous, j'ai écrit le compte rendu de ma soirée. » Je lui ai dit que ce n'était pas cela du tout. Ce que je voulais dire était en effet ceci : « C'est très curieux. Les gens peuvent savoir que je tiens un *Journal*. Pour la plupart, cela ne les empêche pas de me raconter leurs affaires. On pourrait m'objecter qu'ils le font peut-être exprès? Je crois bien plutôt que c'est parce qu'ils oublient que je tiens un journal. » N'empêche que j'aurais mieux fait de confirmer Crémieux dans son incrédulité sur mes *Mémoires*.

Crémieux, qui est chargé au ministère des Affaires étrangères du dépouillement de toute la presse italienne et qui est très renseigné sur l'état intérieur de l'Italie, dit que le régime qu'elle subit actuellement vaut absolument dans son genre le régime que subit la Russie. Il dit que sa fortune serait faite s'il voulait se laisser acheter par Mussolini, qu'il a été sondé indirectement à ce sujet, et qu'on ne lui demanderait pas beaucoup, nullement de célébrer le régime fasciste dans sa totalité, mais seulement de dire qu'à côté du mauvais il y a du bon, cette matière développée selon les circonstances. Mais il est par toute la nature de son esprit trop profondément républicain pour accepter de faire ce métier.

Beaucoup parlé religion et des écrivains catholiques ou convertis : François Mauriac, Charles Du Bos, Cocteau, Claudel. Crémieux dit qu'il est plein de respect pour Mauriac, catholique sincère au point de souffrir véritablement de ses mauvaises actions ou de ses mauvais propos. Cocteau considéré comme un farceur. Crémieux dit qu'il a de la peine à admettre une conversion qui n'empêche pas de demeurer dans le siècle. Il n'admet la conversion que poussée dans toutes ses conséquences, c'est-à-dire le retrait de la vie et l'entrée au couvent.

J'ai raconté l'apologue d'Oscar Wilde, le bref dialogue entre Jésus et Lazare, dans lequel toute la religion est contenue à mon avis. Comme je disais : « Je voudrais bien avoir écrit cela ! » Arland m'a dit : « Vous en avez écrit bien d'autres. » (C'est lui qui a fait le compte rendu de *Passe-Temps*[1] dans la *Nouvelle Revue française.*)

Je ne me dissimule pas que j'ai dû éberluer par mon absolutisme

1. Un livre de Léautaud publié l'année précédente.

contre la croyance religieuse. J'ai reconnu d'ailleurs tout le premier ce qu'il peut avoir de déplaisant et pour me faire mal juger.

Comme je venais de dire que je n'ai absolument aucune inquiétude (dans le sens religieux) et que je sais que je suis né de rien et que je deviendrai rien, sans en être en rien attristé ou déçu, j'ai rappelé à Benjamin Crémieux, Clemenceau, athée jusqu'à la gauche pourtant et faisant mettre dans son cercueil avec lui une canne à laquelle il tenait, un petit coffret venant de sa mère, des fleurs à lui données par un soldat au front, disant de tout cela : « Un enfantillage, voyons ! » Benjamin Crémieux m'a fait cette remarque très juste : « Évidemment. Un enfantillage. Mais pour lui, en voulant cela, il le vivait... »

Crémieux a parlé de Gide qui prétend avoir trouvé dans la Bible la justification de ce qu'il est, même dans ses mœurs sexuelles. Tout simplement parce qu'il y a dans la Bible, à un certain endroit, ceci : *Sois ce que tu es.*

Il y a ceci qui m'ennuie un peu dans ces réunions avec de jeunes écrivains dont je suis de beaucoup l'aîné, c'est qu'ils ne disent rien ou presque rien et me laissent parler seul. J'aimerais bien mieux que ce soit eux qui parlent et moi les écouter.

Benjamin Crémieux montre aussi Mussolini comme un homme qui redoute toujours le poignard ou le revolver d'un adversaire politique. Il a raconté qu'un jour, lors d'une conférence politique à l'étranger, comme il devait venir rendre visite à Philippe Berthelot, Mme Berthelot qui désirait beaucoup le voir en avait demandé le moyen à Berthelot. Berthelot lui avait dit : « Il doit venir me voir tout à l'heure. Il restera environ dix minutes. Tu n'as qu'à rester dans le couloir. Quand il sortira, tu le verras. » Quand Mussolini fut entré chez Berthelot, Mme Berthelot se plaça comme convenu. Mussolini sortit de chez Berthelot, et en la voyant plantée là, eut tout de suite un mouvement de recul.

9 *janvier* 1930. — J'étais ce soir à l'entrée de la librairie, en train de peser, pour l'affranchissement, un volume de mes *Lettres*. Un homme grand, encore jeune, achetait des livres. Comme je me tourne pour sortir, il vient à moi : « M. Léautaud ? » et se nomme : Gérard Bauër. Le fils de Henry Bauër. Il m'a écrit, quand j'ai publié dans le *Mercure* mon article à propos de la mort de Van Bever, pour protester, très poliment, contre ce que je disais des représentations d'Ibsen à l'Œuvre, de la grande clabauderie de la critique dramatique parisienne, me rappelant qu'un critique, au moins, avait fait exception : son père. Je lui ai répondu (je ne sais plus si j'ai gardé le double de ma lettre) pour lui dire que je n'oublie pas du tout l'attitude de Henry Bauër, que j'avais vu souvent au Théâtre de l'Œuvre. Je lui disais que lorsqu'il passerait du côté du *Mercure*, s'il voulait monter à mon bureau, je ferais sa connaissance avec plaisir et lui dirais du mal de gens

qu'il aime beaucoup. (Je faisais allusion au milieu littéraire dans lequel il vit, Paul Bourget, notamment.) Je lui ai dit ce soir : « Vous n'êtes jamais venu me voir. Ma lettre vous a déplu sans doute. Quand je vous disais que je vous dirais du mal de certaines gens... » Il a ri et protesté que ce n'était pas du tout cela, mais l'éloignement de ses propres occupations. Conversation de quelques minutes. Il m'a dit en me quittant, d'un ton tout à fait particulier : « Je viendrai vous voir, monsieur Léautaud. »

Vendredi 17 *janvier*. — Ce soir, à 6 heures, visite du docteur Le Savoureux. Invitation à dîner pour mercredi prochain. Il me dit qu'il y aura l'abbé Mugnier, qui désire beaucoup me connaître. Il y aura aussi Benda, et un docteur dont je n'ai pas retenu le nom.

Il me dit ensuite : « Nous avons eu Valéry, l'autre jour. Il vous aime beaucoup. Nous avons parlé de vous. Il m'a dit : « Il a vendu mes lettres ! » (Le docteur Le Savoureux a reproduit le ton de Valéry disant cela, comme s'il eût dit : « Ce sacripant a vendu mes lettres. ») C'est vrai, vous avez vendu ses lettres ? » J'ai répondu, diablement pris de court : « Eh bien ! oui, je les ai vendues. » Le docteur Le Savoureux a dit de son côté en souriant : « Eh bien ! et après ? » (du ton qui voulait dire : Quelle importance ?) mais seulement par politesse, peut-être ?

J'aurais dû lui répondre qu'à la vérité je n'ai pas vendu toutes les lettres de Valéry, puisque j'en ai gardé deux ou trois, trois je crois bien, les plus intéressantes. Vente dont je n'ai aucun remords, je le dis encore ici.

En tout cas, me voici maintenant renseigné sur ce point. Valéry sait. Il a même dû le savoir dans le moment même.

Je répétais au docteur Le Savoureux, quand il m'a quitté, que je suis un peu gêné de me trouver devant l'abbé Mugnier, ne le connaissant pas. Il me dit : « Mais non ! C'est lui qui sera gêné devant vous. » J'ai répliqué : « Dame ! la vertu est toujours gênée devant le vice. »

J'ai oublié de lui dire une chose. Il a la manie, quand je dîne chez lui, de tourner la conversation de façon à parler à chacun des invités de ce qu'il fait ou vient de faire, pour le couvrir de compliments là-dessus. Politesse d'hôte bien élevé, c'est entendu. Elle m'assomme. Je ne sais où me mettre. Je ne vois que le ridicule. Il faudra que je le lui dise : « Vous serez bien gentil de me laisser tranquille avec ma littérature. Sans cela je ne remets pas les pieds chez vous. »

Je suis furieux ce soir d'avoir accepté cette invitation. Je n'ai que mes soirées pour être seul et m'occuper de mes affaires. Encore une de moins. Ces sorties sont bonnes pour les gens qui sont libres de leur temps et qui travaillent dans la journée. Alors, elles sont un délassement.

Jeudi 23 janvier. — Dîner chez le docteur Le Savoureux. L'abbé Mugnier empêché de venir. Bronchite. Délicat de sortir le soir, en cette saison, à son âge : soixante-quinze ans. En avisant le docteur Le Savoureux, il a dit : « Je ne ferais que tousser : hum ! hum ! Je ne serais pas drôle. »

Présents, un médecin ami de Le Savoureux dont je n'ai pas retenu le nom. Maxime Leroy et Julien Benda. Maxime Leroy, juge de paix d'un arrondissement de Paris, je l'ai appris seulement ce soir. Grande ressemblance avec les Clemenceau, l'homme politique et l'avocat, si ce n'était pour les yeux, un strabisme très accusé qui fait qu'il a l'air de regarder ailleurs quand précisément il vous regarde. Il a publié chez Rieder un livre sur Descartes. En ce moment, il étudie Taine. Il a dit ce soir qu'il lui trouve beaucoup du protestant.

Benda tout blanc, cheveux et moustache. Il a mon âge pourtant, ou pas beaucoup plus.

A table, la conversation est venue sur les articles de polémique que Benda a publiés ces derniers temps dans la *Nouvelle Revue française* et dans lesquels il dit si bien leur fait aux gens de *L'Action française*, le Loriquet de Bainville en tête. Comme le docteur Le Savoureux rappelait à Benda un article peu aimable de Souday sur son compte, Benda en a donné la raison : « Je ne l'avais pas cité. » Il s'est mis à juger Souday comme étant sans aucune importance, un homme qui ne compte pas. Il a expliqué qu'un homme qui compte, c'est un homme qui a ou a eu une influence. Maurras compte : il a une influence. Désastreuse, c'est entendu. Mais il l'a. Barrès a compté. Il compte même encore : il a eu une influence et en a encore une. Raisonnement parfaitement juste. Souday, lui, ne compte pas : quelle influence a-t-il eue ? Aucune. Benda a dit, pour finir, sur lui : « C'était un sergent. C'est la réponse que je m'apprêtais à lui faire quand il est mort. Monsieur Souday, vous avez votre utilité. Vous êtes chargé de faire respecter la consigne Hugo, Renan. Vous vous en acquittez parfaitement, je le reconnais. Vous êtes un bon sergent. Mais vous n'êtes que cela. »

Jeudi 6 février. — Aujourd'hui est arrivé au *Mercure* le service de presse d'un nouveau livre de Valéry : *Variétés II.* Des études sur Bossuet, Stendhal, Mallarmé, Huysmans, Verlaine, Baudelaire. Je l'ai coupé sur-le-champ et je l'ai emporté pour le lire ce soir. Je me faisais de cette lecture, tous ces titres me rappelant si bien nos conversations d'autrefois, un plaisir plus grand que celui qu'elle m'a procuré réellement. Ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas eu de plaisir. Valéry parle de Bossuet un peu trop comme les critiques d'art des tableaux, prêtant aux peintres toute une littérature à laquelle ils n'ont jamais pensé. Bossuet fut très certainement tout naturellement un homme à grandes phrases, rhéteur et déclamateur et non pas du tout

un tacticien du style comme se plaît à le voir Valéry. L'étude sur Stendhal remarquable. J'avais commencé à la lire quand elle a paru dans *Commerce*, mais de voir Valéry donner dans cette bêtise à la mode : « On lit aisément dans Beyle qu'il eût aimé *de* traiter de grandes affaires... » me l'avait fait envoyer au diable. J'ai bien failli ce soir en faire autant plusieurs fois avec ce volume en retrouvant la même bêtise à bien des endroits. Une surprise au cours de ma lecture de l'étude Stendhal, en me trouvant nommé à propos des pseudonymes de Beyle. Remarquables aussi l'étude sur Baudelaire, celle sur Huysmans, remplie de choses très justes sur certains côtés de son style, destiné à vieillir si vite par ses recherches et ses bizarreries.

Cette lecture m'a donné une grande rêverie à son propos et au mien. Singulière situation. Nous avons été extrêmement liés et nous ne nous voyons plus. Il ne m'envoie pas ses livres et je ne lui envoie pas les miens. (De mon côté, c'est à la fois embarras sur le caractère de nos relations et souci de ne pas l'encombrer et l'obliger à m'écrire pour des choses qui ne peuvent l'intéresser.) En un mot, sauf le hasard des rencontres, et récemment la question de ses vers dans la nouvelle édition des *Poètes*, nous sommes presque comme si nous ne nous connaissions pas, à cela près que nous parlons mutuellement l'un de l'autre quand nous nous trouvons chez des gens qui savent que nous nous connaissons. Il est vrai que c'est moi qui ai commencé (les petites choses désagréables) avec ce que j'ai écrit à son propos, au sujet du monument à Paul Adam, et peut-être même avec mon compte rendu de la *Jeune Parque*, c'était pendant la guerre, je crois, quand j'ai fait dans le *Mercure* un Intérim de la rubrique des *Poèmes*. Il n'y a rien à faire. Je suis ainsi, capable de dire des choses désagréables sur mes meilleurs amis, quand cela me fait plaisir. Ce serait à refaire, pour Valéry, que je le referais. Il y a eu aussi ma vente de ses lettres, qui me donnait une certaine gêne vis-à-vis de lui, même quand je pouvais douter qu'il la connût. Enfin, il y a quelque chose d'un peu chagrin pour moi, quand l'occasion m'est donnée d'y penser, dans le fait d'avoir cessé toutes relations après avoir été si liés. Je m'interroge : le regret du plaisir de fréquenter un écrivain célèbre, membre de l'Académie, d'être avec lui sur le pied de la plus entière camaraderie ? Non. Pas du tout. Pour de bon. Je me fiche complètement de toutes ces bêtises extérieures. La camaraderie, voilà bien plutôt le vrai, mille choses de notre jeunesse à l'un et l'autre, tout ce dont nous parlions autrefois, les gens que nous connaissions. Il lui arrive même peut-être, comme à moi, de regretter notre séparation, pour les mêmes raisons, bien que son genre d'existence ne lui laisse peut-être pas le loisir d'y penser. Je dois l'avoir déjà noté : heureusement que je ne suis pas resté en plan, que j'ai tout de même acquis un nom, une petite situation littéraire, qui m'évitent une autre sorte de gêne vis-à-vis de lui. Je me dis quelquefois que si le contraire m'était arrivé,

j'entends le ratage complet, j'aurais quitté complètement les milieux littéraires pour ne pas me retrouver en face de camarades de jeunesse ayant réussi.

Cette lecture, avec tous les souvenirs qu'elle m'a rappelés, toutes les réflexions qu'elle me fait faire, me donne une grande envie d'écrire, sans le nommer, une sorte de portrait de Valéry dans lequel j'exprimerais tout ce que je pense, bon et désagréable, sur son compte. Il faudrait l'écrire tout de suite, et j'ai bien autre chose à faire. Alors, l'écrirais-je jamais? C'est cela qui aura été le malheur de ma vie d'écrivain, de ne pouvoir écrire ce que je veux écrire, dans le moment même.

19 *mars*. — Je considère André Gide comme le premier écrivain de ce temps. Ma raison : l'influence qu'il a. Il n'y a pas à s'occuper si elle est bonne ou mauvaise. Elle est, et elle est encore plus spirituelle que littéraire, ce qui double son importance.

Je ne fais pas ma lecture favorite de ses livres. Ses héros me sont plutôt antipathiques. Ils ont des préoccupations morales dont tout m'est étranger. Aucune communion d'eux à moi. Il me font même pitié et je les plains, mais je sais voir les mérites, l'intérêt, même de ce qui ne me plaît pas.

André Gide n'écrit pas les livres qu'un autre que lui pourrait écrire. C'est un point de vue que j'ai pour juger les œuvres littéraires : si un autre que leur auteur aurait pu les écrire.

Lundi 28 *avril*. — . . . . . .

. . . . . .

Seigneur Dieu ! ma vie est bien étroite, mais que je me sens plus heureux que tous ces gens-là, cent fois plus heureux, et à côté de toutes les besognes prétendument littéraires auxquelles ils se livrent et sont livrés, je n'écris que ce qui me plaît. Par-dessus le marché, vive le célibat, le vrai : c'est-à-dire la vie chez soi, seul.

. . . . . .

Vendredi 25 *juillet*. — Guy-Charles Cros nous a bien fait rire, ce soir, pendant une heure, avec des histoires de sa jeunesse de noctambule et de pilier de café souvent ivre, il le dit lui-même, en compagnie de Paul Fort, de Cremnitz et d'autres. Dommage qu'il ne raconte pas ainsi ses histoires de femmes. Ce ne serait pas banal non plus. Celle-ci par exemple, que je dois avoir notée, quand, dans une maison de la rue Denfert-Rochereau, il était tout à la fois l'amant d'une locataire et de sa fille, et de la concierge, menant son affaire à la perfection sans qu'aucune des trois femmes se doutât de rien.

Je faisais cette réflexion, ce soir, en l'écoutant : « Voilà ce que c'est que d'avoir fréquenté les cafés dans sa jeunesse, d'avoir couru en

bande avec des amis. On a des histoires à se raconter. Tandis que lorsqu'on a vécu isolé, enfermé... » Je n'ai d'ailleurs jamais aimé cette vie de café. Un café a toujours été pour moi un endroit ennuyeux au possible. Après le manque de goût, le manque d'argent. Après le manque d'argent et le manque de goût, le manque de loisir. J'étais pris toute la journée pour gagner ma vie. Mes soirées m'étaient bien trop précieuses pour travailler pour moi. En définitive, aucun regret. Je n'ai jamais eu non plus l'exubérance de caractère nécessaire pour ce genre de vie.

Jeudi 21 *août.* — Ah ! la jeunesse sérieuse, la jeunesse studieuse. Comme on la paie cher un jour. Presque 60 ans, le visage abîmé, la bouche édentée, avoir en soi cette jeunesse des sens, cette ardeur virile, cette fraîcheur de passion. Une souffrance à ne souhaiter à personne.

Samedi 6 *septembre.* — Mort de Georges de Porto-Riche (hier vendredi). Dans le *Journal* article pas tendre, et véridique, je crois bien, de Descaves, qui a vraiment le tour pour ces sortes d'articles. Dans le *Quotidien*, un article curieux et intéressant de Claude Berton, sur les rapports de Porto-Riche et de Maupassant, et le bénéfice littéraire que chacun tirait de ces conversations. Tout à fait intéressant. Berton dit que Maupassant ne parlait jamais de littérature. Avec Porto-Riche, il se contentait de l'écouter. Porto-Riche, très répandu dans divers mondes, lui racontait des anecdotes, des histoires sur les gens. Beaucoup des nouvelles de Maupassant ont été faites avec ces anecdotes, ces histoires. Porto-Riche, émerveillé de la vérité à laquelle arrivait Maupassant, aurait tiré profit de ces procédés comme auteur dramatique — sauf, à mon avis, et ce que ne dit pas Berton, fanatique de Porto-Riche, pour le style, car il n'y a rien de moins vrai que le style dramatique de Porto-Riche. Sauf peut-être, dans *Amoureuse.*

21 *octobre.* — Avoir lu, connaître, les poètes, les prosateurs connus, célèbres : Vigny, Musset, Lamartine, Baudelaire, Flaubert, Balzac, aucun mérite. Rien d'assommant comme les gens qui font étalage, dans leur conversation, de lectures de ce genre, mais avoir lu, connaître les auteurs demeurés sans grande notoriété : voilà la vraie curiosité de l'esprit et du goût. Entre les premiers et les seconds, la même différence qu'entre les gens qui aiment la foule et ceux qui préfèrent la solitude, ceux qui se plaisent à sortir le dimanche et ceux, au contraire, qui, ce jour-là, restent chez eux, ceux qui ont besoin en tout d'un guide et d'un exemple et ceux qui vont d'eux-mêmes aux découvertes.

Lundi 27 *octobre.* — Je m'amuse quelquefois à regarder ce qu'aura été ma vie. Mon enfance ? Tout ce que devait être la suite, en plus petit. Ma littérature ? Une suite de victoires considérables sur moi-

même, tant j'ai toujours manqué d'illusions sur moi-même, d'ambition, d'idéal quelconque.

Mon intérieur? Je suis chez moi dans mes pièces presque vides comme un homme qui vient d'emménager le matin.

Mes amours? J'aurais aimé la beauté, la légèreté, l'élégance, l'aventure : je n'ai eu qu'une sorte de pot-au-feu illégitime. L'argent? J'ai toujours dû travailler. Je travaille encore pour gagner ma vie, passant mes journées entières entre les quatre murs d'un bureau. Les plaisirs de la table, les bons plats, les bons vins, avec de gais convives, tout ce qu'on dit qui épanouit bien tout l'être? Je bois de l'eau, je mange je ne sais quelles choses sur un coin de table, comme une corvée à accomplir? Les amis? Je ne sais trop si j'en ai, et si moi-même j'en suis un pour quelqu'un, si ce n'est pour Rouveyre, un drôle de corps comme moi. Le vrai est plutôt que le monde entier pourrait disparaître sans que j'en sois affecté. Je vois avec plaisir celui-ci, celui-là, mais je ne les verrais pas, ce serait aussi bien. Ce que j'aime, ce qui me plaît, ce que j'aurais désiré, ce que je regrette, ce que j'envie, ce qui me passionne, je crois bien que je peux à tout cela répondre : néant.

Mardi 25 novembre. — Vallette nous a lu ce matin, à Bernard, Van Gennep et moi, en nous la montrant, cette fin d'une lettre qu'il venait de recevoir de Jammes :

Il y a maintenant un suffisant recul pour que je voie que toute mon œuvre peut supporter la postérité.

Van Gennep n'en revenait pas d'une telle vanité. Il examinait l'écriture de Jammes, sa signature, pour y trouver des signes de cette vanité s'ajoutant à cet éloge démesuré. Vallette se met à dire : « Ce n'est peut-être pas absolument de la vanité. On ne sait jamais à quel point il n'y a pas chez Jammes une certaine goguenardise. »

Je me suis mis à dire : « C'est peut-être aussi un moyen de donner aux gens la bonne opinion qu'il désire qu'ils aient de lui. Il y a des gens qui pensent ainsi : à force de dire et répéter moi-même que je suis un grand homme, les autres arriveront à le penser aussi. Vous êtes son éditeur. Il est certainement intéressé à ce que vous le considériez comme un grand écrivain. A vous le dire lui-même, il espère que vous finirez par penser de même. »

18 *janvier* 1931. — Déjeuner à La Vallée aux Loups chez le docteur Le Savoureux. Le déjeuner terminé, au petit salon du docteur, comme d'habitude, pour le café. Le docteur fait parler l'abbé sur ses mémoires, qu'on sait qu'il écrit chaque jour. Il se laisse aller à en parler en riant. Ils commencent à 1873. Ils sont chez lui. Des cahiers de papiers, recouverts de moleskine. Je lui dis : « Chez vous ! Méfiez-vous de

l'Église ! » Il me répond qu'il n'y a aucun danger pour les papiers d'un simple prêtre comme lui. Ce n'est pas comme s'il s'agissait des papiers d'un dignitaire de l'Église, un archevêque... Mais un simple prêtre comme lui. Il dit aussi que tout cela est d'ailleurs bon à brûler. Il rappelle le mot d'un directeur de Saint-Sulpice : « Le séminaire ne brillera que lorsqu'il flambera... Mon *Journal* aussi ne brillera que lorsqu'il flambera. » Je lui fais reconnaître un peu qu'il n'a tout de même pas écrit pour que tout cela soit brûlé. Il nous répond qu'il écrit pour se sauver du mal de tête. Il rentre chez lui. « Tiens, j'ai un peu mal à la tête. Si j'écrivais un peu. J'écris. Le mal de tête s'en va. »

Il nous rappelle le mot de Huysmans sur Chateaubriand : *Cette andouille de Chateaubriand !* Il trouve que justement le mot andouille ne va pas du tout à Chateaubriand. Il dit aussi que Huysmans n'avait pas encore lu les *Mémoires* et qu'il a fait un peu amende honorable après les avoir lus.

Je lui ai parlé du mot de lui qu'on (Vallette) m'a raconté récemment. On disait devant lui que le prêtre et le médecin se ressemblent, en somme. Ce sont deux confesseurs. « Oui, répondit-il. Seulement, il y en a un qui ne pardonne pas. »

Soixante-dix-sept ans. Étonnant intellectuellement et physiquement. Une mémoire entière : événements, choses, gens, propos, livres, même du temps de sa jeunesse. Vivacité physique. Pour partir, levé d'une pièce de son fauteuil, bien solide sur ses jambes. Tous les jours à déjeuner ou à dîner chez des gens. On lui a demandé un jour si cela ne le fatiguait pas. Il a confessé qu'il est curieux des gens et de leurs petites histoires. Milieux littéraires et milieux de ce qu'on appelle le grand monde. Une relation particulière pour lui doit être Mme de Castries. Je crois bien avoir entendu dire que c'est elle qui copie au net tout ce qu'il écrit chaque jour de ses mémoires. Une autre relation assez suivie : Mme Blumenthal. Également les Rothschild. Cette histoire m'a été racontée il y a quelque temps, lors de ma première rencontre avec lui à la Vallée-aux-Loups. Il est un soir d'un dîner chez ce Rothschild. A son habitude il arrive en retard. On est à table. Le domestique qui le reçoit le prend pour un prêtre qui vient pour des aumônes. « On ne peut pas vous recevoir maintenant. On est à table. Revenez un autre jour. » L'abbé de s'écrier alors : « Mais je viens pour le dîner ! »

Jeudi 19 *février*. — A deux heures et demie, rue Dauphine, en retournant au *Mercure* après déjeuner, un homme et une femme, d'aspect misérable au possible, l'homme tenant par la main un malheureux enfant de trois ans environ, emmitouflé dans je ne sais quelles loques et grignotant un morceau de pain. J'ai mis deux francs dans la main du gosse, en disant à l'homme : « Vous lui achèterez un

petit quelque chose. » Je pouvais à peine parler tant j'avais d'émotion.

Il faudrait pouvoir donner au moins un billet de 100 francs.

Dimanche 29 *mars*. — Été ce matin à l'inauguration de la plaque posée sur la maison que Maupassant habita 19, rue Clauzel. J'ai une grande sympathie pour Maupassant, l'homme, sa vie douloureuse, sa fin lamentable, je ne peux parler de l'écrivain que j'ai à peine lu. Une occasion également de me promener dans ce quartier fameux pour moi. Maupassant habita cette maison de 1878 à 1881. J'ai certainement dû le rencontrer étant enfant. J'avais alors six ans, sept, huit, et neuf. Arrivé rue des Martyrs un peu avant dix heures et demie. La cérémonie à onze heures. J'ai eu le temps de flâner. Je me suis arrêté au 13, à regarder les cours, l'enfilade des bâtiments. Puis toutes les cours jusqu'au 21. Absolument rien n'a changé. Pas même les commerces, dans les boutiques. Au 21, je suis entré jusqu'à la cour. Resté là un bon moment à regarder le petit pavillon où mon père habitait. Le premier étage composé d'une unique pièce, sa chambre à coucher. Au rez-de-chaussée, la salle à manger, tout de suite en entrant, puis le salon contigu à la loge du concierge. Les volets fermés. La fontaine à vasque est toujours là, face à la porte d'entrée, devant la grille de ce qui était autrefois un petit jardin et qui est aujourd'hui le magasin d'un marchand de meubles. A droite de la cour, le petit coin où je jouais avec les deux petites filles Nadaud, la fenêtre de l'arrière-boutique de mercerie que tenait leur mère. Rien, rien de changé. Après cinquante ans. Dire qu'il y a cinquante ans ! Je n'y retournerai plus. Je n'ai plus de plaisir. Je n'ai que quelque chose de douloureux à revoir tout cela. Rue Clauzel, j'ai préféré ne pas entrer au 14. J'ai seulement jeté un regard sur l'entrée. Là aussi rien de changé. Cela m'eût fait trop mal si j'étais monté, comme je faisais autrefois, jusqu'au sixième, à la chambre qu'occupait Marie.

A la cérémonie de la plaque, discours du Président du Conseil municipal, du Préfet de la Seine[1], de Gaston Rageot comme Président de la Société des Gens de lettres. Aucun intérêt. Les formules littéraires de circonstance. Gaston Rageot même assez déclamatoire. Mais ensuite une improvisation d'un quart d'heure au plus de Rosny aîné absolument délicieuse, une petite merveille de simplicité, de bonhomie, d'une étonnante justesse d'appréciation sur Balzac, Flaubert, Daudet, Zola, les Goncourt et Maupassant considérés comme réalistes, la palme donnée à Maupassant, pour avoir eu ce qui constitue essentiellement le réalisme : la familiarité. Balzac a été le grand historien d'une société. Flaubert, évidemment, est un réaliste. Mais

1. Dans le discours du Préfet, un mot d'hommage au « grand Zola ». *(Note de Léautaud.)*

ce style, ces belles phrases, ces périodes... Madame Bovary sort de cela plutôt avec l'aspect d'une héroïne. Daudet, réaliste, également, mais souvent trop de fantaisie. Zola est plutôt un poète. Les Goncourt, avant tout des artistes. Tandis que Maupassant, lui, a vraiment peint la vie de tous les jours, et les gens de cette vie, et c'est lui le vrai réaliste, le réaliste par excellence, le seul qui mérite vraiment ce nom. Je le répète : une petite merveille d'appréciation littéraire en quelques minutes sur le ton de la causerie la plus simple.

On disait déjà, sur place, qu'il n'est pas très sûr que ce soit au 19 qu'ait habité Maupassant, que ce pourrait bien être au 17. Marius Boisson à côté de moi disait avec justesse que rien ne serait plus facile à vérifier avec les sommiers des contributions.

Je me suis trouvé là avec Louis de Gonzague Frick. Toujours le même, de la façon la plus charmante, d'ailleurs. Tout de suite la littérature. Avez-vous lu ceci? Avez-vous lu cela? Que pensez-vous d'un tel? Il voulait absolument aller me chercher chez lui le dernier numéro des *Cahiers du Mandarin* de Doyon. dans lequel, paraît-il, il y a un article sur moi. J'ai dû lui dire, pour qu'il reste en place, que je le verrais certainement au *Mercure*. Il s'est rattrapé en me signalant des fautes de français dans l'article de Doyon, ajoutant que d'ailleurs il n'est pas mal, écrit avec vivacité. Je lui ai dit : « Les fautes de français, cela fait partie de la vivacité. »

Lundi 30 *mars*. — Je parle ce matin à Vallette de la cérémonie Maupassant d'hier, de la petite allocution absolument délicieuse de Rosny aîné, Balzac, Flaubert, Daudet, Zola, les Goncourt, Maupassant, si bien définis en quelques mots. Il connaît déjà tout cela par la lecture des journaux, les extraits donnés. Il pense grand bien de Maupassant. Je lui raconte ce qui me l'avait rendu si antipathique, quand j'étais jeune, ce qu'il avait répondu à Jules Huret dans son enquête : « Quand je me mets à ma table de travail je ne sais pas du tout ce que je vais écrire. J'écris une phrase puis une autre... » Cela m'avait révolté. Se mettre à écrire sans savoir ce qu'on va écrire. J'avais pris cela au sérieux, alors que ce n'était certainement qu'une boutade.

Il me dit que ce n'était en effet certainement qu'une boutade et même peut-être la réponse d'un monsieur qui ne voulait pas répondre à l'enquête, car ses contes sont au contraire très bien construits et l'œuvre d'un homme qui savait parfaitement ce qu'il allait écrire. Comme je lui dis que j'ai très peu lu Maupassant, il me fait grand éloge de *Boule de Suif* et me conseille de le lire si j'en ai l'occasion.

Dans *Comœdia*, le compte rendu de la cérémonie d'hier. A la fin, ce petit morceau :

L'assistance était nombreuse et variée; les gens du quartier voisinaient avec les hommes de lettres et les journalistes; aux fenêtres voisines, des jeunes femmes du district Bréda tentaient l'objectif des

photographes à la recherche de poses modestement instantanées, en la circonstance.

Et si l'on ne vit pas Bel Ami, le Petit Ami fut au premier rang des inaugurateurs, en la personne de M. Paul Léautaud, pour qui la rue Clauzel, sa latérale Navarin, et sa jumelle détournée la rue Laferrière n'ont plus le moindre secret. On jeta un dernier regard au 19, *puis au* 17, *et par un petit froid qui tint lieu d'apéritif, chacun partit de son côté.* — J. H.

Mardi 5 *mai.* — J'aime beaucoup les questions de style. Une grande jouissance pour moi. C'est ainsi, quand j'étais jeune, et je pourrais dire aussi : constamment, dans la suite, que j'ai appris à écrire : en regardant, quand je lis, comment ce que je lis est écrit. Les mauvais écrivains sont ceux chez lesquels on prend les meilleures leçons, en voyant, chez eux, tout ce qu'il ne faut pas faire. Un exemple encore aujourd'hui. Paul Leclercq vient de publier un petit volume sur Louÿs, Tinan et Toulet : *Paradis perdus.* Leclercq ne manque pas de talent. Il a publié sur Toulouse-Lautrec un livre très intéressant. Ce soir, je parcourais son nouveau volume envoyé à Vallette, que Vallette a lu et dont il m'avait parlé avec éloges. Je tombe sur la phrase finale :

Ce fut, je crois, la dernière fois que je revis au milieu de ses livres, l'ami érudit, fantaisiste, discret et délicieux qui fut, avec Jean de Tinan et André Lebey, l'un des plus anciens compagnons de ma jeunesse.

Je relis, je relis encore, je réfléchis, il n'y a pas d'erreur : les plus anciens compagnons de ma jeunesse. Qu'est-ce que vient faire là le mot *ancien*? La jeunesse est déjà pour Leclercq une chose ancienne. Si les amis de ce temps-là étaient anciens aussi, à quelle époque alors remonteraient-ils? Il n'y a pas à dire, le mot est absolument de trop. C'est un pataquès. Je suis monté montrer à Vallette, avec qui il m'arrive de parler de choses de ce genre. Il ne s'en était pas aperçu, mais tout à fait de mon avis.

Mercredi 6 *mai.* — J'ai encore trouvé mieux ce matin, dans la phrase finale du petit livre de Paul Leclercq. C'est ceci : ... *l'ami érudit qui fut, avec Jean de Tinan et Lebey, l'un des plus anciens compagnons...* Un homme qui est, avec deux autres, *l'un* ... Il n'y a pas à dire : c'est du charabia. Je suis encore monté montrer à Vallette. Mais ce coup-ci, pas du tout de mon avis. Je l'ai néanmoins soutenu et je le garde. Je dis que voilà ce que c'est que de vouloir écrire une jolie phrase, mélancolique, évocatrice, une jolie phrase pour faire une jolie fin. Si Paul Leclercq avait pensé à la façon dont il aurait exprimé cela s'il l'avait dit verbalement, il n'aurait pas écrit de cette façon. C'est bien décidément que plus on s'applique, plus on écrit mal.

C'est en se fiant à l'expression parlée qu'on écrit bien. Vallette m'a demandé comment j'aurais écrit, j'ai dit : *ce fut la dernière fois que je vis au milieu de ses livres l'ami érudit, fantaisiste, discret et délicieux* (il doit tenir à ces adjectifs) *qu'était Pierre Louÿs. Il était avec Jean de Tinan et André Lebey, au nombre des plus intimes compagnons de ma jeunesse.*

Toujours mon système, qui, je crois, est le bon : une phrase pour chaque idée. On évite ainsi la sucrerie et le charabia. La musique des phrases est la dernière des niaiseries.

Lundi 18 *mai.* — Toute ma journée abîmée par un malheureux chien perdu, épuisé de fatigue, trouvé ce matin couché sur le trottoir rue de Condé. Pas moyen de l'approcher. Après déjeuner, je lui ai apporté une pâtée. La propriétaire de l'Hôtel Regnard l'avait déjà fait manger et boire. Pas moyen de l'approcher non plus. Je n'ai pas eu plus de chance à essayer encore. Un très beau chien, en très bon état. Pas de collier. Toujours les imbéciles. Ce soir, au sortir du *Mercure*, pas revu. Ces sortes d'histoires me ruinent physiquement. Je suis rentré vanné comme si j'avais marché toute la journée.

PAUL LÉAUTAUD

CHRONIQUE DES LIVRES

DON JUAN ET LE DONJUANISME

par Gregorio MARANON (*Stock*)

Sous ce titre se trouvent opportunément réunis quatre essais de psychologie sexuelle, publiés entre 1929 et 1942 par l'éminent médecin et humaniste que fut Gregorio Marañón, mort à Madrid en mars dernier.

Il est peu d'hommes qui n'envient et n'admirent secrètement Don Juan. Marañón, bien qu'il s'en défendît, s'est singulièrement acharné à détruire le prestige du grand séducteur. Médecin, il tenait que l'inconstance procède non d'un excès, mais d'un défaut de virilité. Historien, il émit très plausiblement l'hypothèse qu'un des modèles historiques du *Burlador* fut Don Juan de Villamediana, exemplaire conquérant de femmes, mais doublé — cela serait prouvé — d'un homosexuel. Espagnol, enfin, l'auteur s'est bien gardé de réclamer pour son pays le monopole d'un type humain aussi équivoque ; il n'en a pas moins prétendu montrer pour quelles raisons Don Juan, en tant que mythe légendaire, ne pouvait prendre corps qu'en Espagne, dans l'atmosphère saturée d'érotisme et de mysticisme qu'évoque la curieuse étude sur les « illuminées » du couvent de Saint-Placide.

Au total, un ouvrage discutable mais stimulant. Malgré quelques inadvertances, la traduction de Marie-Berthe Lacombe se lit avec plaisir.

M. BERVEILLER

(Suite de la chronique des livres page 58.)

JOURNAL DE TROIS JOURS

par Geneviève Baïlac

Samedi, 30 *janvier* 1960.

Il est exactement 14 heures 15. Ma ville est calme. Il pleut. Ce temps gris sur ma ville la défigure un peu. Partout où mes regards se posent quand je lève les yeux vers la fenêtre, je vois des drapeaux tricolores aux balcons avoisinants. Les uns flottent sur les hampes, les autres sont tendus, plaqués aux ferrures comme des estampilles joyeuses. « Ici habitent des Français. » J'ai toujours trouvé que le drapeau français avait un aspect joyeux. Je pense que les soirs de défaites, quand on l'« amène » comme on dit en terme militaire, cela ne doit pas seulement signifier la honte et l'échec, mais aussi la fin d'une de ces joies qui appartiennent à la nature et qui veut tout simplement que du bleu du blanc et du rouge qui flottent dans le vent, cela ressemble à du bonheur.

En regardant Alger j'éprouve toujours une sensation bizarre. Je crois avoir écrit plus haut « ma » ville. Ce n'est pas seulement parce que j'y suis née. J'y travaille, j'y ai toujours vécu, aujourd'hui j'y souffre au spectacle désolant des rues, mais ce ne sont là que des raisons naturelles, identiques chez tous les Algérois. Il y a autre chose qui me lie à cette ville. Je ne l'ai pas encore bien analysé. Il me semble que c'est un destin. Je me sens enracinée à jamais sur ce petit coin de terre africaine, face à l'est qui jette tous les jours dans mon appartement les premiers rayons du soleil, sur un des bords splendides de cette baie que tous les étrangers sincères admirent comme un des trésors du monde. Je suis lucide pourtant — Alger m'irrite. Je n'aime ni ses sociétés aux particularismes criants, ni l'égoïsme de ses classes dirigeantes, ni l'apathie de son administration centrale, ni la laideur de son urbanisme, ni la bêtise des

petits pouvoirs. J'aime le peuple d'Alger, les hommes de la rue, la masse de ces êtres vivants, grouillant dans cette immense fourmilière qu'est la deuxième ville de France, et qui de Belcourt à Bab-el-Oued, d'El-Biar à Nelson, de Kouba à Climat-de-France, donne à Alger sa pulsation, son souffle le plus vrai, le plus chaud, celui auquel je sens que se mêle et se mêlera toujours le mien par un irréversible destin.

Je sais bien, il y a le soleil. Quand je sors de chez moi le matin, un frémissement heureux me parcourt. C'est le baiser de ma ville. Je m'arrête une seconde sur le boulevard où j'habite, face au port, à la mer, à la baie et je le reçois joyeusement. On dirait que l'on me jette dans les veines une gorgée de sang nouveau. Chaque jour recommence ma vie. Chaque jour je renais à ma ville.

Une heure a passé, il pleut toujours. Je n'entends nul bruit du côté de la poste où sont dressées les barricades. Que va-t-il se produire aujourd'hui? Je l'ignore. Hier soir, le général de Gaulle a parlé. On attend la réponse des insurgés. Tout est calme pourtant. Le sort de cette « rébellion » balance toujours. Le monde entier regarde ma ville. D'elle, dépendent des événements dont la gravité ne se mesure plus. Je la regarde aussi, elle a son aspect des jours sans éclat, de ces interminables dimanches creux où, toute activité éteinte, Alger s'ennuie. Des vieux à leurs balcons apparaissent aux rares éclaircies. Quelques passants, des yaouleds, des parachutistes au coin des rues. Depuis quelques années, les parachutistes font partie du décor, comme les cireurs, les ficus et les marchands ambulants. Aujourd'hui, tout se résume autour du périmètre insurgé de la Poste. De ma fenêtre, je ne le vois pas, mais je vois très bien les rues qui y accèdent, le boulevard Bugeaud, la rue Lelluch, un petit bout de la rue d'Isly. Et puis j'entends surtout. Dès que des clameurs montent au square Laferrière, elles roulent jusqu'à moi qui les guette, un peu assourdies par la distance et l'écran des hauts immeubles qui m'entourent, mais pleines, chaudes.

Dimanche, le sang a coulé. C'est une petite phrase qui, le temps passé, n'aura plus de sens. Le sang coule en Algérie depuis six ans. Il coule de par le monde sans arrêt. Celui qui a coulé à Alger le 24 janvier 1960, je ne l'oublierai pas. Parce que j'en ai été témoin? Oui, bien sûr. Un rude événement, on s'en souvient au travers de toute une vie. Parce qu'il a coulé dans ma ville? Parce que ce sang, tout ce sang, était français? Oui, aussi. Et pour autre chose pourtant. Je voudrais le démêler sans passion. Je suis calme. Mais je suis impressionnable... J'ai vu ces jours derniers près de la Poste une tache sombre sur le trottoir et près de cette tache, deux bougies. Rien de plus à cet endroit. En m'approchant des barricades, j'ai vu sur le premier arbre du trottoir de droite, rue Charles-Péguy, un écriteau de bois hâtivement peint : « Ici est mort Roger Hernandez pour que

vive l'Algérie française. » Mon cœur s'est serré étrangement. Ce nom de Hernandez, je l'avais choisi pour un spectacle[1] que l'on connaît, et un an après la création de ce spectacle j'ai appris par hasard que les parents de mon arrière-grand-mère maternelle, ceux qui ont débarqué d'Espagne à Oran vers 1840, portaient ce nom. J'ai su ensuite que pour l'opinion publique en métropole, pour l'étranger également, ce nom, à cause du succès d'un spectacle, était devenu une sorte de symbole, celui du petit peuple d'Alger. Et c'est un véritable Hernandez que le destin a frappé le premier, en lisière de ce périmètre tragique, symbole lui aussi du drame algérien.

Une rumeur vient de traverser ma fenêtre. Dans les rues je vois maintenant monter le même flot qui chaque jour se rend aux barricades par petits groupes pressés. Des klaxons scandent les fameuses syllabes qui ont donné à la Révolution de mai 1958 un rythme, un indicatif de victoire ! Al..gé..rie..fran..çaise !... Malgré la tournure des événements et les appels lancés par les autorités civiles et militaires, il ne semble pas que les choses soient prêtes à rentrer dans l'ordre ici. Sans doute y a-t-il encore, aux barricades, une foule compacte qui attend.

Depuis dimanche, j'ai vu tous les jours cette foule attendre. Quel spectacle ! Non, je crois qu'on ne peut le décrire. Je connais des journalistes et des reporters remarquables. Je sais leur objectivité, leur honnêteté, leur désir farouche de ne dire que la vérité, rien d'autre, et j'ai quelquefois été témoin de leurs efforts pour y parvenir. Et pourtant, leurs articles ou leurs reportages ne m'ont que très rarement rendu l'authenticité des faits. J'ai appris ainsi que la vérité est intransmissible et que l'homme ne la dit jamais, par impuissance de nature. Je me souviens qu'un soir de mai 1958, alors que sur le forum, devant le Gouvernement général, se pressait une foule immense, éclatante de couleurs et de cris, trépidante d'enthousiasme et d'espoir, hurlant de ses centaines de milliers de poitrines européennes et musulmanes sa foi en la France et son amour, un homme pleurait près de moi. C'était un journaliste connu, reporter radiophonique que le destin avait conduit déjà au cœur de bien des événements historiques. « Je suis un dur à cuire, me dit-il, j'ai fait les émeutes du Moyen-Orient, le débarquement de Suez, j'étais aussi à Budapest et j'ai vu les tanks charger des enfants. Je n'ai jamais versé une larme. Aujourd'hui je ne peux pas me retenir. » J'ai entendu ensuite son reportage. Comme il m'a paru loin de la vérité ! O peuple de la métropole, Français mes frères, ne jugez jamais sans appel.

Je vais essayer, malgré la certitude de mon impuissance, de vous parler de cette foule. Je dis « foule » à dessein et non pas « peuple », car il est indiscutable que ces deux termes enveloppent des vérités

1. Mme Baïlac est l'auteur d'une pièce maintes fois représentée : *La Famille Hernandez*.

toutes différentes. J'ai souvent vu des manifestations de rues. A Alger, et même ailleurs aussi. Je n'ai vu que trois fois le peuple se lever, car il s'agit bien du jour et de la nuit ! Il y a des manifestations rassemblant quelques milliers de personnes : la « foule ». Il y a le soulèvement populaire, l'inoubliable événement qui vous entre dans les yeux, les oreilles, le cœur et la chair, qui balaie tout sur son passage comme le typhon ou le raz de marée. Cela je l'ai vu trois fois à Alger. Le 2 février 1956 pour le départ de Jacques Soustelle, le 6 février 1956 pour l'arrivée de Guy Mollet, en mai 1958, répété chaque soir pendant trois semaines avec cette fois la bouleversante présence des Musulmans fraternels.

Aujourd'hui, en janvier 1960, il ne s'agit ni de l'un ni de l'autre de ces phénomènes de la rue. Pas de soulèvement populaire, pas le peuple entier debout, et pourtant pas non plus la manifestation ordinaire, apanage d'une partie seulement de la population à laquelle l'autre partie demeure étrangère. Les Musulmans sont dans les rues, ils vont, viennent, comme au plus ordinaire des jours mais, sauf quelques-uns d'entre eux, dont certains sont sur les barricades, ils ne participent pas aux événements. Les Anciens Combattants européens n'ont pu les entraîner derrière eux. L'appel poignant de M. Delouvrier ne les a pas non plus convaincus de crier « Vive de Gaulle ». Ils regardent, ils attendent, ils jugent. Ce qui se passe en ce moment, ce n'est pas une querelle entre la France et eux. D'instinct ils sentent que les racines de ce drame leur sont étrangères. Ils ne s'en mêlent pas puisqu'il ne s'agit pas de s'opposer à un événement, mais à une politique. La politique, ils ne la comprennent pas.

En l'espèce d'ailleurs, il n'y a pour eux qu'une querelle de mots. Les Européens et le général de Gaulle s'affrontent pour deux mots dont les uns ont besoin pour vivre comme le poisson a besoin d'eau, et que, lui, responsable de tous les Français du monde, refuse de leur dire : « Algérie française ». Les Musulmans ne comprennent pas. Ils attendent avec la passivité orientale que tout se clarifie autour d'eux. Beaucoup d'élus, leurs chefs responsables, sont à la pointe du combat, engagés avec les hommes des barricades. Eux aussi ont juré de vivre et de mourir français comme leurs frères européens. Le peuple musulman attend. Il a déjà, sur les champs de bataille, prouvé qu'il pouvait mourir pour notre drapeau. Aujourd'hui il est dans une impasse. Et c'est la France qui l'y a mis.

23 heures.

Dans la rue, les clameurs ont redoublé. Alors je suis sortie et je me suis rapprochée du lieu où se concentre en ce moment toute la foule d'Alger. De l'animation autour des barricades. Les cordons de militaires sont toujours là, souriants, amicaux, disciplinés. Ce sont tous des paras : depuis lundi ils représentent la majorité des

troupes stationnées autour du fameux périmètre. La foule les aime et les salue. Leur présence est rassurante. Ils sont un lien de paix entre les insurgés et le reste de la population dont l'angoisse est lourde. Chacun sait qu'eux aussi, comme les hommes des barricades, ont juré de garder l'Algérie française. Ils ne tireront pas. Leur passivité est une amie.

Tous les jours je me rends au P.C. des journalistes. C'est un appartement d'un immeuble de l'avenue Pasteur en lisière de la zone cernée par l'armée. Les représentants de presque toute la presse parlée et écrite de la métropole et d'Amérique s'y rassemblent, échangent leurs renseignements ou leurs impressions, préparent leurs papiers, téléphonent à leur « patrons ». Les allées et venues sont continuelles. C'est une amusante officine de vraies et de fausses nouvelles. Chacun veut avoir la sienne propre, le « tuyau » qu'il sera seul à posséder. On ne communique au voisin que la petite nouvelle, le menu fretin sans importance. De temps en temps, on voit un jeune garçon — dans l'ensemble tous sont jeunes — entrer précipitamment, s'enfermer à double tour et on le devine se jetant sur son télétype, ou son magnétophone, pour ne ressortir qu'un long moment après avec l'air satisfait de celui qui vient de finir un bon repas. Ce soir je suis restée quelques instants parmi eux, comme chaque jour, mais je n'ai rien appris de nouveau. Les insurgés tiennent bon. L'armée déploie des trésors de persuasion pour reprendre en main la situation sans qu'il y ait effusion de sang. C'est une guerre de communiqués, de démentis, de déclarations, d'ordres et de contre-ordres. De vraie bagarre, aucune. A un moment pourtant, un incident nous a fait croire à la tragédie. Une sonnerie de clairon a retenti et un journaliste s'est écrié : « Ce sont les sommations. Il y a trois sonneries, et puis c'est la charge. » D'un bond, nous avons tous couru aux fenêtres et le temps de ces trois sonneries, effectivement, nous a paru long, très long. Près de nous, un reporter américain, mâchonnant et placide, a demandé en traînant la voix : « Qu'est-ce que c'est les « sommations » ? — C'est un dernier avertissement avant le feu. Maintenant ils vont tirer. » C'est la question que nous nous posons tous intensément depuis dimanche. L'armée va-t-elle ou non tirer ? A cet instant nous l'avons cru, et nous retenions nos souffles, l'oreille tendue, attendant les détonations qui déclencheraient la boucherie. C'est une clameur de victoire qui nous parvint. La foule a parmi elle un clairon et c'est la charge de la foule que celui-ci a sonné. Victorieuse, elle a coulé sur toute l'esplanade et se retrouve à nouveau aux pieds mêmes des barricades. Personne ne tire, les paras se sont laissé déborder sans devenir méchants ; un immense soulagement nous envahit. Nous nous retournons pour voir notre reporter américain devant son télétype lançant vers l'Amérique l'information suivante : « L'armée a envoyé les sommations, elle charge et tire sur les colons rebelles. »

Entendons-nous sur ce terme « colon ». Quand cessera-t-on à l'étranger et en Métropole également de nous baptiser tous « colons » ? Je sais bien que ce terme désigne les habitants d'une colonie et que l'Algérie passe pour en être une. Mais il est beaucoup plus communément employé pour désigner les hommes qui travaillent la terre, les fermiers, les cultivateurs, les propriétaires des grands et petits domaines agricoles. Or, cette catégorie sociale ne représente qu'une fraction infime de la population européenne active d'Algérie. L'immense majorité appartient au prolétariat industriel, au commerce, au fonctionnariat, aux professions libérales. Demandez donc à cette majorité ce qu'elle pense des colons? En général, elle les aime peu, ou elle s'en moque exactement comme font souvent les gens des villes en Métropole à l'égard de ceux des campagnes. Il ne faut pas oublier pourtant que le « colon » est exposé depuis six ans aux coups féroces du F.L.N. Il côtoie l'horreur, subit la terreur, connaît une vie inhumaine, sans répit, comme sans sécurité. Il tient bon pourtant, il s'accroche. Il est le premier soldat de France et il a acquis aujourd'hui le droit au respect de tous.

J'aime les Musulmans. Mon prochain, au sens chrétien du mot, c'est d'abord le Musulman parce qu'il vit à côté de moi, sur ce sol, sous ce ciel et que cent ans de vie commune ont créé entre nous des liens profonds. Je le comprends beaucoup mieux qu'un homme du Nord, et souvent même hélas ! beaucoup mieux qu'un Parisien. Le drame est là. On a parlé de fossé entre les Européens d'Algérie et les Musulmans. Je n'y ai jamais cru. Mais, devant l'étendue de celui qui oppose la métropole et Algérie, je suis frappée de stupeur !

Le Musulman est très différent selon qu'il est d'origine arabe ou kabyle. Ce dernier atavisme le noue, qu'il le veuille ou non, à l'Occident. Et pourtant, parce qu'il est le seul véritable autochtone, le Kabyle associe l'idée d'indépendance aux souvenirs de sa lutte farouche contre l'envahisseur romain, barbare, ou arabe. Ce pays a été à lui d'abord, puis aux Arabes qui l'ont islamisé depuis douze siècles, puis aux Français qui l'ont arraché à l'anarchie pour en faire en quelques années le levain de l'avenir occidental. Quel chemin parcouru en cent vingt ans par le Musulman sur la voie de l'évolution ! Mais quel retard aussi, si au lieu de le comparer à sa situation passée, on le confronte avec les hommes de la métropole. Je n'ai pas la compétence nécessaire pour analyser avec autorité l'évolution musulmane sur cette terre. Je dois m'en tenir aux réactions subjectives et j'affirme que j'aime les Musulmans, et l'amour peut être aussi un bon moyen de connaissance.

Deux traits me semblent évidents chez eux : leur besoin de justice et leur besoin de protection. Ils ont soif de justice absolue. L'indulgence qui est chez nous vertu, est souvent baptisée chez eux faiblesse. Un fait précis me revient en mémoire. Un acteur de ma troupe musul-

mane s'est rendu coupable un jour d'une faute grave. J'ai fait ce que mon rôle de chef de troupe m'imposait, je l'ai chassé immédiatement et ses camarades en ont été satisfaits ; justice était rendue. Le temps a passé et plusieurs années après, ce garçon est revenu les trouver en leur demandant d'intervenir auprès de moi pour que je le reprenne dans la troupe. Je reçus une délégation qui me pria de réintégrer le coupable. Tout de suite, ayant regardé les visages, je compris qu'il ne fallait pas céder. C'était mon autorité que l'on mettait à l'épreuve. Accepter c'était la perdre. Si je m'étais trouvée en face d'Européens, accepter c'était la grandir. Le pardon des offenses est occidental et chrétien. Il n'est pas musulman. Je refusai, en expliquant qu'une faute grave devait entraîner une sanction définitive. Mes camarades musulmans ont souri et m'ont gardé leur estime.

Leur besoin de protection. Quand un danger survient, quel qu'il soit, c'est vers le chef qu'ils se tournent non par discipline, mais par instinct.

L'initiative individuelle est ignorée. Le chef protège, défend, tel est son rôle, son devoir, son état. Pendant la guerre, en 1942, au lendemain du débarquement des Alliés en Algérie, la ville subit quelques violents bombardements allemands. Un soir d'alerte, je me trouvais chez un parent dans une villa du haut Alger, sans cave ni abri. Mon parent, chef de famille, nous rassembla tous sous un escalier faute de pouvoir mieux nous protéger. Il avait un jeune domestique musulman. Dès que fut sonnée l'alerte, je vis ce garçon se précipiter sur mon parent, lui saisir le bras avec force et s'écrier en fermant les yeux : « Ça y est, moi je tiens mon patron. Le reste ça me regarde pas. » Et il était rassuré...

O France, si tu savais combien le problème algérien serait changé si le peuple musulman pouvait être certain que tu ne retireras jamais ce bras protecteur auquel il se cramponne pour se protéger des couteaux F.L.N. !

Il est un peu saint Thomas, le peuple musulman. Il ne croit que ce qu'il voit, et discours et promesses n'ont plus aucun effet sur lui. Il lui faut des certitudes. Sur ce point-là d'ailleurs, il ressemble aux Européens. Depuis six ans, le peuple algérien est soumis à un singulier régime : d'un côté des attaques au couteau, à la mitrailleuse, de l'autre de vagues promesses. Sons doute y a-t-il une minorité musulmane acquise aux principes nationalistes du F.L.N. Elle sait pourtant, cette minorité, que ce nationalisme fabriqué par la propagande étrangère ne possède aucune racine historique. Fehrat Abbas lui-même a commencé par lutter pour obtenir que les Musulmans algériens soient reconnus citoyens français. Les premiers intégrationnistes ont été les Musulmans, mais les erreurs commises à Paris, les carences administratives ont modifié leur état d'esprit ; ils ont

écouté les conseils de haine et de révolte de l'étranger et sont devenus les ennemis d'une France qui n'a pas su les comprendre.

Mais, je le répète, ceux qui ont cet état d'esprit ne représentent qu'une minorité et la plupart des Musulmans ne sont nullement convaincus que leur destin doive les conduire inéluctablement à l'indépendance de l'Algérie. Ils savent bien que dans le passé l'entité Algérie n'a eu aucune existence réelle et, s'ils ont connu l'idée de nation, ce fut pour la première fois pendant la guerre de 14-18 quand ils luttèrent sous les plis du drapeau français. Pour eux la nation était la France, elle le demeure en dépit de tout. L'attitude des milliers de Musulmans qui, malgré la terreur, restent fidèlement français le prouve journellement ; leurs actes d'héroïsme s'inscriront dans l'histoire. Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui les informateurs gardent presque toujours le silence sur leurs exploits ? La vedette est infailliblement attribuée à la rébellion F.L.N. La fidélité est laissée dans la nuit. Une déclaration, un geste, un acte d'un chef rebelle sont retransmis sur tous les télétypes du monde. La résistance farouche d'un village à l'assaut fellagha, le mépris des menaces de mort, le destin d'une famille égorgée pour avoir voulu rester française : sur tout cela on ne trouve que quelques lignes dans la presse locale — et encore !... Nouvelle et tragique incompréhension, pour ne pas dire ingratitude de la France.

Par ailleurs, un attentisme évident en face du choix d'une politique quelconque caractérise le Musulman. Le 13 mai, l'armée tout entière a jeté son énorme poids dans la balance. Les Musulmans ont su que cette fois un choix avait été fait. Ils en avaient un besoin pressant. Leur masse s'est aussitôt portée sur le même plateau de la balance. Mais le 16 septembre leur a apporté un nouveau doute. Ils sont retombés dans leur attentisme prudent. Car là où la métropole voit certitude, il faut bien comprendre pourquoi, sur l'autre bord de la Méditerranée, on ne voit qu'incertitude. L'autodétermination est un principe. Il a été presque unanimement accepté par les Musulmans ; mais ce sont les conditions dans lesquelles ce principe doit être appliqué qui les troublent.

D'abord pour que le choix définitif ait lieu, il faut attendre que la pacification soit terminée. Mais ne le serait-elle pas déjà si, assurés de leur destin français, les Musulmans pouvaient lutter en masse et ouvertement contre le F.L.N. sans risquer un jour d'abominables représailles ? Ensuite, cette pacification sera prouvée par moins de 200 morts en un an. Or, avant 1954 déjà il y avait plus de 200 assassinats pour vengeances personnelles ou brigandage. Enfin, pour que la consultation ne semble pas une imposture, il faudra autoriser le retour de chefs F.L.N., la création d'une presse et le développement d'une campagne électorale également panarabe — c'est-à-dire antifrançaise, antieuropéenne, antioccidentale — qui peut être assez sot

pour croire en effet qu'il pourrait exister une aspiration à l'indépendance sans rapport et sans lien avec le panarabisme? Les responsables de cette option, de cette presse et de cette campagne électorale devront être protégés. Par qui? Par l'armée française? Et la France sera bafouée, insultée, trahie, sous la protection du drapeau et des armes françaises, en présence des Musulmans qui, farouchement français, auront été eux-mêmes martyrisés pendant des années par ceux-là mêmes que la France défendra alors contre leur colère? Que l'on essaye d'imaginer cette situation pour comprendre le courant opposé à l'autodétermination, telle qu'elle a été définie dans le discours du 16 septembre. Ce courant s'est développé en Algérie et dans beaucoup d'esprits lucides parce que l'autodétermination est dès lors apparue comme un mythe et non comme une solution réelle du drame algérien.

Dimanche 31 *janvier* 1960.

Ce matin, j'ai voulu assister à cette fameuse messe devant les barricades, que l'on a annoncée hier par haut-parleur et dans la presse. Quelles que soient les erreurs politiques des hommes qui occupent le périmètre insurgé, un fait demeure certain : plusieurs se sont déjà fait tuer, d'autres vont peut-être mourir aujourd'hui ou demain. Une messe, des prières, sur ce lieu même ne peuvent qu'être favorables à l'apaisement des esprits et des cœurs. Un dilemme effroyable domine ces journées. La ville entière le sait. Ce que j'éprouve, tous mes concitoyens restés étrangers à l'insurrection doivent l'éprouver aussi. Notre raison est avec le service d'ordre et notre cœur avec les insurgés. Pourquoi? Par option politique? Pas du tout. Les principaux meneurs appartiennent à des mouvements d'extrême-droite qui n'ont aucun crédit véritable dans la population algéroise. Nul n'est prêt à se faire tuer pour eux. Mais ces hommes crient : « Vive l'Algérie française ! » Et pour ce que symbolise ce cri, tout le monde est prêt à mourir. Ils ont derrière eux, dans les barricades, plusieurs milliers de civils et de territoriaux. J'en connais beaucoup, qui sont mes amis, ou de simples relations. Si l'on vient me dire : « Ce sont des fascistes ou des factieux », j'éclate de rire, pour aussitôt commencer à souffrir... d'une énorme erreur. Ces hommes, petites gens, simples ouvriers, étudiants, cultivateurs, commerçants, docteurs et avocats sont tout simplement le peuple ! Ils vivent depuis toujours sur une terre superbe, envoûtante, dont le destin semble être de porter le grand drame de l'Occident face à l'Orient.

L'Algérie est la seule parcelle de l'univers où se mêlent profondément deux civilisations opposées, au seuil de l'ère interplanétaire. Ces hommes, conscients ou inconscients du rôle qu'ils jouent, sentent battre en eux le réflexe sacré de l'autodéfense devant le seul vrai

danger : diviser l'homme par l'homme et dans l'homme. Tous ces événements politiques en Algérie ou, à propos d'elle, en Métropole et dans le monde, tendent à diviser ce qui peut être uni, c'est-à-dire deux communautés humaines : l'européenne et la musulmane, l'Orient et l'Occident. La paix fragile entre ces deux univers ne sera plus qu'une illusion le jour où les témoins de leur entente possible auront été définitivement séparés. Le rejet de la France hors d'Algérie qu'exige le F.L.N. aurait d'immenses conséquences stratégiques et économiques : l'Algérie est la clef de voûte du continent africain dont dépend désormais l'équilibre mondial des forces, et l'Algérie presque tout entière s'inscrit en faux contre les théories racistes du panarabisme, cheval de Troie d'impérialismes plus redoutables encore. La guerre d'Algérie n'a jamais été le soulèvement d'un peuple opprimé contre un autre peuple oppresseur. Les milliers de Musulmans assassinés par les rebelles témoignent de cette vérité : l'humanité n'est pas vouée nécessairement à l'affrontement gigantesque de deux mondes « séparés » l'un de l'autre par des idéologies opposées. Quand monte derrière les barricades le grand cri : « Algérie française », c'est tout cela qu'il faut comprendre.

Ce qui domine dans ce drame, c'est la déraison. Déraison de ceux qui ne veulent y voir qu'un épisode de luttes politiques traditionnelles, déraison de ceux qui veulent y mourir pour affirmer leur foi avec leur sang. Il y a trois jours, un territorial « insurgé » est venu, pâle et épuisé, me demander un verre d'eau. Je le connais depuis l'enfance. C'est un grand garçon au regard doux, timide comme une fille, calme et bon. Il est marié, a des enfants, mène une vie tranquille de Français moyen. Je lui ai tout de suite posé la question que tout le monde se pose : « Et maintenant, qu'est-ce qu'il va arriver ? » Il m'a regardé avec son air de petit garçon malade et m'a dit : « Je ne sais pas... Mais pourvu qu'ils comprennent bien à Paris qu'il faudra tous nous tuer avant de lâcher l'Algérie. » Et j'ai senti que pour ces milliers d'hommes, de tous âges et de toutes origines, ce qui importait avant tout c'était de crier leur désespoir, leur révolte devant l'hésitation française à soutenir leur combat. Une aspiration politique à courte vue comme le renversement du régime républicain s'est confondue pour un temps avec l'élan suprême d'un patriotisme qui va bien au-delà d'une aussi pauvre mystique. Chacun, ici, sait parfaitement que l'indépendance de l'Algérie serait un leurre, comme l'a dit d'ailleurs le 16 septembre le président de Gaulle, et qu'une puissance se substituerait à la France en quelques heures si celle-ci devait se retirer de cette terre. Celui qui le sait mieux que quiconque, c'est le Musulman. Son attachement à notre pays, qu'il affirme au péril de sa vie, est également un réflexe d'autodéfense. La paix, le travail, la liberté, ne peuvent lui être donnés que par la nation française. Des forces instinctives le lui affirment et lorsqu'il fallut

le 13 mai balayer un régime dont l'impuissance le vouait à l'abandon, il n'hésita pas à se lever. Cette fois-ci, en ce janvier 1960, il reste prudemment chez lui car les données du problème ne sont pas les mêmes. Lui sait, car il est profondément raisonnable, que le nouveau régime sous la main ferme du président de Gaulle n'est pas un soliveau sans force. Il sait que l'armée, si elle a, comme tous les habitants de ce pays, des sympathies pour les émeutiers, ne les suit pas et ne les aide pas. Il sait donc que la partie est perdue pour eux dès le départ, et il ne se compromet pas.

J'ai donc voulu suivre cette messe. Mais elle n'a pas eu lieu. L'archevêque d'Alger, Duval, a refusé un prêtre aux hommes des barricades. Il ne m'appartient pas de juger le représentant de l'Église, mais je songe aux prêtres catholiques de ce diocèse qui logent, abritent et aident des chefs F.L.N. La police en a arrêté ou inquiété plus d'un. Tout cela fait rêver !

Dans les rues, pendant toute cette journée de dimanche l'agitation a été grande. La foule n'a pas cessé de se presser devant les barrages pour les forcer ou les contourner. J'ai dans les yeux mille images qui passent et repassent comme un manège. Je vois cette femme au manteau rouge qui, brandissant un drapeau tricolore, se ruait sur les rangs des soldats, et criait d'une voix brisée : « Une balle dans la peau mais je passerai. » Elle n'est pas passée, elle n'a pas eu de balle dans la peau, certains ont ri d'elle et d'autres l'ont admirée. Je crois l'avoir reconnue. C'est une petite couturière de la ville. Je revois ce camion de très jeunes gens, des enfants aux visages tragiques et inconscients qui, filles et garçons, partaient aux barricades, un grand drapeau, toujours, dans les mains. Physiquement, ils avaient le même aspect que ceux que l'on appelle en métropole les blousons noirs, les tricheurs, les dragueurs, etc. Ce sont les mêmes jeunes du XXe siècle, mais ici leur jeu tragique et passionné est de vouloir mourir pour la France. Je revois les femmes des insurgés, bras chargés de vivres, trottant vers leurs hommes pour qui elles tremblent jour et nuit. Dans un groupe qui hurle *la Marseillaise*, un jeune homme s'approche d'un territorial en uniforme : « Ta femme vient d'accoucher, c'est un garçon ! » Le territorial les yeux en feu se détache un instant du groupe. Il se jette dans les bras du jeune homme et lui dit : « Embrasse-la bien pour moi », puis il se retourne et crie avec les autres : « Al-gé-rie fran-çaise. »

Ce cri vrille nos tempes, notre esprit, notre cœur, notre âme, notre chair. Ma femme de ménage musulmane m'a dit hier matin en arrivant : « Mais elle est mille fois française l'Algérie ! Qu'on nous laisse travailler tranquilles ! » Et je pense à cette grève à la fois imposée par les territoriaux qui menaçaient de tout briser dans certaines boutiques restées ouvertes, et pourtant, grève volontaire par la sympathie éclatante de la ville pour les insurgés.

Ce soir, on sent l'approche du dénouement. Comme l'autre soir, jeudi, quand la pluie est tombée en déluge sans disperser la foule, l'épuisement évident du mouvement insurgé et le ressaisissement de l'armée ne parviennent pas non plus à dégager les alentours du périmètre historique. Nous avons vu tout à l'heure le ballet des hélicoptères dans le ciel, des paras campent sur les trottoirs, des barbelés préparés aux coins des rues menacent de couper la ville en tronçons, la radio reprend le ton autoritaire du pouvoir vainqueur, la tragédie touche à sa fin. J'écoute la radio de Paris, postes officiels ou privés ; et j'éprouve une sourde irritation. Je suis frappée par l'exigence d'un châtiment exemplaire que l'on prête à l'opinion publique métropolitaine. Tout se passe comme si l'on voulait faire payer très cher aux Algériens le fait d'avoir, après six ans de souffrance, perdu leur sang-froid et mis la Métropole au bord de la guerre civile. Mais si cette grande menace a surgi, c'est qu'il s'agissait d'une cause pour laquelle précisément des hommes meurent depuis six ans.

Lundi 1er *février* 1960.

Voilà, tout est terminé. La reddition des insurgés s'est faite dans un calme absolu. Tous les habitants de ma ville promènent encore avec eux un trouble immense, déchirant. Mais chacun se tait. On n'entend plus de cris, plus de clameurs. J'ai vu ce matin un homme amer. Il regardait, de loin, capituler les hommes des barricades et il disait à haute voix : « Après tout, pourquoi veut-on tellement rester Français ! Nous sommes tous plus ou moins Italiens ou Espagnols. Retournons à nos anciennes patries. » J'ai rarement entendu pareil cri de désespoir. Et cet homme était le reflet de ces nombreux néo-Français d'Algérie qui constituent effectivement la majorité de la population européenne. C'est très curieux quand on y pense. Et c'est là l'explication de ce dialogue de sourds que poursuivent les hommes de bonne volonté de part et d'autre de la Méditerranée. Le peuple européen d'Algérie mélange trois sangs latins mais différents, français, espagnol, italien. Dans le sang français, il y a beaucoup de sang alsacien. Chez certains, ces mélanges se sont faits, comme dans ma famille, il y a trois ou quatre générations ; chez d'autres il y a moins de temps ; chez d'autres enfin, les souches sont encore pures. Et tout cela fait en réalité un ensemble farouchement, jalousement, désespérément français. Il suffit pour s'en convaincre, de lire les noms gravés sur les monuments aux Morts des deux guerres. La passion française compte quelques centaines de milliers d'encombrants serviteurs en Algérie. Est-ce que le vieux peuple de Métropole, le vieux cep enraciné dans sa terre acceptera la sève nouvelle et tumultueuse de ce jeune bourgeon greffé à son flanc ? Est-ce que nous

ne sommes pas en train de vivre tout simplement une tragédie de l'amour ?

Au cours de ces dernières semaines, et tout particulièrement ces derniers jours, le complexe d'abandon de l'Algérie est apparu sous son éclairage le plus cru. Ce complexe n'est pas facile à expliquer car on risque à tout instant de se méprendre sur son sens réel. Pour qui vit sur ce sol, le drame prend un aspect qu'ailleurs on ne peut pas soupçonner. On parle souvent de climat passionnel. N'est-ce pas une lapalissade ? En métropole, le Français vit sur un sol qui ne se dérobera pas sous ses pieds. Il exerce sa profession, construit ses rêves d'avenir dans un cadre dont il sait qu'il restera le cadre français. Ici, c'est tout différent. Ce sol sera peut-être demain un sol étranger. Ce cadre peut disparaître, et l'on verra surgir des tyrans, des oppresseurs. Que l'on pense à l'Alsace-Lorraine après 1870... Et l'on vient nous reprocher de vivre dans un climat passionnel ?... D'ailleurs cette image me rappelle ce que me disait l'autre jour un officier : « On demande à l'armée de se battre sans lui promettre que sa victoire sera définitive. C'est comme si en 14-18, on avait annoncé qu'après la victoire, les Alsaciens pourraient par les bulletins de vote décider à nouveau s'ils voulaient être Allemands ou Français. »

Le peuple européen d'Algérie est mal connu. Il n'a trouvé encore ni ses hommes politiques, ni ses cadres techniques, ni son élite intellectuelle et artistique, ni ses porte-parole, ni ses poètes. Il les cherche et il est seul. Seul aussi le peuple musulman. Entre ces deux communautés le terrorisme a créé des liens qui avant 1954 n'étaient pas aussi forts. Depuis six ans, elles souffrent ensemble ces communautés, dans leur cœur, dans leur esprit, dans leur chair. Quand le F.L.N. n'obtient pas ce qu'il veut auprès des Musulmans, il les tue. Il en est tombé des milliers déjà. Il en tombera encore. Jusqu'à quand ?... Et les esprits qui peuvent envisager sérieusement de donner au F.L.N. sa victoire, acceptent donc, au départ de leur raisonnement, que la terreur pourra un jour triompher et qu'on verra tomber encore des milliers d'innocents, non plus cette fois contre la volonté de la France, mais avec sa complicité ? Il y a peu d'années encore, nous disions la « France » et « l'Algérie ». Maintenant nous disons « l'Algérie » et la « métropole » pour bien marquer que pour nous, la France c'est à la fois l'une et l'autre. Dans la nuit qui est notre lot, nous cherchons un écho de l'autre côté de la Méditerranée non point tellement chez l'homme politique ou l'homme de gouvernement — les positions sont ce qu'elles sont, nous les connaissons et nous savons reconnaître les nôtres — mais chez l'homme de la rue, le Français tout simple, celui que par boutade nous appelons « le frangaoui » et qui nous rend la pareille en nous baptisant « le pied noir ». Celui-là, nous le voyons se battre ici avec courage. Nous le sentons notre

défenseur, notre ami, notre frère, uni à nous dans un même amour des valeurs humaines que symbolise la France. Mais quand nous le retrouvons sur le sol métropolitain, au cœur de ses préoccupations de civil, tout change. Notre langage n'est plus le même et une espèce de détresse nous envahit. Est-ce là l'effet des propagandes politiques? On a schématisé avec une hâte criminelle les données du problème algérien. Nous, les Européens, nous sommes des « colonialistes » et maintenant nous devenons des « factieux » ! En réalité notre peuple est à l'âge de l'adolescence. Il est jeune et déjà mûri par la souffrance. Il a surtout besoin d'être compris et d'être aimé.

Le soulèvement d'Alger est terminé. Le drame a quitté la rue, pour couver à nouveau dans le secret des maisons. Je ne sais pas ce que sera l'avenir. De toutes les fibres de mon être je souhaite à la France du courage. Dans le monde que nous vivons on dit souvent que seule la violence paie. Pourquoi? Parce qu'on n'oppose pas aux tueurs un vrai courage politique. On ne trouvera en Algérie aucune solution qui soit parfaite. Il faut choisir entre plusieurs voies qui comportent toutes des risques. Choisir avec courage. Il le faut au nom de la France, au nom de la liberté future de l'Occident. Au nom de la pitié.

GENEVIÈVE BAÏLAC

CHRONIQUE DES LIVRES

AU-DELA DE L'OUBLI

par Duff COOPER *(Gallimard)*

Quelques années après la mort de Duff Cooper, voici que paraît en France la traduction de ses Mémoires. On regrettera de ne pas les avoir lus plus tôt. Duff Cooper, qui acheva sa carrière comme ambassadeur de Grande-Bretagne auprès du Comité Français de Libération à Alger (1943) puis à Paris (1945-1947), avait débuté au Foreign Office en 1913, à la Chambre des Communes en 1924. Dès sa jeunesse, il était familièrement reçu chez les Asquith et chez les Churchill.

Au lendemain de la première guerre mondiale, son mariage avec une des filles du duc de Rutland, lady Diana Manners, beauté renommée et actrice de talent, accrut encore le cercle de ses relations. Il aimait le champagne, la poésie, la France. Conservateur — en quelque sorte de naissance — il n'en donna pas moins sa démission de Premier Lord de l'Amirauté après Munich. Les chapitres où il retrace les angoisses et la honte qu'il éprouva à cette époque sont peut-être les plus émouvants. Ses souvenirs de jeunesse font revivre devant nous une société aristocratique telle que l'Angleterre est un des seuls pays à en produire. Le récit de ses rapports avec le général de Gaulle nous ramène à ce qui demeure l'« actualité. »

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 81.)

LES SENTIERS BATTUS

par Alfred Kern

Le lendemain de notre arrivée, le chef du camp nous lut une proclamation. L'interprète s'empressa de la traduire... « Kultura... » Ce mot magique qui m'avait aussitôt frappé.

— C'est intéressant...

— Oh ! me dit Charles, depuis le temps qu'ils nous barbouillent l'esprit...

J'avais deviné ma chance. Je me trouvai en fin de matinée dans le bureau du commandant.

— Je suis peintre. Artiste peintre. Rien d'autre...

J'écoutai à peine les encouragements qu'on me donna. Oui, je voulais peindre. Peindre mon désespoir. Peindre cette nuit, ce corps à corps...

On me conduisit dans la baraque des intellectuels. On me confia à un instituteur entouré de quatre scribes.

— Vous pouvez nous être très utile. Nous manquons d'illustrateurs... Si vous voulez regarder : voici notre journal...

Après avoir jeté un coup d'œil sur la feuille ronéotypée, je contemplai la pièce. Les scribes étaient installés sur deux bancs de part et

Résumé des précédents chapitres. — 1944. Un village russe, quelque part du côté de la Baltique. Un groupe de soldats allemands parmi lesquels se trouve le narrateur, Paul Bachère, un Alsacien qui a été incorporé de force dans l'armée allemande, travaille près d'une station d'aiguillage. Soudain un ordre arrive. Les Russes avancent, il faut battre en retraite. Coupés du reste de leur régiment, Paul et ses compagnons partent en direction de la Baltique. Après une longue et harassante marche, ces hommes, qui ont atteint le dernier degré de la misère morale et physique, retrouvent leur régiment.

Quelques semaines plus tard les divisions du réduit balte, encerclées par les Russes, déposent les armes. Paul et ses camarades sont emmenés en captivité à Briansk où ils travaillent dans une aciérie. Un jour on annonce que les huit Alsaciens du camp vont partir. Après un interminable trajet en train ils arrivent à Tambow, au camp de prisonniers alsaciens. Paul y retrouve quelques amis d'enfance : ils lui apprennent que l'on meurt beaucoup dans ce camp d'« amis ». Le travail dans une tourbière voisine est particulièrement meurtrier.

d'autre d'une grande table. L'unique chaise était occupée par l'instituteur. Je m'adressai à lui :

— Vous avez de la toile, des couleurs?

— Penses-tu !

— Et de quoi dessiner?

— Le papier est rare. Il faut une autorisation spéciale...

— Je sais. Kultura !...

Il me regarda étonné, puis, devinant un reproche, il me rabroua confusément :

— Nous avons assez souffert pour pouvoir respirer un peu...

J'étais déçu. La froideur de cet accueil contrastait avec l'amitié douloureuse que j'avais découverte cette nuit. Mais ne donnais-je pas le même spectacle? L'égoïsme est plus apparent lorsque les illusions tombent...

Une étrange vérité flottait autour de nous... Lorsque je passai la visite médicale, je me sentis bourré de remords. Le major me donna une tape d'encouragement :

— Pas trop mal en point...

Il fallait durer, manger la soupe même quand elle vous écœure ! Mon désespoir n'était pas aussi pur que je ne l'avais supposé. Ces boîtes de médicaments, ces éprouvettes, ces flacons : quel luxe, soudain, et quelle raison comme si la vie avait repris un sens ! A côté du major se tenait l'infirmière, une Caucasienne au regard vif, au chignon mal contenu dans un bonnet... On essayait de vous aider. On soignait les hommes jusque dans le désespoir ou l'agonie. Mais ces regards du major et de l'infirmière me rangeaient parmi les rescapés. Leur confiance me redonna confiance. Un souvenir profond émergea-t-il? Le sourire de la Caucasienne m'apprit qu'à mon insu je lui avais souri... La peur de la mort et soudain cette présence ! Ce goût pour les couleurs, ce regard gris, bleuté, cette bouche... Les boîtes de médicaments s'en trouvèrent transfigurées. Dans l'éprouvette, même l'urine était d'or. Je me souvins de ma mansarde qui me servait d'atelier, nordique comme cet été, aussi sobre que cette infirmerie... Je songeai à mes tubes de couleurs, à ce geste qui les exprimait : le carmin perlait déjà à l'embouchure filetée. « Je suis peintre ! » Je l'avais dit hier sans conviction et ce matin avec une fausse assurance. Mais l'affirmation était totale et imprévue. Pour un sourire je me découvrais artiste ! Un mot absurde m'avait déjà sauvé : « Cuir de Russie ». Ah ! si j'avais pu inventer cette couleur ! Il était si bref, l'instant, presque sublime, ce refus de la mort !...

Hélas, le sourire disparut. Je n'existais pas. Miasme stupide, je flottais dans une odeur d'hôpital. Je n'étais qu'une loque promenée à travers les guerres. Sitôt que je revis mes camarades, le goût du désespoir me reprit. Était-il encore possible de croire à la paix? Des milliers de rescapés attendaient ici, maigres, squelettiques, des

centaines de crucifiés avec cette bonté lasse qui se mue en maladie... Comme au front, tout était conditionné : la faim, l'angoisse, la méfiance, la camaraderie. « Kultura ! » cet égoïsme ! Ah ! si j'avais pu peindre pour m'interroger et me surmonter... Amour, colère, tout tombait déjà ! Elle était exténuante, la vie. Pourtant mes camarades me donnaient une leçon de courage : espérer, c'était souffrir, mais souffrir c'était demeurer et on demeurait afin de lutter... Je passais du chaud au froid :

— Tu me cèdes un morceau de pain ?

Charles me répondait :

— Oui, mais tu me donnes une cigarette.

J'essayais de rompre cet enchaînement de réflexes...

— Mange ton pain...

— Ah ! Tu ne voulais pas te séparer de ta cigarette ?

— Je te la donne...

Il ne devinait pas que je me punissais. Sachant que la faim m'avait défiguré, j'essayais de me prouver le contraire, d'improviser... Improviser sa vie intérieure : c'était cela ce petit battement de cœur arraché à sa cage, le traître mot que j'avais invoqué alors qu'il n'existait pas ! Elle était bleue, la Baltique. « Tu mens. Tu le sais. Tu mens pour ne pas crever. La poésie est fichue puisqu'elle émigre au cerveau... » Les camarades aussi mentaient :

— On partira dans deux jours...

— On partira dans deux semaines...

Et soudain les plus endurcis flanchaient. Aloyse, un autre camarade retrouvé dans le camp, m'aborda un matin, presque furieux :

— Tu veux les dessiner, les croquer pour de bon ?

Ce n'était pas de la curiosité de sa part. Du désespoir plutôt. Y allait-il souvent ? J'évitais les miradors, surtout cette baraque. Depuis qu'on m'avait désigné aux affaires culturelles, je dessinais des portraits. « Sois plus gai ! » ne cessait de répéter Werner, l'instituteur. Mais la leçon des petits manuels socialistes passait difficilement. Mes visages étaient tristes. Je surprenais toujours des mines fatiguées, leurs haillons... Et quand mes camarades me jugeaient, le papier était plus précieux que le dessin : ils l'emportaient à la fosse...

Aloyse m'avait entraîné vers la morgue. Je venais de jeter un coup d'œil à travers la lucarne.

— Et alors ? me demanda-t-il.

Je ne bronchai pas. Je n'avais nulle envie de dessiner des cadavres...

— Regarde ! insista-t-il.

Je fus saisi de frayeur :

— Ils bougent...

— Ce sont les rats...

— Pourquoi m'as-tu conduit ici ?

— Pour te dire que nous allons tous crever...

— Mais non, Aloyse !

— Pas toi... Tu avais du muscle en arrivant ; tu sais te débrouiller...

Je retournai néanmoins dans la baraque des intellectuels. Je pris un livre pour chasser la vision. Ce ne fut point cette angoisse tumultueuse, ce soulèvement, ce bruit d'osselets, mais le vide du cœur. Un vide encore plus atroce que la vision.

« Et alors ?... »

Je me raccrochai à la question posée par mon camarade. Les survivants étaient plus terribles que les trépassés. La dérision, c'était cette baraque, ce journal. Ah ! pourquoi avais-je choisi de me rassurer ? « Kultura ! » La formule était scandaleuse. Mais toutes les disciplines l'étaient : l'amour, la faim, la soif... Je n'avais pas tenu ma parole... Tant pis ! Avant de dessiner les scènes du camp, j'esquissais, pour me délier la main, le portrait d'Isabelle. Je m'en souvins comme d'une honte insupportable. N'avais-je pas promis à celle que j'aimais de ne jamais tricher ? Mes accusations étaient trop complaisantes : les visages barbus, mal rasés, les cols défaits, les paupières lasses, une peau terreuse, les pantalons en loques ne résumaient pas notre humaine condition. Je me pris en horreur. Aloyse avait raison. Mais ouvrir mes yeux sur quoi ?

Quelques jours plus tard j'étonnai les scribes de Werner en leur réclamant des gouaches :

— J'en ai assez de copier, de griffonner au charbon...

— Nous n'avons pas de couleurs, tu le sais bien ! grommela Werner.

J'essayai de me dominer, de poursuivre ma lecture. Je n'avais jamais réellement songé au suicide. Je me sentis gagné par une exaltation étrange : la mort je l'avais dans les yeux. Mon cœur se crut de nouveau souverain. Quelle volonté sublime m'animait ! Réparer tous mes torts en disparaissant... Une fois de plus, une certaine lucidité me joua ce mauvais tour : à mesure que je désespérais, je me comprenais mieux. Qu'avais-je recherché pendant ces semaines de retraite et de captivité ? « Tu as voulu mourir sur la route de la Baltique. Tu n'as même pas le courage de te tuer. Tais-toi ! C'est le seul châtiment possible, le vrai. »

Cette traduction que je tenais en main, par quel miracle avait-elle échappé au contrôle du chef de camp ? Je me replongeai dans la lecture de Dostoïevski comme si j'avais à y défricher ma propre existence. Mais tout était dérisoire, même la littérature russe. Assis dans mon coin, le dos contre la cloison, j'essayai par un regard oblique de retrouver cet univers qui devait m'écraser. Dehors il y avait des cabanes qui ressemblaient à des tombes. Ces étranges toits de verdure. Personne ne les foulait, de peur de les crever, aussi quelques pissenlits avaient-ils pu échapper aux prisonniers affamés. Ces taches jaunes, le seul ornement du camp. Je fus fasciné. Cette vie-là

ne valait-elle pas une révolte? Pourquoi n'avions-nous pas assassiné nos chefs?

Retrouver la grande liberté de l'espace... Un scribe s'inquiéta de me voir si renfrogné :

— Toujours chagrin?

Ils avaient une façon d'adoucir le climat... Mais n'étais-je pas comme eux la victime des manuels socialistes? En contemplant mes pissenlits j'eus la force de me reprendre. Il ne fallait ni tuer, ni assassiner, mais étouffer cette voix qui en moi me détruisait. C'était la dérision même qu'il fallait assassiner!... Cette volonté me galvanisa. Je jetai le livre en poussant une sorte de rugissement.

— Qu'est-ce que tu as?

Je n'avais plus envie de répondre à personne. Le geste était plus sûr que toute doctrine. On comprend seulement après. Et c'était peut-être cette envie de saisir une brosse, un pinceau... Mais des mots en même temps me poussaient, fermes, grossiers comme une magnifique injure. Je grommelai : « Le geste auguste du semeur... » Citation qui remontait loin, plus loin que l'enfance ou que ce cher Hugo. Avec rage je décrochai le calendrier, une grande carte de l'Empire russe. Avec joie je la retournai. Le carton pouvait se prêter à mes projets. Et bon dieu, oui! il y avait dans ce bureau des pinceaux, des pots de colle. Tout le reste était à découvrir. Puisque rien n'allait plus, il fallait peindre, palper, tordre la matière. Dans l'infirmerie il y avait des fioles et des bocaux remplis de lueurs, de l'iode, des sulfamides, des comprimés bleus, des cachets rouges et de cette argile si friable sous nos doigts.

— Tu es fou?

Ils allaient m'arrêter, mais j'avais déjà franchi le seuil de la porte. Il y avait là-bas un mortier, un poêle avec de la suie, du bleu de méthylène, une Baltique...

Je forcai l'autre porte. Je jouai ma vie. Comédien à la fois épique et timoré, j'implorai des gens qui ne pouvaient me comprendre. Le médecin me regarda ahuri. Je sentis derrière moi le regard gris et bleu de la Caucasienne. Elle m'avait laissé passer alors qu'elle aurait dû se précipiter dehors et alerter les gardes...

Comment m'exprimer? J'esquissais des gestes maladroits, je parlais avec mes mains : Peindre! Peindre... En une sorte de clairvoyance, je saisis les éléments d'une première déclaration : une pincette, un bocal empli d'ouate, le flacon de mercurochrome... Le major voulut me retenir, mais dans son regard je devinai celle qui derrière moi me protégeait... Je fus calme. Avec émotion j'imbibai le tampon pour dessiner sur la paroi rugueuse un grand cercle rouge. Et je dessinai deux yeux, une bouche, des rayons de soleil...

— Pissat kartinou?

— Da!

Elle m'avait compris. J'en étais sûr. Le soleil flambait derrière ma tête. Mon bonheur dut les convaincre. Je me servis avec une insolence rare pour un prisonnier. Des comprimés roses, des cachets d'aspirine, des granulés jaunes, une poudre merveilleuse que je voyais déjà mélangée à la colle, ce début timide sur le dos de la sainte Russie...

L'étonnement fut grand dans la baraque des intellectuels. Werner me céda sa chaise afin que je puisse disposer d'un chevalet. On me laissa seul. Mon assurance me parut de nouveau fragile. La couleur était instable, le travail ingrat. Le carton ramolli évoquait ce lopin de terre qu'il fallait fertiliser...

Ce fut une sorte de sédimentation grave, une patience presque matérielle. La colle fixa le gravier, la suie dessina les premiers sillons. Traînées humides, éphémères sur un champ où il me fallait retrouver le semeur, cette couleur de sac, de peau tannée... Le carton plus que le pinceau fit merveille. Ce fond buriné par l'iode... Mes yeux irrités en pleurèrent. Puis ce furent de vraies larmes. Je m'essuyai le visage. Mes doigts étaient gluants de colle. Je m'essuyai les mains : ma vareuse aussi s'humanisa. Je n'avais qu'une angoisse : retrouver cette couleur de terre, écraser deux trois granulés sur le bord du champ afin de revoir les taches jaunes, le pissenlit de nos baraques... Quant au geste du semeur — elle était encore malaisée, ma peinture — un soleil tout rouge, émergeant de l'horizon, reçut avec l'appoint d'un peu de suie cette tristesse noire et effilochée qui embrume souvent les matins les plus arides. Il avait été froid, le cœur de cette Russie avant que l'été ne me révèle ses songes...

Le major eut recours à l'interprète pour m'exprimer ses sentiments :

— Votre peinture est solide mais triste.

Et la Caucasienne, que voyait-elle ?

Elle ne souffla mot. Pour elle, peindre était chose merveilleuse : elle me regardait. Elle ne regardait pas le tableau...

***

L'exaltation avait été factice. Je me retrouvai le plus misérable des hommes : les bons sentiments se volatilisaient. Le front, la retraite, la captivité m'avaient révélé mon égoïsme, une volonté bestiale de survie. Pendant des semaines j'avais gardé une pudique réserve comme si j'avais eu à protéger un idéal. Mon désespoir le concernait. Un désespoir maintenant vrai puisque j'acceptais à la fois de vivre et de reconnaître que je ne le méritais point ! J'étais une loque. Comment pouvais-je encore appeler les autres mes frères ?

Ce soir-là, retournant dans la baraque, je me glissai entre deux camarades. Pleurer dans le noir me fit du bien. Je revécus ma peinture. J'émiettais des aspirines, une argile vraiment puisque nous

étions pétris dans la matière. Friables, nos corps retournaient à la terre. Quelle était ma seule patrie? Cette chambrée, cette communauté du malheur. « Tu les accompagneras aux tourbières .» Je ne pouvais pas peindre sans eux. Ils s'appelaient Charles, Ernest, François et ils avaient des visages que j'aimais. Ils rêvaient de retourner à Obernai, à Colmar, à Bischwiller... L'Alsace, le pays de nos pères... Il fallait recommencer doucement, modestement. Caresser le lœss de nos collines, rouler une pierre vers le chemin, la charger sur un chariot. Les os pesaient plus lourds que nos prières. Trente mille paysans massacrés durant la guerre de Trente Ans... Nous n'étions qu'un maillon de la chaîne, mais nous étions des milliers à danser la mort, à l'affronter...

Le lendemain matin je demandai à Charles d'intervenir auprès de son chef de colonne. Il trouva ma requête stupide.

— Mais puisque tu y tiens !...

Nous partîmes la bêche sur l'épaule. Ce fut une découverte pour moi après la grisaille et la poussière du camp. L'été était torride, mais une fraîcheur inespérée emplissait les bois. Cette fraîcheur me fit trembler d'émotion : des feuilles ! des branches ! une écorce argentée... Elles vivaient de cette transparence, de cette même inspiration. Les redécouvrir. Marcher sans hâte. Aller vers une fraîcheur plus grande. Des marais venait une sorte d'appel discret. Mais c'était l'été qui chantait avec les crapauds et les grenouilles, avec les bourdons et les insectes... Pourtant, en cette stupéfiante immobilité, un mince filet de sueur suffisait pour me rafraîchir les tempes. Et l'esprit le devinait : elle ne pouvait plus être loin, la tourbière, l'eau, la vie qui patauge... La forêt s'éclaircissait et ce fut bientôt une lande immense avec ses trouées noires et des nuages de moustiques. Quelques iris fanés, sabres verts, intenses. Quelques chardons élancés et leurs promesses pâles, roses ou violettes... Mes camarades, familiers du paysage, ne cessaient de bavarder. La stupeur me rendit presque triste. Le soleil avait séché mes tempes : le ruissellement disparu, je me sentis à nouveau seul dans l'été et libre.

La colonne s'était espacée. Les bêches quittèrent les épaules et les chemises vinrent s'étaler sur les arbustes au-dessus desquels se formèrent d'autres nuées de moustiques et des tourbillons de fourmis volantes. Aller à la tâche torse nu et bêcher la tourbe : cet enchevêtrement subtil qui d'abord cède comme si la terre pouvait se plier à volonté, cette résistance enfin, suivie d'un déchirement poignant... Le fer tranchait les liens, la bêche ordonnait les tombes centenaires, ces carrés que je découpais avec une patience infinie pour les cuire au soleil... Terre noire si surprenante ! N'étais-je pas sur les traces d'un temps presque immortel? La terre se fécondait elle-même. De la mort elle tirait victoire : ce sol lentement exhaussé, ces lacs lentement comblés, cette vie trop forte qui étouffe la flaque originelle,

ces bouleaux qui viennent pleurer et renaître dans des scintillements argentés... L'eau souterraine malgré tout cheminait, se creusait lentement des sources. Et lorsque la fonte des neiges débloquait l'ardeur de cette vie, les crapauds se réveillaient, les moustiques aussi. Ils étaient dangereux, certes. En leur vie bourdonnante ils transportaient notre mort. Mais pour aimer la vie, ne fallait-il pas aimer le risque? Alors que dans cette guerre absurde je ne m'étais jamais senti l'âme d'un héros, je fêtai en ces nouveaux dangers une réconciliation étrange.

La vie s'élevait même quand nous creusions des tombes. Et cette terre noire, encore trop proche de la vie pour être fertile, me rappelait cette vaste plaine où la vie s'était mieux consumée, où poussait le blé, l'espérance russe, la nôtre... Cette sueur qui roulait de nouveau sur mes joues, plus précieuse que des larmes, cette faiblesse passagère plus instructive que la nuit... J'étais sorti du souterrain. Les carrés de tourbe annonçaient une ordonnance nouvelle. Et je n'en doutais pas, cet espoir, hélas, était bien fragile : recommencer, recommencer de vivre. Si j'avais été si sûr de vivre, j'aurais été une brute. Une brute désespérée... Certes venaient aussi les accès de colère. Les camarades rouspétaient... Puis soudain, durant la pause, ils tournaient vers l'horizon des regards confiants. L'été qui tremblait là-bas encore un peu plus, le ciel pastellisé. la poussière des routes russes qui, semblait-il, s'envolait en se métamorphosant... C'était une palette pour l'âme. Tout était ici : le bleu, le noir, la promesse rose, l'été jaune, les bouleaux blancs... Tout était dans les regards : la pupille s'agrandissait en jalousant la planète, cette autre faim qui maintenant nous dévorait. Les crapauds complotaient avec nous, les moustiques nous harcelaient et ces fourmis volantes. Un geste pour déblayer la vue, l'espoir se disputait avec la peine. Nos peines réunies, un festin : quelques boîtes de conserve avec leur couvercle recourbé en forme de manche et un petit feu qui brûlait là-dessous, presque invisible...

La chaleur était partout. C'était midi... Une faible soupe. Mais la communion atteignait ces profondeurs où la vie continue de sourdre. Sous les couches noires, l'œil devinait une longue patience. Des mots me vinrent à la bouche. N'étais-je pas, dérision maintenant supportable, l'intellectuel du groupe, le peintre en congé?... J'expliquai à mes camarades le peu que je savais de cette tourbière. Un lieu qui autant que ma mémoire fourmillait d'erreurs, et pourtant... Elle était bleue, la Baltique. Elle avait gardé l'innocence des glaciers. Et depuis des millénaires la vie inscrivait sur cette grande plaine du nord ses strates émouvantes. Dans les tourbières on retrouvait les ans et les saisons, les mers de pollen et les cimetières, les printemps et des cadavres jetés à l'eau... On tuait en ces temps-là pour les mêmes raisons. Nous étions des hommes, de terribles frères. Mais certains

corps refusaient de pourrir. L'innocence de la Baltique était aussi butée que la glace, cette vérité qui bleuit à force de souffrir... N'avait-on pas retrouvé dans ce grand cimetière une jeune fille qui après deux mille ans accusait nos ancêtres? Le temps avait préservé certaines beautés. Elle était belle, plus belle que la Baltique parce qu'elle nous ressemblait : une femme, ce rêve que nous portions en nous, le mal du pays... Il ne fallait jamais désespérer, mais serrer les dents, jamais se plaindre...

— Tu te sens mal, Paul?

— Non...

Je venais de parler doucement, gravement, en croyant ménager mes camarades... Ma pâleur dut les frapper. On me transporta de la lisière dans l'ombre de la forêt. Ces chuchotements : « Tu dois peindre. On te comprend. Tu voulais faire comme nous. C'est inutile. On nous occupe. Dans le camp nous sommes encore plus aigris, plus découragés... Toi, c'est différent... »

Je croyais l'entendre. C'était le chef d'équipe qui me réconfortait. Un homme de quarante ans. Un de ceux qui avaient été enrôlés au tout dernier moment, un dur... Il ne s'était jamais attendri sur notre sort. Je le remerciai. Je cherchai autour de moi une approbation. Mes camarades me dévisageaient avec une sympathie mêlée de pitié. Un Colmarien me sourit :

— Un peu sinistre ton histoire! Mais tu la racontes bien...

On reprit les bêches. Ils blaguèrent à propos de la jeune fille momifiée. Tandis que j'enfonçais sous le pied une lame brillante et aiguisée, mon voisin me jeta un regard démonstratif :

— Tu ne crois pas qu'on va tomber sur elle?

A nouveau je crus défaillir. J'eus la force de plaisanter :

— Je la ressusciterais... Et non! On se disputerait pour elle. Laisse-la dormir...

*
* *

La vie du camp avait changé. C'était l'espoir plus sensible maintenant, une agitation inquiète. Les malades étaient partis avec le premier convoi. Le reste attendait l'appel par ordre alphabétique. Bacher... J'étais bien placé, mais je ne croyais pas au retour. J'avais recommencé à peindre... Une morte. L'inconnue des tourbières... Sous mes yeux la tourbe couvrait des lignes vaporeuses, trop vite ébauchées... La colle, la craie, la suie... Le dessin s'effaçait dans la grisaille derrière une forme vaguement humaine : ces plis, ce linceul... Le matériau était plus fort que moi : tout en travaillant une pâte terreuse, j'éprouvais une fascination étrange. Il me suffisait de regarder : les traînées d'iode disparaissaient, absorbées par cette matière encore incertaine qui ne gardait de l'image qu'un souvenir fugitif. La matière se modifiait comme si les intempéries sortaient

de mes doigts, de mes gestes à la fois révélateurs et mystérieux.

Je brouillais tout. Une fois de plus le passé s'éboulait. J'aggravai mon tourment en multipliant les traces, ces traînées de sable qui faisaient scintiller le limon. Mais un sang lourd habitait, me semblait-il, la terre. A l'aide d'un stylet improvisé j'accentuai quelques lignes naturelles sans savoir si je voyais une coupe géologique ou une surface usée par l'érosion... La jeune fille avait disparu. Le souvenir m'obligeait de graver quelque part des initiales. Les traits croisés dessinaient des angles ; j'y ajoutai quelques graffiti, cette allusion si humaine... Puis non ! j'avais à perpétuer d'autres gestes : j'effaçai les traces, je passai la pâte au couteau afin de l'aplanir. Et elle me parut froide, soudain, trop marbrée... Je recommençai en martelant doucement les couleurs à l'aide d'une brosse. La surface redevint rugueuse. J'y retrouvai cette âpreté du temps, la fragilité d'un sol lavé par les eaux. Lorsque je m'arrêtai, trop ému, peut-être, le tout ressemblait à un sédiment étrange comme si la défaite du peintre pouvait, mieux qu'une réussite, révéler ses intentions... Avec surprise j'y associai les outils que j'avais déposés sur le siège, mon chevalet de fortune : une brosse à dents, quelques tampons d'ouate brunis, un couteau de poche, des bouts de bois fendus... Et le hasard m'inspira encore cette autre offrande : je songeai aux arêtes de poisson, le fin fond, souvent, de notre menu...

Je sortis un instant ; je ramenai des cuisines un vague squelette que j'imprimai sur ma peinture. Un squelette si délicat que j'eus de la peine à le détacher... Autour de cette empreinte d'un souvenir presque disparu, mon imagination me restitua tout un univers. Lorsque la pâte eut suffisamment durci, je la rayai à l'aide d'une épingle afin de lui donner un aspect schisteux. Sous la texture grise et feuilletée, des reflets roses transparaissaient : j'y multipliai les pores, les losanges, ces lignes qui bifurquent comme si vraiment une peau humaine affleurait. La vie figée dans la mort se prêtait à de troublantes associations : je déposai dans l'empreinte des arêtes un peu de vert-de-gris, une moisissure à mi-chemin entre le minéral et le végétal. Et sur les fines croisées dans les parties roses je laissai tomber de l'encre rouge. Les gouttes s'irradièrent, vaisseaux capillaires, flore boréale vivante comme la peau. Je ne me lassai pas de rêver, car, ayant repris mon stylet, je venais de relier entre elles quelques étoiles arborescentes. Elle me parut tatouée, la belle inconnue. Je n'étais plus seul. Elle ne pouvait pas m'oublier !

*
* *

B... Bacher... Bachère... Je tressaillis lorsqu'on m'appela. C'était donc vrai ; on allait me rapatrier ! Ce fut le début d'une nouvelle métamorphose observée autour de moi. Mes camarades, à peine ins-

tallés dans les wagons, se montrèrent très excités. Ils se croyaient déjà de retour. Tout ce qu'ils avaient vécu, ils le résumèrent en quelques anecdotes marquantes. Héros, victimes, ils étaient tout à la fois. Le burlesque se mêlait au tragique. Enrôlés de force ils sortaient néanmoins d'un combat. Avec un certain orgueil ils comprimaient les années, ces longs mois de vie militaire. Ils prenaient le pays natal à témoin. Ces interminables semaines de captivité, les avions-nous encore vécues ensemble? Il n'en était plus question, chacun essayait de récupérer son personnage, l'homme d'autrefois, une France lointaine avec de bons principes et des comptables célibataires ou pointilleux. Une fiancée attendait peut-être. Il fallait se montrer homme, gaillard. Le village, l'usine resurgissaient. Mes compagnons retrouvaient cette verdeur, cette ironie alsacienne qui nous permettaient de mépriser les grands de ce monde, de nous esclaffer devant leur démence en oubliant les humiliations subies. Nous étions les juges, nous étions aussi les accusés. Le voyage s'éternisait. La réalité nous rappelait modestement un wagon à bestiaux. On maudissait les voies de garage. C'était la Russie, toujours la Russie. On campait sur les toits afin de voir l'été s'éloigner. C'était la Pologne, toujours la Pologne.

Des convois passaient, dans l'autre sens, wagons plombés, bétail de choix : on rapatriait les vainqueurs de Berlin, pauvres bougres comme nous et qui n'en savaient pas plus. On avait beau dire : « La guerre est finie. » Restait à vivre la dernière étape, cette grande inconnue : « Qu'avaient laissé les Allemands derrière eux? Nos toits, nos amis, qu'étaient-ils devenus? La famille avait-elle survécu? » Toutes incertitudes qui nous rendaient subitement taciturnes. Seule la fin de l'histoire nous était annoncée, ce jugement : « L'horreur éclate en plein jour. Les monstres seront punis. » Et quel réconfort nous apportait la légende? Smolensk, Stalingrad, Tobrouk... Quelques figures émergeaient à côté des Churchill et des Staline. Leclerc, Tassigny, ces noms dont l'écho n'avait pas eu cette puissance de frappe au cœur de la Russie. Il était enfin vrai que les nôtres venaient jusqu'à nous. L'Italie, la Normandie, l'Alsace... Ce bruit qui courait dans nos rangs. Hélas, le train s'immobilisait quelque part entre Varsovie et Posnan. Une sorte de stupeur régnait partout. Était-ce l'éclair d'Hiroshima qui sans journaux, sans radio, nous atteignait?

A l'intérieur de cette histoire que nul n'avait connue de près, chacun essayait de sauver la sienne. Je revoyais une tranchée à peine esquissée dans la neige, quelques abris et des cheminées. Des cheminées noires et des terrains vagues, des forêts et des routes défoncées. Isdriza ! Le monstre de fer arrachait les rails, ces images que je portais en moi avec le désir presque pathétique de les exprimer. Comme mes camarades je tenais prête ma petite histoire, mais il m'était impossible de rejoindre le foyer... Quelques semaines de vie commune, Isabelle, ce mariage vite troublé, mes démarches vaines

pour éviter la caserne, les préparatifs fiévreux en présence d'un père bougon ou d'une mère éplorée. Et Isabelle que j'osais à peine regarder... Ma mine, mes allusions, mes silences ne concernaient-ils pas ce pressentiment funèbre? J'étais parti en laissant derrière moi un profond malaise. Et ce spectre m'empêchait de retrouver l'espoir chaleureux qui parfois brillait dans le regard de mes camarades. Tout n'était que pesanteur en moi : l'asthme, les soucis et la gravité de mon père, la maison familiale du boulevard de Saverne, cette terrible insistance avec laquelle ma mère essayait de me protéger, de me dorloter, d'en faire voir à la belle-fille. Que de brouilles futiles ! Les deux femmes se boudaient, me prenaient à témoin... Sur la route de la Baltique j'avais oublié tout cela. Sur les chemins de la mort je n'avais songé qu'à l'innocence de l'amour... Isabelle que j'appelais du haut du toit d'un wagon dans cet été qui ne finissait pas...

La nuit venait et calmait l'impatience. Un camarade avait roulé la porte sans la fermer entièrement. Cette frange verticale et bleue m'assurait que l'avenir n'était pas bouché, que l'espoir restait ouvert, qu'en rentrant chez moi j'entrebâillerais d'autres portes... Mon départ de Strasbourg avait été atroce. Mes lettres n'avaient pas effacé le cauchemar. Isabelle était de ces êtres qu'il fallait prendre doucement en les regardant dans les yeux. Que pouvaient les paroles écrites, les missives les plus pressantes? Rien ! Et pis que cela : j'avais été trop dégoûté de la caserne ; je n'avais su que me plaindre sans retrouver la force de l'amour. Un jour malmenant l'autre, j'avais accepté la guerre comme une séparation. L'aimais-je davantage maintenant? Je ne savais plus. C'était la Pologne, toujours la Pologne. Quelques gosses mal vêtus assiégeaient notre wagon. Les plus hardis passaient la tête à travers la fente pour regarder ces hommes allongés que l'aube, malgré la fraîcheur, n'avait pas secoués. Je rêvais d'un lit, d'un vrai lit. Je m'accusais aussi de lâcheté : que pouvais-je dans la profession de mon père? Compter les jours, épingler les factures, dresser un bilan, faire sauter un bouchon de champagne le soir du Réveillon... De fierté contenue on étouffait chez nous. Le silence de mon père, son mépris : jamais il ne m'avait encouragé et c'était peut-être pour cette raison que toute parole maternelle sentait l'excès et le mensonge... La paix d'autrefois plus terrible que le front... La guerre, mon alibi : si je n'avais pas été le captif de Tambow aurais-je jamais eu cette liberté incroyable de me prétendre artiste?... Je prévoyais de nouvelles disputes ; pourtant, j'en arrivais à brûler d'impatience plus qu'aucun de mes camarades, à vouloir rentrer tout de suite afin de leur dire mon fait : oui ! travailler comme un fou, remonter dans cette mansarde, renaître... Je devinais l'escalier, la rampe, les cache-pots, la jardinière au demi-étage et ces marches toujours lustrées... Dans l'atelier je respirais, heureux de peindre et d'oublier. J'étais heureux aussi de pouvoir redescendre, de retrou-

ver Isabelle qui m'approuvait. Son regard clair, ses mains fines quand elle abandonnait le tricot...

— Je t'attendais. Je vais préparer le souper. J'ignorais combien de temps tu resterais là-haut...

Ah ! ces rares et lumineux dimanches après notre mariage... J'étais avide de ses allées et venues, amoureux de cette mèche qui lui retombait dans la nuque.

— Paul, tu vas faire tomber les assiettes...

Je courais derrière elle, espiègle. Puis survenait ma mère, ce trouble-fête insidieux. Elle m'avait entendu passer devant sa porte, ce qui l'incitait à descendre à son tour :

— Comment, Isabelle, vous n'avez pas encore dîné ?

Se tournant vers moi, le reproche redevenait discret :

— Ton père t'attend...

Quelle servitude : le salon familial avec ses chaises rustiques, ce fauteuil de cuir dans lequel mon père se morfondait. Un livre lui était tombé des mains. Je le comprenais maintenant à la faveur d'une longue attente sur une voie de garage aux confins de l'Europe. Cette amertume, nul ne saurait la redire : une sorte de fin de monde qu'aucun prophète n'avait annoncée. Un mélange d'espoir et d'absurdité, une certitude vide avec cette mort toujours périphérique : « Tu l'as échappé belle ! ...» Ce n'était pas ainsi que les hommes retrouvaient foi. Tout abdiquer pour cette nécessité sordide : sauver sa peau... A Francfort-sur-l'Oder, on nous garda quinze jours afin de nous rendre sociables. N'allait-on pas juger les Soviets d'après notre mine ? Mais nos uniformes composites n'enchantèrent nullement les Anglais qui nous prirent en charge. Ils nous firent défiler nus sous des jets désinfectants. Ils nous promenèrent en héros à travers l'Europe occidentale. Des héros presque britanniques reçus par les dames de la Croix Rouge néerlandaise :

— Prenez garde ! Vous êtes affaiblis, vous ne supportez rien...

Elles n'avaient point ménagé les bonnes bouteilles ni les petits fours. Elles agitèrent les guirlandes et les drapeaux. On laissa crier les estomacs fragiles. On sublima la guerre. Que pouvaient ces dames de plus que nous offrir des chansons ? A la frontière franco-belge, on échangea nos casquettes contre des calots. On nous distribua des vivres et le compartiment sentit le camembert jusqu'à Chalon. Oui, Chalon-sur-Saône... On ne comptait plus les détours. Depuis six semaines on nous rapatriait. L'intendance nous refit une carrière, nous habilla de beaux uniformes. On rentra en Alsace presque cocardiers. Belfort, Mulhouse, Colmar... Le soleil qui se couche derrière la montagne... Les Vosges, cette grande masse violette avec ses contreforts où l'œil exercé devine même de nuit les châteaux et les bourgs. A chaque arrêt on nous regarda comme des bienheureux. Certes, il

était doux de saluer la terre natale, mais une légère stupeur se mêlait à nos effusions : « Quoi ? Déjà si bien installés dans la paix alors que nous avions la guerre dans les reins ?... »

*
* *

Sélestat, Benfeld, la nuit automnale, désarmante. Quelques lumières, quelques maisons. Il était vain d'attendre la flèche de la cathédrale. La nuit ne nous permit de deviner qu'une banlieue noire, un glacis, des entrepôts, un quai... L'accueil fut un peu brutal, cette fanfare multipliée par les haut-parleurs... Je me sentis noyé dans un brouhaha étrange : des femmes, des hommes se jetèrent sur certains d'entre nous. Les corps fatigués plièrent sous les embrassades. La joie se brisa en de terribles sanglots. Et ce qui me parut le plus terrible : à mesure que les derniers se rapprochaient de la sortie, l'espoir d'être attendu s'estompait...

Ils avaient pourtant dépêché l'annonce de notre retour. Nos pas hésitaient. Nous fûmes une douzaine à nous ébahir place de la Gare devant des hôtels en ruines. Un scout qui vous propose de porter vos bagages... « A quoi bon ? » La musette ne pèse pas lourd... Et le boulevard de Saverne ? « Ce n'est pas loin. Merci... » Un camarade prit le parti de plaisanter : « On fonde une amicale des anciens de Tambow ? » — « Salut... » Un tramway s'ébranla. Le retour avait duré six semaines, tranche de vie subitement ramenée à quelques minutes fragiles. J'étais seul. La maison devait être rasée. Certains bonheurs sont tragiques. Les rails brillaient sous les lampes du boulevard de la Ceinture. La motrice s'éloignait dans de longs grincements coupés des appels du wattman qui piétinait le bouton de la sonnette. Strasbourg, un passé que je ne savais plus par quel bout prendre : la sonnette me rappela le képi du poinçonneur, me rappela les passagers debout, une main sur les lanières de cuir qui pendaient au plafond, me rappela les passagers assis, les matrones épaisses, les fillettes coincées et ce regard timide avec lequel je surveillais mon cartable... Tout était dans ce regard et dans ce filet à bagages : grille, hamac, oiseau, cage ou papillon...

Je pénétrai dans mon ancien quartier, le cœur battant. Les trottoirs étaient encombrés de tas de briques et de tuiles cassées. L'inquiétude me fit courir maintenant. Les façades étaient trouées, mais celle de notre maison... Une stupeur noire figeait nos fenêtres éteintes ; songeant aux lumières de la cour, je me rassurai... Tout ému je revis sur la plaque de fonte nos noms associés, Bacher, père et fils... Je pressai comme un fou sur les deux boutons de la sonnette. Ce fut le locataire du rez-de-chaussée qui m'ouvrit, M. Fischer, tout ébahi :

— Vous ne les avez donc pas vus ? Ils sont tous là-bas à vous attendre...

Je n'eus pas la force de me retourner. M. Fischer courut vers la gare tandis que je m'installai au bas de l'escalier sous l'énorme boule de verre qui décorait la rampe. Que de fois j'avais glissé d'étage en étage pour atterrir ici. La réflexion minait l'univers. L'esprit s'y creusait d'étranges couloirs. Je songeai à notre cave, à cette odeur de pommes de terre et d'esprit de vin. Je voyais la plinthe courir sous de faux marbres : il n'y avait donc pas eu de désastre. Tout le monde se portait bien. Même mon père avait eu la force d'aller m'attendre à la gare... La lumière s'éteignit avec la retombée de la minuterie. Je me levai afin de rallumer, afin de revoir la rampe, les marches de l'escalier et ces pots de Betschdorf qui devaient figurer sur le palier avec leur luxe triste de plantes vertes. Un air frais tombait de là. Les carreaux des fenêtres avaient dû être soufflés... Je remarquai de gros cartons qui me rappelèrent un instant mes tentatives de peintre à Tambow... Et tout me parut changé, subitement. J'avais du mal à croire à cette plaque émaillée qui pourtant disait mon nom. Bacher... Vingt-huit ans. Marié. Artiste-peintre... Seul était vrai le mouvement saccadé de la minuterie. Tic-tac insidieux qui pouvait faire exploser toute la maison... Mais ce fut la porte du bas qui céda à l'injonction bruyante d'un trousseau de clefs...

— Paul !

— Mon petit...

Ce cri du cœur. Ce cri du ventre. Heureusement, Isabelle courut plus vite que ma mère et dans mes bras elle étouffa un sanglot... J'avais à peine eu le temps de la dévisager. Et la gêne me reprit. Ma mère pleurait. Mon père essoufflé grimpait les marches. Isabelle avait une mine terrible, les yeux rougis, les joues brûlées par l'émotion. Seuls ses cheveux blonds avaient gardé leur souplesse... J'embrassai ma mère... Mon père gémit :

— Vite, le pulvérisateur...

Je l'aidai à rentrer chez lui, à s'asseoir dans un fauteuil. Il me remercia :

— Ne vous occupez pas de moi. Redescendez. Isabelle a préparé un petit repas de famille...

Je n'eus pas la force de fêter mon retour. Instinctivement je poussai la porte de la chambre des amis. La mienne autrefois :

— Bonne nuit, Isabelle. Tu me pardonnes. Bonne nuit maman. Bonne nuit, mon vieux. Et ne te frappe pas. Tout ira demain...

Je déposai ma musette. Isabelle prépara le lit. Ma mère vint apporter une couverture supplémentaire...

— Laissez-moi tranquille. Je veux dormir...

Les tempes me serraient, les oreilles me bourdonnaient, mes paupières étaient de plomb. Ah ! cette respiration avare ! Le sifflement de la poire de caoutchouc, les râles de mon père... J'étais encore à Isdriza. Malgré la torpeur de mes membres, certaines sensations

m'assiégeaient. Entre mon père et moi la situation n'avait jamais été nette. Nos disputes éludaient le motif profond de la haine. J'étais pour maman celui qui pouvait et savait tout. Quelle timidité m'empêchait d'aimer, de haïr à ma guise? Jamais ma mère ne m'avait paru aussi monstrueuse dans son affection. Jamais la respiration paternelle ne m'avait incommodé à ce point. De gêne j'étouffais. Mes jambes engourdies me désespéraient. Dormir, était-ce donc une lâcheté? Isabelle m'attendait. Son regard ému ne m'inspirait plus que pitié. Mieux valait baisser les paupières, accepter cette nuit. Avec son soc d'acier elle m'arrachait ce rire effrayant, maintenant muet, qui me courait le long de l'échine comme si le froid nous préparait une tombe...

***

Le lendemain, me réveillant, je fus surpris de redécouvrir les papiers à grosses fleurs, la glace du lavabo et l'image du crucifix qu'elle me renvoyait. A côté du miroir pendait une de mes premières toiles. Un portrait fort expressif avec des orbites démesurées dans lesquelles le regard paraissait en fusion. Et ces joues, coulées presque sanglantes... En réalité j'étais une larve. J'avais deux fois travesti ma nature. Quelle véhémence me consumait avant que je puisse accepter les apparences? Ma vie était de cendres. Ma peau, la glace, ma peinture n'étaient que des imaginations de cauchemar... Mais la femme qui m'épiait derrière la porte revendiquait une réelle présence. Je la devinai qui avait peur de me réveiller. Sa tendresse autrefois m'aurait ému. Je ne pouvais plus la voir. Je ne voulais voir personne. Ma honte habillait des murs. Elle suffisait. Les grosses fleurs exaltaient une pitié atroce. Le Christ était de plâtre, ma peinture du toc. Seule était vraie la poignée de la porte. Allait-elle céder à une nouvelle injonction? La mère, allait-elle pouvoir résister à la tentation de me servir le petit déjeuner au lit?

Mon propre tressaillement m'apprit que la poignée venait de bouger. Ma mère entra. Son hésitation me parut si grave que je n'eus pas la force de la rabrouer :

— Est-ce qu'Isabelle peut monter?

La trame de nos sentiments est parfois si confuse qu'elle ne nous permet plus d'entrevoir le fond de notre personnalité. Que de problèmes non résolus que nous traînons ainsi toute une existence. Je n'eus pas le cœur de déchirer le voile : il y avait tant de douceur dans cette phrase. Je fus obligé de l'accepter :

— Oui, qu'Isabelle monte...

Ma mère parut ne pas comprendre. Son naturel l'emportait. Avec l'insistance coutumière elle prit la musette pour la ranger.

— Tu mets un maillot de corps?

— Non! Laisse-moi en paix. Je ne veux voir personne.

Mon regard plus que l'exclamation la fit reculer. Je poursuivis :

— Il faut que j'aille au centre de rapatriement passer une nouvelle visite médicale et restituer mes effets militaires...

— Bon ! je te prépare un costume.

La porte se referma. La poignée métallique revint à l'horizontale comme si le ressort de la conversation avait enfin été lâché. Bon Dieu, qu'elle était triste cette vie, cette demeure !

Je fis ma toilette. Je sortis dans le couloir. Ce silence, ce vide bienfaisants ! Ma mère était descendue chez Isabelle. Dans la salle à manger, le café était prêt. Je soulevai la housse en toile rembourrée et versai à boire. Un costume bleu pendait au dossier d'une chaise. Sur la table était servi du kugelhopf. L'odeur du café me donna le vertige. Je ne supportais donc plus rien ? Je me contentai d'admirer les tranches saupoudrées de sucre, les fins alvéoles jaunes ; je détachai quelques amandes pour les croquer et retrouver l'insouciance d'autrefois. Glissant mes habits civils dans une mallette, j'essayai même de siffler, mais la chanson me resta entre les dents... Navré, je lus sur le calendrier mensuel ces inscriptions maladroites : lessive, anniversaire de Paul... J'arrachai la feuille, je la retournai et je laissai sur la table ce mot ferme et rapide :

« *Qu'Isabelle retourne chez ses parents. Pas de questions, je vous en prie. Laissez-moi me retrouver... Paul.* »

Au Wacken, le major me dit en me remettant ma feuille de démobilisation :

— Je vous trouve très affaibli, plus nerveux que d'autres...

— J'ai à peine maigri...

— Méfiez-vous du choc du retour. Il vous faudra des semaines pour vous réadapter...

Que disait-il ? Boulevard de Saverne, je devinai vaguement qu'une parole de médecin est parfois plus précieuse qu'une parole d'ami. Mais n'était-il pas trop tard ?

Au premier : personne. Je sonnai au second. Ma mère m'ouvrit sans dire un mot. Je la suivis dans la salle à manger. Elle s'assit près de la table, caressa les franges de la nappe sans lever les yeux. Je soupirai. Elle me dit enfin :

— Pourquoi nous accables-tu ainsi ? Je voulais la retenir. Mais après avoir lu ton mot, elle est partie...

Je me levai et m'enfermai dans ma chambre. J'y restai perplexe, malheureux...

*
* *

On venait de frapper à ma porte. C'était mon père. Je ne l'avais pas entendu venir. Dans les moments graves il respirait normalement : une inquiétude vraie chassait l'autre... Il me tint ce discours, d'au-

tant plus étrange que jamais il ne m'avait parlé d'homme à homme :

— Tu sais te défendre...

— Assois-toi.

— Paul, tu as plus de forces que moi. Tu es courageux...

— Ne te moque pas...

— Tu refuses de m'entendre?

— Je refuse tout. Laisse-moi d'abord me retrouver.

Il s'était assis et me regardait avec insistance. Un peu de pitié pointait déjà. Mais il avait une idée derrière la tête :

— Les affaires sont les affaires. Elles vont plutôt mal. J'ai attendu ton retour avec une impatience...

— Tu attendras encore...

— Voyons Paul ! Je veux t'encourager.

— Drôle de façon...

— Je te céderai l'imprimerie. Tu en feras ce que tu voudras. Mais tu es un homme. Tu ne laisseras pas tomber ta femme, tes parents...

J'étais surpris, ébranlé. Les paroles du médecin me revinrent. Avais-je si mal interprété ma vie? Isdriza : une leçon de courage tantôt, la volonté vraiment de resurgir du néant, et tantôt cette sombre attirance comme si la mort me convenait mieux que la comédie. Seule la vérité était nue, mais mon père avait horreur du ton tragique. Je ne pus même pas m'écrier : « Tu n'as donc pas connu la guerre? » Il n'y avait plus de médecin, plus de parole amie. J'étais à Strasbourg : ces papiers peints à grosses fleurs on ne les changeait que tous les quinze ou vingt ans. Isdriza ne comptait pas plus qu'une traite honorée avec quelque retard. Je pouvais haïr mon père, mais non point le changer. Il était un homme dur et fragile, ferme dans ses principes, pitoyable par sa maladie. Le corps avait beau se rebeller, le devoir strict, la volonté de boucler les mois, les années l'emportaient. « Je te donne tout. Tu es un homme... » Je songeai aux pauvres hères pris dans la tourmente de neige, cette neige qui nous assaillait partout tandis que les communiqués officiels clamaient : « La victoire est au bout. » — « *Der Arsch der Welt !...* » Comment expliquer mon désespoir à cet homme qui n'avait pas quitté son ancien Strasbourg, qui équilibrait les comptes de la guerre en mettant en balance avec certaines horreurs imprimées chez lui les tracts de la résistance? Peut-être avait-il connu comme moi des situations de conflit, mais il n'était pas homme à se livrer aux confidences. J'avais sauvé ma peau. Il avait sauvé la sienne. Au prix de quelles humiliations? Le malheur ne nous avait-il pas toujours accompagnés? Le côté taciturne de mon père, sa pudeur étrange : jamais il ne trouvait de mots particulièrement chaleureux pour aucun de nous, pour aucun de ses subordonnés. Le mépris avec lequel il traitait les faibles était sa religion secrète. Ce mépris dans lequel il tenait même sa maladie... Pourtant ses pas disaient une cruelle impatience quand il arpentait

sa chambre. Que voyait-il durant l'insomnie? Ma mère ne l'avait jamais su. Peut-être même ne devinait-elle pas le malaise... Aveugle au point d'accepter les silences de son mari, elle ne voyait que moi, ne jurait que par son fils. Tendresse monstrueuse que je ne pouvais plus accepter, car, malgré tout, je ressemblais à cet homme : comme lui je décidai de m'abriter derrière le mutisme. Isabelle était partie? Tant pis... Mais le seul rappel de cette image me bouleversa. Pourquoi était-elle partie si vite? Une sourde animosité m'opposa de nouveau à mon père. Que n'avait-il montré plus d'affection à l'égard de sa femme? Le bonheur de ma mère était si dérisoire qu'il s'épuisait dans quelques dates : la visite d'une voisine, le cake, le thé, puis de nouveau la lessive...

— Bon! dis-je à mon père. C'est tout ce que tu voulais me faire savoir?

— Oui...

— Merci. Je retourne à l'imprimerie demain matin!

— Disons la semaine prochaine. Rien ne presse...

Nous étions un vendredi d'octobre. Les jours déjà se confondaient avec la grisaille de l'automne. N'avais-je pas eu raison d'opposer les deux mondes? La ville et cette nature lointaine qui m'avait si souvent inspiré? Mon autoportrait dégoulinait de peinture, me semblait-il. Mes joues barbouillées, cette révolte, autrefois... Mon père venait de se lever. Je songeai à sa vie, à l'imprimerie : les semaines, les saisons se confondaient dans une même grisaille. Tout au plus pouvais-je espérer peindre un dimanche sur deux...

Oui, il y avait Isdriza, cette faculté de me voir à si grande distance que l'immédiat en disparaissait. Au loin des silhouettes se déplaçaient, presque imperceptibles : fourmis fidèles aux sentiers battus, hommes destinés je ne savais plus à quelle Baltique... Un tremblement de paupière : tout était dit. L'œil désabusé, mais énorme, me situait ici. Mon père avait des poches sous les yeux. « Comme c'est triste... » Avait-il donc subitement vieilli?...

A vrai dire, il n'avait pas beaucoup changé. Je le reconnus à sa façon de se savonner les mains avant le déjeuner. En fils bien élevé je lui tendis la serviette et nous quittâmes la chambre. Ma mère s'impatientait :

— La soupe va être froide! Qu'aviez-vous à bavarder si longtemps?

Mon père ne daigna pas répondre. Gravement, il glissa un coin de la serviette entre les boutons du gilet.

Ce fumet, ces odeurs pourtant familières... Mes goûts se contrariaient, s'excluaient :

— Je vous demande pardon...

Je me retirai dans la chambre du fond afin d'attendre un mieux. L'angoisse, au lieu de disparaître, s'aggrava... Je regrettai la démence d'Isdriza : elle était verte, la Baltique, elle était rouge, elle était

noire... Peu importait : je ne pouvais même plus dire de mon portrait s'il était hideux ou ressemblant. J'étais livré à mes tripes, à la mécanique du cœur. Il suffisait d'y songer : la minuterie se remettait en marche. Aux images de la neige s'associait l'obsession d'un escalier. La paix autant que la guerre tournait en rond. Il fallait détruire les miroirs, tuer père et mère, demander le coup de grâce...

Dans les moments de désarroi, des étrangers à votre vie peuvent parfois davantage pour vous que vos proches. Le lendemain, dans l'atelier et les bureaux de l'imprimerie, je me sentis en confiance. Je venais de saluer les ouvriers et les employés de mon père. Tous ces gens me ramenaient à une plus juste appréciation de la réalité. Certes j'avais connu la guerre, mais j'étais revenu ! D'autres avaient eu moins de chance. Puis j'étais le fils du patron, un garçon qui allait pouvoir faire ses preuves. On me jugeait comme n'importe qui... L'ambiance s'y prêtait : nous étions tous inclus dans ce grand courant de la vie qui, après quelques détours ou séparations, se reformait ample, vaste, étale comme l'évidence quotidienne... Après avoir imprimé les déclarations d'un gauleiter, on composait ici les fascicules et les formulaires de la Reconstruction. Les destins individuels soudés ensemble : on pointait à l'entrée, puis à la sortie. L'atelier me délivrait d'une famille et de ses cauchemars. La société est parfois meilleure que les hommes. Une plaisanterie circulait ; elle appartenait aussitôt à tout le monde. Et j'en étais...

— On n'a pas oublié ses camarades ?

Il n'y avait plus de tourment personnel, plus de grande histoire non plus. Les cylindres de la rotative tournaient avec une facilité admirable. Sur le plateau, les in-quarto s'accumulaient. Il suffisait d'un léger mouvement de la main pour redresser la pile quand elle ne butait pas contre le casier métallique...

— Dis donc Paul ! Qu'est-ce que tu vas t'envoyer demain ! Tu fêtes ça en famille, je suppose...

Le travail fini, j'avais dix minutes à bicyclette pour revenir. Ce samedi ressembla aux samedis d'autrefois. La semaine s'estompait quand je me retrouvais chez moi. S'estompait au profit d'un désir d'abord vague. Le présent à peine vécu était aussitôt rejeté dans la mémoire ; pourtant de cette même mémoire jaillissait une image, un thème qui m'exaltait au-delà des impressions fugaces. Ma vie, me semblait-il, je la rêvais. Les désirs les plus lointains recouvraient les proches en vagues successives. Dans ce va-et-vient se creusait une sorte d'angoisse. Ce n'étaient plus des mots qui surnageaient ou des bribes, mais mes bras, ce besoin d'agir, de me libérer... Je préparais une toile, je trempais mes brosses et mes pinceaux dans de l'essence sans plus songer même à mon inspiration. Ce n'était plus qu'une anxiété à vaincre, mais sur quels sommets elle m'avait parfois transporté !...

Ce samedi, le premier depuis mon retour, je montai au grenier pour retrouver une inquiétude plus vraie, plus salutaire. Je fus tout ému, nullement anxieux. La lessive pendait là comme autrefois dans une pénombre à la fois fraîche et moisie... Les vieilles planches grincèrent sous mes pas. Je poussai la porte de la mansarde et revis mon chevalet posé sur un carré de linoléum. Celui-ci était maculé de couleurs. Ces traces, je ne tenais nullement à les effacer. Ici, j'avais torturé l'espoir. Et l'espoir m'avait toujours répondu. Au mur pendait une grande esquisse avec ses lignes sobres dessinées au fusain. Cette vision des Vosges me rappela ce printemps au bout duquel mon père m'avait enfin donné son accord. Mes leçons à l'Académie : je revenais ici, quelques toiles vierges étaient posées contre la cloison. La clarté était assez grande. Les carreaux brillaient dans la niche qui coupait le toit. Ma mère était donc venue en mon absence? Heureusement, elle n'avait que frotté les vitres et balayé le plancher. Les taches sur le linoléum le rendaient presque émouvant ; il était plus beau que tout ce que j'avais peint autrefois. Un nouveau temps affleurait. J'aurais voulu y inscrire le nom de Tambow. Mais la palette m'attendait. Je grattai les anciennes couleurs. Dans les boîtes et les tiroirs je recherchai mes tubes. Je dus les tordre — ils étaient inutilisables, la plupart — mais dans les crevasses de la pâte durcie quelques gouttes jaillissaient déjà. Une légère pression des doigts... Ce désir de travailler... D'autres tubes exprimés sans dommage... La garance revivait à côté du bleu de cobalt. Le vert émeraude attendait la terre de Sienne. L'étiquette avait disparu, mais je reconnus mon gros tube de blanc de titane.

Dans mes flacons et bouteilles restait un peu d'huile de lin, de la térébenthine. Ces cernes sur les parois... Quelles saisons évoquaient-ils? Comme si le temps ne s'écoulait pas indéfiniment !... Comme si lui-même remarquait certains arrêts dans notre existence... Recommencer ! Que de fois je m'étais littéralement bouleversé afin de retrouver l'émotion initiale. Tout désir finissant par s'estomper, la main seule me conduisait vers ces existences cachées. Certes l'œil avait découvert ce pot à lait encore placé sur l'étagère au-dessus de mon réchaud à pétrole, mais c'était le pinceau qui m'avait révélé des taches plus réelles que les contours. Je me souvins de ma lutte généreuse pour cet objet : le dessin qui domine enfin la fureur de vivre, la couleur qui calme l'ambition... Mon doigté et cette terrible raison avaient fini par tenir ensemble. Un artiste strasbourgeois m'avait félicité. Mais aujourd'hui j'étais seul. Il fallait recommencer. Toutes choses étaient à leur place. L'angle du plafond me débarrassait de l'architecte, la fenêtre me dispensait de témoins, le jour n'avait pas d'heures, l'émotion était vraie et je pus la suivre au fusain comme une forme prête à s'incarner.

Pourtant avec cette toile, depuis longtemps préparée, un doute

sublime me fit tressaillir. Je n'étais rien sans elle, ma vie tout entière était passée dans ce doigté qui attendait une réponse. Sans doute étais-je plus sensible qu'autrefois. Sur la palette les souvenirs s'étaient effacés au profit d'une musique à naître. Une couleur appelait l'autre, l'exaltait ou la refusait. Au terme de cette symphonie tout pouvait basculer dans le blanc ou dans le noir, ces deux pôles entre lesquels ma main tremblait. La palette était cet Équateur qui brûlait mes forces : les contraires s'attiraient, se complétaient. L'incarnation devenait ce mystère à qui tout objet demandait sa part : le pot à lait et son ombre projetée vers moi comme si j'avais situé ma lumière dans un au-delà invisible. Pot à lait stupide, toile que je reniais pour avoir trop naïvement cru en moi, fastes de l'Académie à qui je devais tant, mais n'étais-je pas le témoin aujourd'hui d'une étrange métamorphose? Derrière l'objet il y avait cet *autre*, ni au-delà, ni lumière, mais corps enseveli, ce corps que je n'avais pas arraché à sa tourbière. Mon bonheur, mon angoisse étaient dans mes mains : la palette ne trembla plus, la brosse fixa l'émotion. Je ne songeai qu'à cette ombre projetée vers moi, à ce corps de femme. Grandes courbes noires, sphères étranges qui s'emboîtaient comme si dans le ventre de la femme un cœur demandait pardon... Je la vis sortir du tableau. Il y avait tant de ferveur dans cette poitrine, tant de générosité dans ses hanches que ce n'était plus l'ombre, mais la couleur qui venait vers moi... La porte grinça.

— Ne me dérange pas!

Néanmoins je laissai ma mère déposer sur un tabouret le paquet de biscottes et la tasse de café...

Où en étais-je? Elle ne m'avait pas entendu. La porte discrètement s'était refermée.

— Bon Dieu! Et ce visage?...

Oui, il y avait de la ferveur dans ce torse nu, mais le visage n'était-il pas la révélation du corps? Je retrouvai de mémoire la bouche, les pupilles, ces lieux de passage... Le pinceau trembla avec mes doigts. Ne manquais-je pas de tact? Mes sens ne ventousaient-ils pas la Création? Un visage relève de l'alchimie. Je passai une longue heure à rechercher son regard. Les yeux bleus dévorèrent tout. Étais-je allé trop loin? Était-ce encore Isabelle attirée par la transparence de l'Ill, cet hiver qui flottait sur les eaux? Je me désespérai. Je crus de nouveau entendre la porte.

— C'est toi?

— Ton café est froid. Je vais le réchauffer...

— Mais regarde!...

D'un doigt léger, je venais d'estomper l'éclat de ses yeux. Le regard d'Isabelle, cette joie un peu étrange... Ma mère me dit seulement :

— Enfin je te reconnais... Ah! tu nous as fait de la peine...

Je ne la laissai pas s'attendrir :

— Tiens ! Au lieu de réchauffer le café, va donc chercher Isabelle...

— Vas-y toi-même...

Ma joie était trop grande, trop communicative. En réalité, quelque chose manquait au visage d'Isabelle. Je voulais achever mon tableau :

— Non, maman, c'est toi qui iras la chercher. J'ai peur de sortir d'ici...

A peine eut-elle quitté la mansarde, je regrettai de n'avoir pas couru moi-même. A vrai dire c'était la belle-famille qui m'avait effrayé. « Comment allaient-ils me recevoir ? » Je descendis les étages. Derrière la porte de l'immeuble j'attendis impatient. Peu m'importait maintenant le portrait d'Isabelle. Je lorgnai dehors à travers l'étroite garniture qui contournait le vitrail. Les lumières de la rue jouaient avec les couleurs. Avais-je mérité ce hasard ? Mon cœur battit confusément une douce attente. Lorsque j'entendis ses pas — ah ! cette reconnaissance plus subtile que mon art — je me précipitai pour l'attirer vers moi dans le couloir. Ma mère s'éclipsa tandis que je baisai les mains de ma femme, ses yeux, ses paupières, ses joues. Isabelle me donna la clef. Lentement nous grimpions à l'étage.

— Isabelle !

En maître de maison, je fis jouer la serrure et la porte s'ouvrit.

— Paul ! te voici chez toi. J'étais sûre que tu reviendrais...

ALFRED KERN

CHRONIQUE DES LIVRES

LE RETOUR D'ANSEL GIBBS

par Frédérick BUECHNER *(Fayard)*

Une émission de télévision peut-elle briser une carrière politique ? Est-il possible, lorsqu'on s'adresse à des millions d'hommes, d'exprimer une vérité particulière d'une résonance exceptionnelle ?

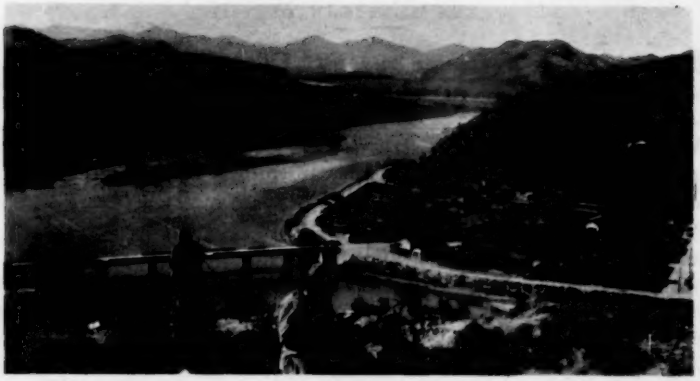
Le sénateur américain, Ansel Gibbs, est d'esprit nuancé. L'opinion qu'il exprime lui semble la meilleure mais il admet volontiers qu'une solution contraire puisse être préférable. Cette attitude lui aliène déjà un bon nombre de spectateurs de la T.V. qui aiment les affirmations simplistes et définitives. Et voici qu'au cours d'un entretien public, son adversaire politique, le sénateur Farwell, qui se vante de « *prendre le café à la cuisine avec sa mère* », réussit à le rendre franchement suspect.

Gibbs a dû autrefois se séparer d'un collaborateur devenu instable et indiscret qui, à la suite de son renvoi, s'est suicidé : n'est-il pas responsable de cette mort ? Farwell, s'appuyant sur cette affaire, déclare Gibbs incapable d'occuper tout poste de haute responsabilité dans le gouvernement. Il invite les auditeurs à faire pression en ce sens sur leurs sénateurs. La carrière de celui-ci sera-t-elle ruinée ?

Ce drame, de forme neuve, excite l'intérêt. Le lecteur regrette que la composition soit discutable, mais il suit le débat, s'interroge et, le livre fermé, continue de discuter.

CLAUDINE DECOURCELLE

(Suite de la chronique des livres page 124.)



LE DESTIN DE LA CORÉE

par Pierre Doublet

Le barbier invité à couper le chignon du roi de Corée ne songeait pas que ses coups de ciseaux conduiraient son pays à la révolte et l'Asie au bord de la guerre ; l'édit du lendemain, invitant le peuple à suivre ce royal exemple, devait pourtant précipiter le pays dans une crise dont les échos devaient retentir bientôt dans toutes les chancelleries du monde.

Furieux à la perspective de perdre leur chignon et de s'assimiler ainsi aux Japonais soupçonnés d'avoir inspiré la décision du souverain, les campagnards chassaient à coups de pierres les fonctionnaires qui avaient préféré leur poste à leurs cheveux. Tondus de force aux portes de Séoul, marchands et fermiers n'osaient plus regagner leurs villages, de crainte de s'y faire tuer ou de mourir de honte. Dans la capitale privée de ravitaillement, les prix montèrent. Les diplomates étrangers ne pouvaient plus se rendre aux audiences royales, leurs porteurs refusant de pénétrer au palais où les attendaient les ciseaux des sentinelles. Leur surprise fut donc complète lorsque le roi lui-même, affolé par l'ampleur de la révolte, chercha refuge à la légation russe, annonça à son peuple qu'il pourrait conserver ses chignons, et désavoua les ministres qui l'avaient contraint, dit-il, à couper le sien.

Le président du Conseil et le ministre du Commerce furent décapités le jour même par la populace, un troisième membre du cabinet fut sauvé par une patrouille japonaise, et les autres ministres s'enfuirent. Les tenants de la tradition reprirent le pouvoir à ceux de la réforme. L' « affaire des chignons » — qui avait éclaté dans les premiers jours de 1896 — réduisait à néant les patients efforts du Japon pour établir

— Ci-dessus paysage coréen.

en Corée un gouvernement docile, et préservait, pour huit années encore, l'influence russe.

Les Coréens avaient souffert la pénétration des « petits diables » insulaires, l'invasion de leur armée venue chasser l'armée chinoise, et même, en 1895, l'assassinat de leur reine par des conjurés japonais. S'en prenant à leurs cheveux, les Japonais et leurs séides étaient allés trop loin : la Corée eût cru renier quatre mille ans d'histoire en renonçant à ses chignons. Cet ornement, dont les jeunes hommes se paraient lorsqu'ils parvenaient à l'âge viril et prenaient prénoms et femme, était le symbole d'une armature vénérable de traditions nationales et celui de la dignité humaine. L'étranger peut se mêler de tout en Corée, sauf de cela.

*
* *

Le monde ne connaît l' « Ermite de l'Orient » que pour avoir trop souvent forcé sa porte : c'est que l'ermitage est malencontreusement placé au carrefour des invasions.

Jusqu'au XIXe siècle, deux jours de mer — par temps calme — séparent la Corée du Japon ; Pékin est à soixante jours de cheval ; Vladivostok n'existe pas et la Russie sommeille. Au début du XXe, la vapeur met les ports de Chine du Nord à vingt heures de mer, le Japon à huit heures, Vladivostok à six. Aujourd'hui, un avion partant de Séoul atteindrait le Japon en trente minutes, la Mandchourie en quarante, les bases soviétiques en moins d'une heure. Le rythme des invasions suit celui du progrès.

La Corée n'en subit d'abord qu'une par millénaire ; encore la première est-elle pacifique et bienfaisante : Ki-ja, conseiller d'un empereur de Chine, fuit l'avènement d'une nouvelle dynastie et cherche asile en Corée en 1122 avant l'ère chrétienne, y amenant cinq mille poètes, musiciens, marchands et hommes de science. La seconde est guerrière, et vient du sud : Jingo, impératrice surgie d'un Japon encore brumeux et légendaire, veut prendre pied dans la péninsule mais repoussée, retourne à son isolement insulaire. Un millénaire encore et du nord cette fois dévalent, pillardes et dévastatrices, les légions mongoles qui occupent la Corée durant tout le treizième siècle. La route de Cipangu aux toits d'or passe par Séoul et Kublai, le petit-fils de Genghiz-khan, se lance à la conquête du Japon ; parti des ports coréens, il perd sa flotte et son armée dans un typhon dont les Japonais remercient les dieux. Kublai abandonne la Corée qui depuis ce siècle craint tout ce qui vient du nord. Il apparaît en 1592 que le Sud ne vaut guère mieux, lorsque le conquérant japonais Hideyoshi envahit la Corée pour attaquer la Chine et fait mettre en saumure les nez de trente-huit mille Coréens et Chinois avant de battre en retraite six ans plus tard. Un peu plus d'un siècle

s'écoule avant que le Nord ne laisse dévaler sur la Corée une invasion mandchoue, épouvantable autant que l'invasion mongole. La domination chinoise qui s'étend sur la péninsule s'adoucit à mesure que la Chine retombe dans son sommeil ; face au Japon léthargique, la Corée connaît un répit.

Viennent le « progrès » et l'éveil de l'Asie. Les trois géants, Japon, Russie et Chine se dressent presque à la fois ; un quatrième franchira bientôt le Pacifique. Aucun ne voudra laisser aux autres les clefs de la Corée, porte commode et dangereuse. Depuis près de soixante-dix ans la péninsule n'est plus, alternativement, qu'un champ de bataille ou un glacis.

Le Japon en expulse la Chine d'abord : le mausolée du bienfaisant Ki-ja, aux abords de Pyong-yang, porte encore la trace des balles qui mirent en déroute la fleur de l'armée chinoise le 15 septembre 1894 ; celle-ci laisse les collines coréennes jonchée de vieux fusils, d'ombrelles, d'éventails, et de milliers de cadavres d'hommes et de chevaux... L'orgueil chinois n'oubliera pas cette flétrissure. Le Japon en chasse dix ans plus tard la Russie, qui s'intéressait de trop près à la Corée du Nord. Il impose à la Corée son protectorat en 1905, l'annexion en 1910, et en fait la base industrielle et stratégique qui lui permettra en 1931 d'envahir la Mandchourie.

Venus en 1945 désarmer les Japonais vaincus, Russes et Américains préfèrent se partager par moitiés le contrôle de la péninsule plutôt que de l'abandonner entière à l'influence de l'un ou de l'autre ; lorsque les deux moitiés se heurteront cinq ans plus tard, elles seront armées l'une par les Américains et l'autre par les Russes ; et quand les Sudistes momentanément victorieux approchent des frontières de la Mandchourie, la Chine inquiète se lance à son tour dans la guerre. De part et d'autre de la frontière absurde qui depuis près de quinze ans divise la péninsule, des canons atomiques dressent aujourd'hui leurs gueules parmi les ruines.

*
* *

Les Coréens n'ont jamais beaucoup aimé les étrangers. Une carte éditée à Séoul voici quatre cents ans montre, au centre du monde, le « Royaume du Matin calme » entouré de voisins connus déjà par leurs terribles débordements. Au-delà, vers l'Europe d'une part, le Pacifique de l'autre, se dessinaient des terres que l'on n'avait aucun désir de connaître davantage, peuplées d'hommes griffus, velus, cornus et monstrueux dont le géographe coréen espérait qu'ils n'étaient pas nomades. Les premiers navires d'outre-mer — américains et français — qui se risquèrent, en 1866, dans les estuaires coréens, y furent accueillis à coups de fusils. Trente ans plus tard, le ministre coréen de l'éducation patronnait l'édition d'un ouvrage scolaire où il était notamment écrit : « L'Europe est par trop éloignée du

centre de la civilisation pour que ses coutumes ne soient pas demeurées barbares. Russes, Turcs, Anglais, Français, Allemands et Belges ressemblent davantage à des oiseaux et à des animaux qu'à des hommes, et leurs langues ne sont que vils caquetages... » De l'Amérique, il n'était même pas question.

Les Coréens avaient voulu ignorer avec superbe tout le reste du monde, et le monde le leur a bien rendu. Si la question coréenne a souvent embarrassé la diplomatie des grandes puissances, leur conscience ne s'est guère préoccupée du sort des Coréens. Il était plus commode aux unes d'oublier que la Corée était aussi peuplée que l'Espagne, aux autres d'affirmer que les Coréens n'avaient jamais été capables de se gouverner eux-mêmes. Un général américain venu « libérer » leur pays en septembre 1945 crut simplifier sa tâche en déclarant « que les Coréens étaient nés de la même couvée que les Japonais et ne valaient guère mieux », jugement dont la Corée s'indignait encore dix ans plus tard.

***

« Si tu es trop beau pour être Japonais et trop fier pour être Chinois, proclame un dicton local, sois Coréen .» Tout Coréen sait qu'il appartient à une nation de trente millions d'âmes, et cette conscience nationale repose sur quatre assises : la langue, la race, le pays et l'histoire.

La langue, née dans l'Altaï et mêlée de mots d'origine chinoise, est la même dans toute la Corée — à l'accent près — et ne s'entend nulle part ailleurs. L'invention, au XVe siècle, d'un alphabet syllabique de vingt-cinq caractères, a mis une importante littérature autochtone à la portée du peuple presque entier. Si « la langue est le signe principal d'une nationalité », la petite Corée apparaît comme une nation plus ancienne que la vaste Chine, où gens du Nord et gens du Sud, parlant différents dialectes et ignorant souvent les trois mille caractères nécessaires à la lecture, ont cru longtemps n'avoir rien en commun...

La race, de fond sibérien teinté d'apports chinois, se reconnaît souvent à la finesse et parfois à la stature ou à la hauteur des pommettes, mais surtout se distingue à son comportement. Les Coréens ont conservé la turbulence traditionnelle des gens de la steppe. Toujours prêts au rire ou aux larmes, à la colère ou à l'enthousiasme, ils n'ont ni la raideur japonaise, ni la sagesse chinoise. Il n'y a pas si longtemps, les jeunes paysans trouvaient à se lapider, village contre village, le même plaisir qu'éprouvent les Occidentaux à se mesurer sur leurs terrains de football. Il est certes plus plaisant de voir ce peuple, au printemps, s'asseoir par groupes aux flancs des collines pour y chanter sa joie de vivre, ou s'entasser, l'hiver, dans les froides salles de concerts de Séoul — car il aime étrangement notre musique — pour y entendre Liszt, Chopin ou Sibélius.

Le pays, grand comme la moitié de la France, est isolé de trois côtés par la mer et a pour frontières naturelles, sur le quatrième, le Yalou qui longe la Mandchourie et la Tumen, que borde la Sibérie : barrières trop minces pour interdire les invasions mais suffisant à empêcher l'osmose qui efface d'autres frontières asiatiques. Au sein de la péninsule, les voies de communication suivent les vallées qui, par dizaines, quadrillent un relief tourmenté, d'une beauté verdoyante au sud, d'une grandeur parfois sauvage au nord. On l'appelle le « Pays du Matin Calme » : peut-être pour les aurores splendides que lui donne la poussière apportée tout l'hiver par le vent glacial de Mandchourie, peut-être pour la douceur des brises printanières qui rident à peine le reflet des peupliers dans les rizières, où des milliers d'oiseaux blancs s'ébattent autour des buffles de labour. Seul résonne au matin de village à village l'éternel tapotement des batteuses de linge, qui blanchissent les habits des hommes au rythme des planchettes de bois : les gens des campagnes sont tout de blanc vêtus, car le blanc est la couleur du deuil, et passé trente ans chacun porte le deuil d'un cousin à la mode du pays... un pays si ancien que la famille y est légion.

Son histoire commença, selon la chronologie officielle, voici quatre mille deux cent quatre-vingt-onze ans. Du Yalou à la mer Jaune, le peuple de Corée vénère les mêmes héros : Tangun le légendaire, qui naquit d'un ours et bâtit les murailles de Pyong-yang à l'époque où Chéops faisait construire sa pyramide ; le premier roi Lee, qui au XIVe siècle distribua aux pauvres gens les terres des monastères bouddhistes et employa deux cent mille hommes à édifier les murailles de Séoul, que l'on voit encore aujourd'hui ; Non Khae, la Judith coréenne, qui par ses charmes et ses chansons attira dans ses bras un lieutenant du conquérant japonais Hideyoshi et, le tenant enlacé, se précipita avec lui d'une falaise ; l'amiral Lee Sun-Sin, qui inventa en 1592 des cuirassés en forme de tortues mus par des rames et deux fois écrasa la flotte japonaise. Il révère, aussi, des souvenirs moins guerriers : celui du bon roi Se-jong, qui donna l'alphabet à son peuple, celui des inventeurs anonymes de l'imprimerie et de la boussole, que les Coréens croient nés parmi eux. Partout la gloire ancienne a laissé ses vestiges : remparts ceignant les villes aux portes hautes, palais laqués de rouge aux jardins envahis d'herbe folle, tombeaux royaux couverts de mousse, sur lesquels d'humbles visiteurs s'inclinent encore avec respect.

La Corée n'a pas de religion propre. Le petit peuple croit aux génies, et pour que les récoltes soient bonnes ses femmes consultent les sorcières de village ou dansent en habits de fête, telles des fleurs de neige, au clair de lune du nouvel an. Venu de Chine en 372, le bouddhisme fut aboli dix siècles plus tard par un monarque coréen, car moines et monastères s'arrondissaient par trop aux dépens de

leurs fidèles. Le christianisme a trouvé des adeptes : d'introduction récente et d'expansion limitée, il n'a, sur le plan des valeurs humaines, rien apporté que la Corée ne connaissait déjà.

Le ciment de la religion, ailleurs indispensable à la cohésion nationale, n'était pas nécessaire à la nation coréenne pour s'affirmer. Imprégné depuis vingt siècles d'idées confucéennes, le peuple savait respecter la liberté et la dignité humaine, le courage, la patience et la charité, et l'autorité des aînés.

Les coutumes anciennes reculent vers l'oubli. La grande cloche de bronze de Séoul n'appelle plus chaque soir les hommes à céder les rues, pour quelques heures, aux femmes enfermées chez elles tout le jour. Les fonctionnaires ne se font plus suivre d'un porteur de pipe, et les chignons ont disparu. Le peuple coréen ne s'attache plus qu'à l'essentiel, au maintien de la tradition confucéenne et de la tradition nationale. Pour avoir voulu déraciner la première, le communisme, en Corée du Nord, a fait fuir en quinze ans la moitié des habitants. Les Japonais, qui s'étaient attaqués aux deux, ont dressé contre eux le peuple entier.

*
* *

L'histoire du colonialisme a rarement vu une nation s'efforcer d'en étouffer complètement une autre par les méthodes discrètes, pacifiques et radicales que le Japon a appliquées à la Corée.

De l'annexion de 1910 à la libération de 1945, les Japonais n'ont massacré ni déporté personne ; ils ont construit ports, usines, voies ferrées, et modernisé une économie médiévale ; ils n'ont laissé, pourtant, aucun regret.

La Corée aurait plus volontiers pardonné leur mainmise sur les neuf dixièmes de son revenu, que leurs tentatives de la supprimer purement et simplement. Le drapeau était interdit, la langue coréenne proscrite, les noms coréens abolis, la nationalité japonaise imposée, l'histoire coréenne passée sous silence. L'empereur nippon était dieu, le « shinto » religion d'État. Les Coréens, méprisés, n'avaient plus accès aux hautes fonctions, les vieillards même devaient céder le trottoir à l'occupant, et les gifles japonaises pleuvaient sans discernement aucun.

Cette oppression n'avait provoqué qu'une seule révolte : à l'appel de trente-trois vénérables sages, le 1er mars 1919, le peuple entier avait manifesté sa volonté d'indépendance. Pas un seul Japonais ne fut molesté ce jour-là par la foule, car, avaient dit les sages, « il fallait montrer au monde que les Coréens n'étaient pas des sauvages ». L'aveuglement du monde et les dizaines de milliers d'emprisonnements qui suivirent découragèrent tout nouveau soulèvement, et, derrière le rideau de soie tendu par le Japon, la Corée parut soumise.

Uni secrètement sous l'oppresseur commun, le peuple devait retrouver comme par miracle sa langue et sa fierté pour acclamer, en 1945, ses « libérateurs » et la résurrection de sa nation.

***

Quelques jours après la vaine révolte de mars 1919, Cho Soang, exilé qu'à Versailles personne ne voulait écouter, se penchait tristement au parapet du pont Notre-Dame et songeait que, pour obtenir du monde la liberté de la Corée, il lui faudrait changer en sang les eaux de la Seine.

Trente ans plus tard, les Japonais partis, la Corée voyait rougir le Han et la Taedong, au reflet des incendies qui dévoraient ses capitales.

La libération devait apporter à la Corée la pire catastrophe de son histoire. Le pays et le peuple avaient toujours été unis, dans la paix ou dans les malheurs. L'an 1945 divisait, pour la première fois, le pays et les âmes.

La frontière qui depuis cette date sépare la Corée en deux moitiés à peu près égales, et qu'une guerre civile de trois ans n'a qu'à peine modifiée, est la plus absurde qui soit au monde. Fixée au trente-huitième parallèle par des officiers russes et américains soucieux seulement de délimiter les zones de désarmement des forces japonaises, maintenue depuis par la logique de la guerre froide et l'équilibre de la « guerre chaude », elle laisse au nord l'industrie, le charbon et les mines, au sud la richesse agricole et plus des deux tiers de la population. Le nord a faim, le sud a froid. Le sud manque d'engrais, le nord n'en a que faire. Les barrages du Yalou produisant, en 1945, toute l'électricité du pays, le nord a pu, en abaissant quelques manettes trois ans plus tard, plonger dans l'obscurité tout le sud d'un seul coup. Le trente-huitième parallèle coupait en deux des fermes et séparait d'une mine une fonderie distante de deux cents mètres, en sorte que la fonderie devait raffiner du minerai sibérien tandis que le minerai coréen partait pour l'Amérique. La ligne d'armistice de 1953 apparaît moins grotesque, parce qu'il n'y a plus sur son tracé, sans doute, ni fonderie, ni mine, ni fermes.

Cette cassure géographique tranche à vif dans l'âme de la nation. Les deux mondes qu'elle sépare ne tolèrent au nord que des Coréens rouges, au sud que des Coréens blancs. Depuis quinze ans, vérité en deçà de la frontière est hérésie au-delà et tout avocat d'une réconciliation est voué, pour haute trahison, aux oubliettes ou au poteau.

Les deux géants qui, dès 1945, avaient préféré le partage à l'abandon, avaient, chacun de son côté, confié le pouvoir à leurs amis, et la Corée depuis s'est trouvée devant ce choix : au nord un régime de démocratie populaire, dirigé par des Coréens formés aux écoles marxistes, russe

ou chinoise, soucieux d'édifier un État moderne et d'abolir à jamais les anciennes traditions ; au sud un gouvernement conservateur et corrompu, mené par un vieillard têtu et terrible, préférant au communisme le risque de la guerre civile, certain d'incarner sa patrie et de connaître le bien du mal. Le choix, lorsqu'il est possible, est souvent déchirant.

Chaque nuit, durant les années qui précédèrent la guerre civile, s'en venait du nord vers la frontière la théorie silencieuse des malheureux qui n'avaient pu accepter le communisme : paysans privés de leurs terres, vieillards hostiles à l'ordre nouveau, citadins avides de liberté. En cinq ans — de 1945 à 1950 — un habitant du nord sur cinq avait ainsi choisi le sud en abandonnant tout ; le nord, qui fondait l'avenir sur une génération plus jeune, ne les retenait pas.

Au sud, chaque jour, la police jetait quelques personnes de plus en prison : étudiants frondeurs, ouvriers acculés à la grève par leur misère, fermiers incapables de satisfaire aux réquisitions, journalistes indociles et taxés de « communisme ». Du sud vers le nord montait un mince filet d'intellectuels, quelques-uns seulement séduits par la révolution. La plupart, craignant que la division de leur pays ne précipitât sa ruine, se disaient prêts à tout subir pour le voir retrouver son unité.

Tel Hong Myung Hi, l'un des plus fins lettrés de Corée, imbu du respect des traditions : il m'avait invité un soir de 1948, seul, dans un restaurant de Séoul, pour me dire qu'il préférerait voir son pays transformé par le communisme plutôt que divisé à jamais... Sans doute voulait-il confier une dernière fois sa pensée intime à un ami d'Occident avant d'aller accepter quelques jours plus tard, à Pyong-yang, le titre de vice-président du gouvernement du peuple. Tel Kimm Kyu Sic, recueilli tout enfant par des missionnaires, chrétien depuis lors, guide respecté des « modérés » de la zone sud, qui avait renoncé aux faveurs américaines pour aller, au soir de sa vie, serrer la main des communistes de Pyong-yang dans l'espoir vain d'éviter une guerre civile.

Il était trop tard déjà. Le gouvernement du Nord, comme celui du Sud, ne voulait unifier le pays qu'en balayant son adversaire. L'unité par la concession n'eût satisfait que les Coréens ; elle n'était pas possible.

* * *

A la veille de la guerre civile, les Coréens du Nord se comparaient volontiers aux radis — rouges d'écorce et blancs de chair — et ceux du Sud aux melons d'eau à la peau blanche, mais au cœur rouge. Quelques mois plus tard, la plaisanterie n'avait plus cours. Déracinés, scrutés, sommés de montrer bon teint, les malheureux savaient que neutralité ni dissimulation ne sauveraient plus leur vie.

Dans le premier semestre du conflit, certaines villes avaient changé de main jusqu'à quatre fois. Constamment menacé d'arrestation par une police omnipotente, blanche ou rouge, tout citoyen devait prendre parti. S'il refusait d'enseigner sous l'occupation rouge, Kim le professeur allait en prison. S'il continuait d'enseigner, il irait en prison dès le retour des blancs. Cho l'étudiant, appelé par l' « Armée du peuple », risquait l'exécution par les rouges s'il désertait et par les blancs s'il était pris. Pak le fermier devait accepter la terre que lui donnaient les communistes et se voyait à la merci d'une dénonciation lorsqu'il faudrait à nouveau remplacer au mur de sa chaumière le portrait de Kim Il Sung par celui de Syngman Rhee. L'hécatombe qui en résulta fut effroyable.

Le fanatisme meurtrier qui animait les deux partis reposait, au fond, sur la xénophobie. L'armée du nord, équipée de matériel soviétique et casquée à la russe, apparaissait aux gens du sud comme une milice à la solde de l'étranger. Ceux du nord considéraient le gouvernement « bourgeois » du sud, qui avait appelé les Américains à son secours, comme un valet de l'impérialisme. Soldats du nord et du sud s'étonnaient, au bout de plusieurs mois de guerre, de trouver devant eux de courageux combattants ne parlant que le coréen.

Le va-et-vient de cette guerre de trois ans, menée avec les moyens les plus modernes, a ravagé la Corée de fond en comble. Sur la seule Corée du Nord l'aviation américaine a lâché en deux ans — de l'ouverture des pourparlers à la conclusion de l'armistice — plus de deux fois le poids des bombes lancées sur le Japon durant toute la guerre du Pacifique. Vers la fin de la guerre un journaliste chinois décrivait Hungnam, grand port industriel de la côte orientale, comme une ruine désolée où ne s'entendaient plus à la surface du sol que les chants patriotiques diffusés par les haut-parleurs, le ronronnement étouffé des usines souterraines, et le pas pressé de rares passants se hâtant de caverne en caverne. Dans le sud, des villes entières avaient brûlé. La Corée du Sud a perdu un million d'hommes, tués ou blessés, et six cent mille maisons. Pour rien.

Un instant, Syngman Rhee, terrible prophète de l'indépendance coréenne, avait paru lui-même céder au doute ; c'était à quelques mois de l'armistice de 1953, qui devait laisser son pays déchiré : « Je me suis peut-être trompé en ordonnant la résistance à l'invasion », avait dit le vieux président, son visage ridé ruisselant de larmes devant les ruines de Séoul. « Je croyais à la victoire. Il n'est pas de victoire. Le monde n'a ouvert à notre pays que la porte du suicide. »

Il n'est pas de victoire : sept ans plus tard la capitale misérable porte encore la trace des incendies ; des réfugiés y logent sous des bâches tendues entre deux pans de murs, et les mutilés mendient de porte en porte. Deux à trois cents millions de dollars américains

donnés chaque année à la Corée du sud n'ont pas suffi à relever les décombres. La route du nord demeurera coupée tant que deux mondes hostiles n'auront pas désarmé.

Il n'est pas de victoire — mais la Corée refuse le suicide : la vitalité qui lui permit de survivre à quarante siècles de tragédies lui a donné plus d'enfants déjà que la guerre n'a fait de morts. Le vieil amour de la liberté, qui avait poussé, au premier hiver de la guerre, quatre millions d'habitants de la Corée du nord à tout abandonner pour fuir le communisme, vient, cette fois, de soulever Séoul.

Chrétien, issu d'une ancienne famille confucianiste, mûri par sept ans de prison, vingt-six ans d'exil, une vie entière de lutte, Syngman Rhee a toujours considéré le communisme comme le plus redoutable ennemi de l'âme coréenne, et la Corée ne le lui reprochait pas. C'est pour l'avoir traitée trop longtemps en nation mineure, indigne de liberté, que le vieil homme s'est vu contraint, par un peuple furieux, à prendre sa retraite à quatre-vingt-six ans.

« J'ai pour me suivre tout un peuple qui m'aime », m'avait-il dit un soir, pour clore une longue discussion. Syngman Rhee le croyait sans doute ; ce postulat admis, il fallait, dans l'intérêt supérieur de ce peuple, qu'il laissât ses ministres truquer quatre fois en douze ans les élections présidentielles, et sa police déjouer toute manœuvre subversive en torturant, au besoin, les étudiants frondeurs...

Elle en a torturé cette année un de trop : la vue de son cadavre mutilé, rejeté par la mer sur une grève du sud, a déchaîné l'insurrection. Comme autrefois les coupeurs de chignons, ministres corrompus et policiers tortionnaires ont dû fuir la colère de la foule.

Cette même foule que seule devait apaiser le départ du tyran, n'oubliait pas qu'il avait permis à la Corée d'écrire une page héroïque de son histoire. Elle s'était massée par dizaine de milliers devant les grilles de la villa présidentielle, aux derniers jours d'avril, pour l'en chasser. Lorsqu'il en franchit le seuil une dernière fois pour gagner sa refraite des faubourgs, elle l'acclama.

PIERRE DOUBLET

LES PHYLLOGLOSSES

par Jean Lhote

Son prénom était Lazlo, personne ne connaissait son nom de famille. Tout le monde l'appelait Biton. Comme les autres, il ne parlait jamais de ce qu'il avait fait avant de s'engager à la Légion. En mars 1958, il fut gravement blessé au cours d'une opération de bouclage en Algérie et on l'hospitalisa à Blida. Mais les médecins étaient pessimistes sur son cas. On se remet rarement d'une profonde blessure au ventre. Le colonel le décora de la médaille militaire. A partir de ce jour, ses forces déclinèrent rapidement. C'est alors que pour la première fois, il se confia à l'infirmier.

Ses parents étaient paysans en Hongrie. Bien que leur ferme ne fût qu'une masure tout juste assez grande pour abriter dans la même pièce la famille et les animaux, ils jouissaient d'une certaine considération, parce qu'ils en étaient propriétaires et qu'ils possédaient aussi les deux hectares de terre qu'ils cultivaient.

Pourtant, dans cette région, la misère générale était telle qu'on ne voyait pas de différence entre un métayer et un petit propriétaire. De longues périodes de sécheresse décourageaient les plantes de pousser. Puis, quand la pluie venait, c'étaient de véritables trombes d'eau qui inondaient les champs et se retiraient en emportant l'humus.

Toute cette partie de la Hongrie formait une plaine immense, interminablement plate. De quelque côté qu'on se tournât, on n'apercevait que la ligne horizontale séparant le ciel et la terre.

Il paraît que cette province avait été autrefois verdoyante et fertile. Il restait d'ailleurs çà et là quelques arbres au tronc épais et aux branches rabougries. Mais, un par un, ils se desséchaient et, après chaque tornade, on en retrouvait couchés sur le sol. On s'apercevait alors que leurs racines ne s'enfonçaient presque plus dans la terre. Les paysans disaient que la puszta serait définitivement un désert le jour où le dernier

arbre serait arraché. Aussi donnaient-ils à ceux-ci des soins plus vigilants qu'à eux-mêmes.

Il n'y avait pas si longtemps que dans certains villages on adorait encore les chênes comme de véritables divinités.

Devant la ferme de Laszlo poussait un hêtre. La mère avait suspendu du côté du tronc protégé du vent une petite niche en bois contenant une image pieuse et une veilleuse qu'elle allumait chaque fois que le ciel devenait menaçant.

Seule dans la plaine, la maison s'abritait sous les branches de l'arbre et il semblait que le jour où ce dernier disparaîtrait, la ferme ne tarderait pas à le suivre dans l'anéantissement.

Ce jour arriva en mai 1944. Pour une fois, la saison s'annonçait bien et le maïs semé au début du printemps sortait déjà de terre. Mais d'autres circonstances provoquèrent la catastrophe. Chaque jour la guerre se rapprochait, et un soir, un détachement de soldats s'arrêta à la ferme et abattit l'arbre pour en faire un grand feu.

Les parents de Laszlo les supplièrent, mais leurs prières n'arrêtèrent pas les vandales.

Les soldats s'énervèrent et pillèrent la ferme. Le lendemain matin, les paysans se retrouvèrent seuls dans leur maison vide et ils pleurèrent devant les cendres de l'arbre.

Laszlo avait alors seize ans. Il était déjà bâti comme un homme et travaillait aussi dur que son père. Mais il était resté timide et naïf comme un enfant.

Comme il n'y avait plus rien à manger à la maison, le père attela le cheval à la voiture, y chargea quelques meubles et envoya le fils les vendre à la ville.

Laszlo était jeune et pouvait sans fatigue faire l'aller et retour dans la même journée.

La ville était encombrée de soldats, et le seul commerce consistait en un marché noir sur la nourriture et les vêtements. Laszlo fit le tour des brocanteurs, mais aucun ne s'intéressa à ses vieux meubles, même pour une miche de pain. Il s'adressa aux gens qu'il rencontrait dans la rue. A la nuit tombante, il errait toujours avec son chargement dont personne ne voulait. Alors une sorte de vertige le prit et il vendit sans discuter les meubles, la voiture et le cheval à un inconnu qui lui remit une poignée de pièces de monnaie.

Toutes ces émotions lui avaient desséché la gorge. Il entra dans un café. On lui servit un verre d'une boisson qu'il ne connaissait pas, un peu âcre mais qui répandait dans le corps une bienfaisante chaleur et plongeait l'esprit dans l'euphorie. Il se fit remplir son verre trois fois de suite et, au moment de payer, il fut surpris de voir le patron lui prendre presque tout son argent. Dans l'état d'hébétude où il se trouvait, il pensa qu'au point où il en était, il pouvait bien dépenser le reste. Il but un dernier verre et s'en alla, les poches vides.

Il passa la nuit sous un porche et, au petit jour, quand il se réveilla, il prit conscience de l'étendue du désastre. Pendant toute la journée, il marcha dans les rues, affolé comme un animal qui tourne en rond dans sa cage. Il revoyait sans cesse les événements qui s'étaient produits depuis deux jours, mais aucune issue ne se présentait à son esprit. Il lui paraissait impossible, monstrueux même, de retourner chez ses parents.

L'armée du régent Horthy recrutait des hommes pour combattre aux côtés des Allemands. Aux volontaires, on ne demandait ni leur âge, ni leur état civil, mais on remettait au moment de l'enrôlement une somme d'argent assez appréciable. Laszlo s'y engagea comme on se suicide.

Une nouvelle existence commença alors pour le jeune paysan. Il ne voulut pas en parler à l'infirmier tant le souvenir de cette terrible époque le torturait chaque fois qu'il l'évoquait. Il donna néanmoins quelques précisions chronologiques.

Revêtu de l'uniforme allemand, il suivit la Wehrmacht dans sa débâcle et fut fait prisonnier par l'armée française en Forêt Noire.

Il vécut pendant un an dans un camp où ses gardiens n'eurent qu'à se louer de sa bonne volonté au travail. Une fois, cependant, il fit preuve d'insubordination et refusa obstinément d'exécuter un travail pour lequel il avait été désigné. Il s'agissait d'abattre un arbre qui encombrait l'entrée du camp. Laszlo fut enfermé pendant quinze jours.

Le moment de la libération arriva pour les prisonniers allemands. Les autres, apatrides ou originaires des pays de l'Est, furent maintenus au camp dans l'attente d'un règlement de leur situation à l'échelon international. La captivité pesait plus à Laszlo qu'à tout autre. Depuis sa naissance, il avait vécu au grand air et son regard n'avait jamais rencontré d'autre barrière que le ciel ou l'étendue infinie de la plaine. Il était prêt à n'importe quoi pour retrouver les vastes horizons de son enfance.

Depuis un certain temps, on parlait beaucoup au camp de la possibilité qui était offerte aux prisonniers de s'engager dans la Légion étrangère. Au début, Laszlo ne s'y était pas intéressé, la vie militaire ne lui paraissant pas préférable à la captivité. Mais quand il entendit raconter que les légionnaires s'en allaient dans des pays lointains grands comme dix fois l'Europe, où ils avaient le droit de faire tout ce qui leur passait par la tête, il décida de s'engager aussi. C'est ainsi que Laszlo devint Biton.

⁂

Deux jours après qu'il eut fait ce récit à l'infirmier, Biton mourut. On l'enterra au cimetière militaire, un carré de croix blanches en plein bled, à six kilomètres de la ville. Une coutume sacrée veut qu'on mette dans le même trou le légionnaire et ses affaires personnelles. En général,

celles-ci sont contenues dans une mallette qui ne doit pas dépasser huit kilos. Personne n'a le droit de l'ouvrir ni d'y prélever quoi que ce soit après la mort de son propriétaire. Il n'y a pas de famille à prévenir, puisque à la Légion tous les ponts sont coupés avec le passé.

On enterra donc ensemble Biton et son bagage, une petite valise de faux cuir jaune, la poignée rafistolée par un bout de ficelle.

⁂

Trois jours plus tard, on amena au cimetière un autre cercueil de légionnaire. Les huit soldats formant l'escorte chargée de rendre les honneurs eurent alors la surprise de découvrir un étrange phénomène qui s'était produit sur la tombe de Biton. Un buisson extraordinairement dense avait jailli de la terre et s'élevait déjà à hauteur d'homme. Il était formé par une plante inconnue en Algérie. Les feuilles d'un vert tendre, minces et allongées, semblaient n'être qu'un fragile tissu spongieux imbibé d'eau. Les petites branches se cassaient au moindre contact et aussitôt les brillantes fleurs rouges qu'elles portaient se fanaient, perdant en même temps l'éclat de leur couleur et leur parfum amer. Le tronc principal se brisait aussi facilement, et alors c'était l'arbre tout entier qui séchait instantanément. Si on l'observait avec attention, on pouvait voir grandir la plante et s'épanouir ses fleurs. Le foisonnement des branches était tel que celles qui poussaient horizontalement se brisaient souvent l'une contre l'autre. Elles devenaient alors flasques et ternes mais continuaient à monter, portées par les autres. A la base des troncs, la terre s'était ouverte pour leur livrer passage, poussée comme par le souffle d'une explosion, et des mottes de terre avaient roulé jusque sur la tombe voisine.

Le capitaine-major fut prévenu et, le jour même, il se rendit sur la tombe de Biton. Il observa longuement la plante, elle était d'une espèce qu'il ne connaissait pas. Il en coupa une branche et la rapporta à l'hôpital pour l'examiner au microscope, mais en arrivant à son laboratoire il n'avait plus dans sa poche qu'une bouillie nauséabonde.

Le phénomène l'intrigua, et il questionna un vieux compagnon de Biton que l'on soignait encore à l'hôpital. Voici ce que celui-ci lui apprit.

« Ça ne m'étonne pas, mon capitaine, ce que vous me dites là. Déjà, en Corée, j'avais remarqué que Biton n'était pas comme les autres. Quand on était sur le front, ça le rendait malade de voir les arbres décapités par les obus, et pendant la bagarre il nous disait tout le temps : « Faites attention, les gars, tirez pas sur les arbres. » Fallait tout le temps qu'il la ramène avec ses arbres. Alors, on le charriait un peu, histoire de rigoler, mais la vache, ça le foutait dans des colères terribles. Je me souviens même qu'un jour, on s'est battus. C'était un

matin, j'avais enfoncé un clou dans le tronc d'un arbre, pour accrocher ma glace et me raser. Voilà le Biton qui m'attrape par derrière, qui me retourne et qui m'allonge un de ces coups de poing ! « Salaud ! qu'il me dit avec son accent hongrois, t'as pas honte d'enfoncer un clou là-dedans ! » Je pouvais pas laisser passer ça, un coup de poing, c'est toujours un coup de poing ! Alors, je lui ai rentré dedans... mais après, y'avait pas plus copains que nous !

» Après, quand on est revenu en Indochine, j'ai encore remarqué qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond avec cette histoire d'arbres. Un jour, y'a fallu qu'on abatte quelques arbres pour construire un fortin. Vous auriez vu, mon capitaine, la comédie qu'il nous a faite ! Pour le mater, ç'a été une vraie corrida ! Puis, tout d'un coup, il s'est calmé, il s'est mis à regarder une espèce d'arbre qui pousse là-bas, dans les marais de la jungle. Le lieutenant appelait ça des phylloglosses ou un nom comme ça. C'est tout à fait comme ce que vous me dites qu'il y a sur la tombe de Biton. Quand il fait chaud et qu'elles ont les pieds dans l'eau, ces plantes-là se mettent à pousser à une vitesse qu'on croirait pas. Il en arrive de partout. Si on se laissait faire, elles vous étoufferaient, et si vous les coupez, elles se mettent à puer, une vraie infection !

» Quand il était de garde au fortin, Biton ne quittait pas les jumelles une minute. Il passait des heures comme ça, à regarder pousser ces foutues plantes. Des dingues, y'en a pas mal à la Légion, mais des comme ça, j'en avais encore jamais vu ! On a même été obligé de prendre la garde à sa place, sinon les viets nous auraient attaqués sans même qu'il s'en aperçoive. Vous savez sans doute, mon capitaine, la chaleur qu'il fait dans ces pays-là, et quand il pleut, c'est à crever. Quand on n'est pas de garde, on est tout juste bon à dormir. Eh bien, mon Biton, au lieu de se pieuter, il allait se promener dans la forêt. Combien de fois, il a manqué de se faire trouer la peau ! Y'a vraiment un bon Dieu pour ces gars-là ! Et vous savez ce qu'il faisait ? Il regardait de tout près les fleurs de ces phylloglosses et, quand elles commençaient à se faner, il les secouait au-dessus d'un bout de papier pour en recueillir la semence. Tous nos journaux y sont passés, il en faisait des petits paquets qu'il rangeait dans sa valise. La nuit, il dormait dessus, pour pas qu'on lui fauche, et quand il dormait pas, il allait encore faire un tour dans la forêt.

» Nous, au début, on ne s'est pas méfiés. On s'est dit, ce sont des idées de dingue, faut pas le contrarier. Mais au bout d'un certain temps, ces espèces de plantes sont devenues de vrais arbres. Elles nous entouraient de partout et elles montaient si haut qu'on ne voyait même plus derrière. Chaque matin, on était obligés de les descendre à la mitrailleuse. Vous auriez vu, mon capitaine, la comédie que le Biton nous faisait à ce moment-là, quand les branches et les fleurs volaient dans le ciel. Quelquefois même, il fallait qu'on l'attache. Et puis un jour, on s'est aperçus que c'était lui le responsable, il se relevait la nuit

pour aller planter ses graines partout autour du fortin. Alors, à partir de ce jour-là, on a été obligés de le surveiller. On le laissait dans la journée ramasser les semences pour les mettre dans sa valise, mais la nuit, on l'empêchait de sortir. Il en a fait une maladie, et je crois bien qu'il serait mort là-bas si on ne nous avait pas rapatriés en France deux semaines plus tard. Mais depuis ce moment-là, de jour comme de nuit, il n'a plus jamais quitté sa valise, et dernièrement encore, quand on partait en patrouille dans les djebels, il la portait accrochée dans son dos. Le lieutenant ne disait rien parce qu'un jour cette valise avait sauvé la vie au Biton. Il avait reçu une rafale de mitrailleuse dans le dos et c'est elle qui a gardé les balles. Le soir, en rentrant, il a bouché les trous avec du sparadrap. Nous, à la longue, on s'est habitués à le voir trimbaler sa valise, et dans les derniers temps on n'y faisait même plus attention. »

⁂

La vie des phylloglosses sur la tombe de Biton ne dura pas plus de deux jours. Un mercredi soir, à six heures et demie, le buisson, déjà haut de deux mètres cinquante, se flétrit brusquement et, en dix minutes, ce ne fut plus qu'un tas de végétaux pourrissant sur un petit monticule de terre.

La plante sortie de la valise avait fini de dévorer le corps de Biton.

JEAN LHOTE

ALTO MAR

Pour une guitare ibérique

par Ophelia de Rougé

FLAMENCO

Quel refus dans l'heure immobile !
le temps ne veut plus naviguer.
Seraient-ils morts à l'étranger
les purs oiseaux de ma vigile ?

O solitude, ô lune acerbe,
sur ce rivage où tu reviens
telle une jonque étouffée d'herbes
comme un navire aux feux éteints,

Nul tambour n'a roulé, ni songe
n'aura frémi pour t'accueillir...
La mer nous point, le vent nous ronge
comment vivre ? comment mourir ?

SAETA

Dans la nuit du monde, à travers
les vents muets, la forêt sombre,
je t'ai saisi, moins lourd qu'une ombre
au gel lumineux de l'hiver.

Enfant secret, mon oiseau tendre
capturé dans le vaste orage,
tu ne fus au bout du voyage
que l'effroi, la flèche et la cendre.

Seigneur, existe-t-il encor
un ange, un songe, une autre enfance ?
heureux les morts, heureux les morts
et ceux qui sont sans espérance !

FLAMENCO

Pour soustraire aux anges de feu
le tendre anneau qui fut le nôtre
fallait-il, le temps d'un adieu
brûler et mourir l'un et l'autre ?

Vaisseau qui sembles t'envoler
voilure au vent dans la lumière,
vers quel enfer veux-tu haler
ce vagabond, cette étrangère ?

GUITARE

Tu dors et mon cœur endormi
amour qui fus si beau mensonge,
ô soulier d'or, bel aujourd'hui,
nul ne peut saisir ce qui fuit
à travers le souffle et les songes.

Destin me fut amer citron
mais parfois aussi pomme ronde.
Où court la vague à l'horizon ?
d'où revient l'écume ? où s'en vont
tous les voiliers de par le monde ?

Fuyez marins, glissez, filez
sur la rose des vents d'automne !
une ombre approche, un cœur s'étonne
qui ne veut savoir le secret
comment, pourquoi, ni ce que c'est.

CANTAR

Comment vivre cette amertume
ô captive au seuil de l'été
mon ombre sombre ? un or s'allume,
l'oiseau tournoie humble et lassé
de virer au vent sur sa plume.

Désespoir, ma veine profonde,
que pèse un songe au souvenir ?
Le chêne est creux, la mare est ronde,
hâtons-nous d'aller et venir,
car si l'on doit rendre à ce monde

— tel qu'il est, comme il fut peut-être —
les nuits sans feu, les jours sans pain,
le lieu sans porte ni fenêtre,
qu'allons-nous attendre à demain ?

CANTAR

Ni le feu ni l'or ni le blé
ni le sel des larmes amères
ni ce cœur tremblant, ni l'été
ne laisseront trace sur terre.

Qu'il gèle ailleurs, qu'on brûle ici
le flot murmure en son écume...
Si l'on doit mourir aujourd'hui
Seigneur, pourquoi tant d'amertume ?

Ombres de l'ombre, adieu mes songes
buvons au rire évanoui
nul ne sait ce qu'y fut mensonge
que Dieu nous pardonne aujourd'hui.

Clair voilier de ma solitude
dans quel sable es-tu enlisé ?
souffrir n'était qu'un vain prélude
le chant s'est tu, l'ange a passé.

FUMEE

Je t'ai aimé. Pourtant ce soir je ne sais plus
si ton visage était un songe
du vent mystérieux, un vol surgi
très haut dans la splendeur de l'automne,
un chant
venu d'ailleurs.

Et lorsque ainsi parfois
— brusque, à travers la ronde interrompue
malgré le temps enfui, perdu, brisé —
cette brûlure au cœur retourne et pleure
encore étrangement,

Je pense : c'est l'été qui revient
et tremble au long des branches
c'est la mer qui résonne
c'est une étoile proche...
ah ! comment savoir ce qui fut toi ?

OPHELIA DE ROUGÉ

UN DOCUMENT NOUVEAU SUR JEANNE D'ARC

par Régine Pernoud

Richard Beauchamp, comte de Warwick, était depuis deux ans gouverneur du petit roi d'Angleterre Henry VI lorsqu'il reçut du régent Bedford l'ordre de se rendre à Rouen avec son royal élève. Cette décision procédait vraisemblablement de la nécessité où l'on se trouvait de relever le moral des combattants anglais sur le continent, et de redresser une situation que les événements de 1429 avaient fortement compromise. « Toutes nos affaires ont prospéré, écrivait Bedford en juillet 1429, jusqu'à l'arrivée d'un limier du Malin, appelé la Pucelle, qui a usé de faux enchantements et sorcelleries. »

Or, un espoir s'offrait de retrouver le cours normal des choses : la Pucelle, le « limier du Malin », avait été livrée, solidement liée et enchaînée, à l'escorte anglaise chargée d'en prendre possession à Arras, au nom du roi, et se trouvait à présent sous bonne garde au château de Rouen. C'est dans ce même château, construit jadis par Philippe Auguste contre les Plantagenêts, que résidait depuis le mois d'avril 1430 le petit roi alors âgé de neuf ans. Sa présence pouvait raffermir le courage des soldats qui désertaient ou hésitaient à passer la Manche « par crainte des artifices de la Pucelle » — au point que par deux fois, en août 1429 et en mai 1430, il avait fallu prendre contre eux des sanctions. On allait d'autre part pouvoir procéder au sacre du jeune souverain, qui, déjà couronné roi d'Angleterre à Westminster (le 6 novembre 1429), assumerait la double monarchie désormais promise à lui-même et à ses successeurs en vertu du traité de Troyes : France et Angleterre sous l'égide du fils de Henry V,

le vainqueur d'Azincourt. Ce sacre assurerait le prestige de la monarchie anglaise, et effacerait la honte d'un autre sacre, qui avait indûment placé la couronne de France sur la tête de celui qui s'intitulait Charles VII. Mais il fallait d'abord que soit établie de façon irréfutable l'inanité de cette cérémonie de Reims, en prouvant qu'elle n'avait été faite que par les artifices d'une hérétique, peut-être sorcière, en tout cas une fille rebelle et désavouée par l'Église : moyennant quoi la cérémonie religieuse du sacre n'offrait plus aucun sens, celle qui en avait été, aux yeux de tous, l'instigatrice, se trouvant publiquement déconsidérée.

On conçoit que la mission de Richard Beauchamp, en de telles circonstances, ait été délicate. Établi au château de Rouen avec tous ceux, écuyers, hommes d'armes, etc., qui composaient la maison du jeune roi, il n'avait pas seulement à veiller à la sécurité de celui-ci tout en continuant les soins qu'il donnait à son éducation ; il lui fallait aussi suivre de près le procès en hérésie d'une accusée qui donnait un mal incroyable au tribunal chargé de la cause, et pourtant soigneusement choisi. En fait, commencé le 21 février, l'interrogatoire avait traîné en longueur.

C'est dans ces conditions que le comte de Warwick donna un grand dîner au château, le dimanche 13 mai 1431. A sa table figuraient plusieurs personnages qui se trouvaient mêlés au procès en question : entre autres Jean de Luxembourg, celui-là même qui, après plusieurs mois d'hésitations, avait fini par livrer aux Anglais, moyennant une rançon princière, la fameuse prisonnière, et l'évêque de Beauvais, désigné pour être le juge de celle-ci. D'autres encore étaient là, comme le chancelier de France Louis de Luxembourg, l'évêque de Noyon, le comte de Stafford Humphrey, l'un des capitaines qui avaient vaillamment combattu ces dernières années sur le sol français, et aussi « deux chevaliers de Bourgogne » dont le nom n'est pas donné mais dont l'un au moins peut être identifié avec la plus grande vraisemblance : Haimond de Macy.

Ce dîner du 13 mai, important par le nombre — avec les invités, les écuyers, les valets, il n'y eut pas moins de cent dix personnes à la table du comte — et par la qualité des convives, nous est connu par un document qui avait jusqu'ici échappé aux historiens français et qui est demeuré inédit à l'exception de quelques feuillets. Il s'agit du *Beauchamp Household Book*, provenant des archives du château de Warwick et conservé aux archives du comté du même nom. C'est un manuscrit qui, dans une reliure moderne, comporte deux cent trois feuillets dont plusieurs passablement délavés par l'humidité : le registre, tenu jour par jour, de l'hôtel du comte, précisément pendant cette période capitale pour notre Histoire qui va de 1431 à 1432 (exactement du 14 mars 1431 au 18 mars 1432) ; une année de comptes minutieusement tenus par le maître d'hôtel, en un temps où le commencement de l'année se trouve encore au mois de mars (puisque c'est à Pâques, ou à l'Annonciation, que l'on change alors le millésime).

Tous les hôtes du comte de Warwick ont été ainsi portés sur ce registre ; on les trouve énumérés en tête de page, suivis du relevé des dépenses

quotidiennes : dépenses de la cuisine et de l'hôtel, nourriture, chauffage, entretien, etc. Et c'est toute l'existence d'un grand seigneur anglais durant l'occupation qui revit à travers ces pages. Généralement la liste des hôtes débute par : *Venit Madame Talbot cum una damicella, uno scutario*, etc. *Vint Mme Talbot avec une damoiselle, un écuyer* — et suivent les noms des invités du jour. Mme Talbot était la fille de Richard Beauchamp, qu'il avait eue de sa première femme, Elizabeth Berkeley. Cette mention à elle seule est déjà fort évocatrice, car, si la fille aînée du comte de Warwick était ainsi l'invitée permanente du château de Rouen, où elle devait sans doute seconder la comtesse dans son rôle de châtelaine, c'est parce que, mariée au fameux John Talbot qui avait pris la direction du siège d'Orléans après la mort de Salisbury, elle se trouvait alors réduite à la solitude, son époux ayant été fait prisonnier par Jeanne d'Arc sur le champ de bataille de Patay.

Après « Madame Talbot », l'un des hôtes dont le nom revient le plus souvent est le petit roi d'Angleterre lui-même ; certain jour on mentionne qu'il est venu boire et s'amuser avec deux pages et qu'il est reparti ensuite ; une autre fois — il devait s'agir d'une circonstance solennelle — c'est toute une escorte qui l'accompagne : deux ducs, quatre chevaliers, dix-huit écuyers et douze valets. Et l'on songe, en lisant ces brèves mentions, à la confidence de Jeanne : « Il me fut dit que je ne serais pas délivrée avant d'avoir vu le roi des Anglais. » Ils étaient alors tout proches, l'un occupant les appartements, l'autre dans cette tour « tournée vers les champs » où on la tenait enfermée contre toute justice, traitée comme prisonnière de guerre dans le même temps où l'on affectait de considérer sa cause comme relevant d'un tribunal d'Église.

Assez souvent aussi viennent au château des « merchaunts », marchands de la ville, qui parfois sont retenus à dîner, ou même des marchands de Paris, ou encore des personnages comme ce « Geoffroy l'orfèvre », ou tel héraut du duc de Bourgogne. Certain jour aussi, le comte reçoit la visite de son tailleur. Et c'est tout un chapitre de l'histoire économique qui pourrait être écrit en s'appuyant sur les comptes qui détaillent le prix des denrées, depuis les poissons les plus courants jusqu'aux épices les plus rares.

Il ne s'agit d'ailleurs pas uniquement de la vie au château de Rouen. Le 1er décembre en effet la comtesse de Warwick se mettait en route avec sa famille et une escorte de quarante-quatre chevaliers. « Madame Talbot » faisait, elle aussi, partie du voyage, accompagnée de deux « damoiselles » et de trois écuyers. Richard Beauchamp avait quitté Rouen quelque temps auparavant avec le roi ; il s'agissait en effet de procéder à son couronnement, et la cérémonie devait avoir lieu le 16 décembre suivant — à Paris, faute de pouvoir se rendre à Reims demeurée entre les mains des Français. Le registre mentionne le voyage qui eut lieu par eau, sur la Seine, et dura sept jours ; c'est de nuit — peut-être pour éviter tout incident — que l'escorte pénètre dans Paris. Quelques jours plus tard, le 26 décembre, l'hôte du comte séjourne à Saint-Denis, où avait lieu

traditionnellement une cérémonie religieuse au retour du sacre. Puis c'est de nouveau Rouen, que la comtesse de Warwick ne quittera que le 27 février 1432 pour revenir à Londres et de là au château de Warwick.

C'est ce dernier voyage, retracé étape par étape, qui a fait en Angleterre l'objet d'une publication : les feuillets 177 à 183, qui concernent la première quinzaine de mars 1432, sont en effet du plus grand intérêt pour l'histoire d'Angleterre, permettant de reconstituer les itinéraires fréquentés à l'époque, l'aménagement des gîtes d'étape, etc.

Mais pour nous, et quelle que soit la valeur de ce document pour l'histoire économique, il nous apparaît précieux surtout en raison des personnages qu'il met en cause. Que le duc de Bretagne soit mentionné comme ayant été, le 12 juillet 1431, l'hôte de Richard Beauchamp, touche un point d'histoire générale : après le duc de Bourgogne lui-même, aucun baron du royaume n'aura sans doute plus influé, par le jeu de ses alliances, sur les événements de France. Une étude attentive du registre permettra sans doute, à l'aide de mentions de ce genre, de fixer au plus près la chronologie des événements en cette époque troublée.

Pour l'instant, la mention qui nous a paru la plus riche est celle du dimanche 13 mai 1431. La voici telle qu'elle a pu être déchiffrée, sous rayons ultra-violets (l'humidité a rendu en effet une partie de la page illisible à la lumière ordinaire), grâce à l'obligeance du conservateur des Archives du comté de Warwick, M. A.C. Wood, et de son assistant, M.M. W. Farr : *Venerunt madame Talbot cum una damicella, uno scutario... ad prandium et cenam etc. Item venerunt Cancellarius Francie, episcopus de Beauvoye, episcopus de Noyon, dominus comes Stafford, sieur Johannes Lusamborow,... duo milites Burgonie... et alii diversi scutarii et valetti in numero CX personis ad cenam etc. cum aliis diversis personis in potu.*

A travers ce latin aisément déchiffrable, il n'est pas difficile de distinguer ceux qui furent les invités d'honneur, en ce dîner du 13 mai. Il y a le chancelier de France, c'est-à-dire Louis de Luxembourg, évêque de Thérouanne, nommé chancelier par le roi d'Angleterre ; il y a son frère, Jean de « Lusamborow » — dont le nom se ressent de la prononciation anglaise du rédacteur — comte de Ligny, celui-là même dont Jeanne a été la prisonnière pendant six mois ; il y a Humphrey Stafford, l'un des familiers du comte visiblement, car son nom revient à plusieurs reprises dans le registre ; il y a l'évêque de Noyon, Jean de Mailly, conseiller du roi d'Angleterre, l'un de ceux qui assisteront à son sacre au mois de décembre ; il y a, surtout, l'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon.

Un certain nombre d'historiens, et surtout de juristes, ont tenté, contre toute évidence, d'innocenter Cauchon, de voir en lui un juge intègre, d'alléguer sa bonne foi en une affaire où il aurait joué en conscience le rôle qui lui était dévolu : de décider si Jeanne était, ou non, coupable d'hérésie. Que penser du juge qui, quinze jours avant l'exécution, dîne chez la partie adverse : chez l'accusateur destiné à être aussi le bourreau? N'aurions-nous que cette brève mention qu'elle suffirait à dénoncer en

lui l'homme de l'Angleterre, jouant la comédie du procès ecclésiastique pour mieux confondre l'ennemie politique.

Ce n'est pas le seul intérêt de cette page de registre. Elle nous permet en effet de dater une scène relatée tout au long dans le procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, par cet Haimond de Macy qui est certainement l'un des deux écuyers de Bourgogne mentionnés aussi comme ayant pris part à ce repas, car il faisait partie de la suite de Jean de Luxembourg. « Un jour, dit-il, ce comte de Ligny voulut voir Jeanne ; il alla vers elle accompagné des seigneurs comtes de Warwick et de Stafford, et l'actuel chancelier d'Angleterre, alors évêque de Thérouanne et frère du comte de Ligny, et moi-même. » Il est frappant de constater que ce sont les mêmes personnages que l'on retrouve ce dimanche 13 mai à la table du comte. Il est probable qu'avant ou après le dîner l'idée leur vint de visiter la prisonnière ; les deux ecclésiastiques, sagement, s'étaient abstenus. L'entrevue telle qu'elle nous est racontée sent quelque peu les plaisanteries d'une après-dînée, voire l'excitation après boire, comme en témoigne le geste inconsidéré du comte de Stafford : « Ce comte de Ligny s'adressa à Jeanne en lui disant : « Jeanne, je suis venu ici pour vous mettre à rançon » pourvu que vous vouliez bien nous promettre que vous ne vous armerez » jamais contre nous. » Elle répondit : « En nom Dieu, vous vous moquez » de moi, car je sais bien que vous n'en avez ni le vouloir ni le pouvoir » ; et elle répéta cela à plusieurs reprises, parce que le comte persistait dans ses dires ; disant ensuite : « Je sais bien que ces Anglais me feront mourir, » parce qu'ils croient après ma mort gagner le royaume de France ; mais » seraient-ils cent mille godons de plus qu'ils ne sont à présent, ils n'au» ront pas le royaume. » A ces mots le comte de Stafford fut indigné et il tira sa dague à moitié pour la frapper, mais le comte de Warwick l'en empêcha. »

Cela se passait, aux dires d'Haimond de Macy, « quelque temps avant » la scène de la pseudo-abjuration au cimetière Saint-Ouen ; effectivement, elle devait avoir lieu une dizaine de jours plus tard, le 24 mai. Ainsi ce témoignage du procès de réhabilitation se trouve-t-il confirmé par le registre de l'hôtel du comte.

Au reste, il avait dû être plus d'une fois question de Jeanne au cours de ce repas. Et peut-être Richard Beauchamp avait-il affirmé à cette occasion sa volonté d'en finir. Les événements décisifs vont en effet prendre place les jours suivants. Ils avaient été certes préparés par le cours antérieur du procès, mais la rapidité avec laquelle devait se dérouler le « procès de relapse » — entre ce dimanche 27 mai où l'on apprit au soir que Jeanne avait repris, dans sa prison, ses habits d'homme — et ce mercredi 30 mai où flamba, au matin, le bûcher de Rouen, montre chez Cauchon une hâte inaccoutumée ; s'il décida de passer outre l'avis de la très grande majorité des assesseurs qui conseillaient de relire à l'accusée les articles qui composaient la cédule d'abjuration, c'est, de toute évidence, parce qu'il voulait presser le dénouement.

Et l'on peut se demander jusqu'à quel point n'a pas joué, dans l'inconscient, le souvenir de ce repas, lorsqu'il lançait aux Anglais, après le « procès de relapse » : « Farewell, faites bonne chère ! C'est fait ! »

***

On a peine à croire qu'à l'heure actuelle puissent être faites des découvertes concernant Jeanne d'Arc. Certes, le document en question n'apporte sur les événements que des indications d'ordre secondaire, de simples confirmations sur des points déjà établis. Mais cela peut suffire pour exciter la curiosité. En fait, nombre de documents la concernant n'ont été trouvés, ou retrouvés, qu'à une époque récente. Bornons-nous à citer ceux qu'énumérait, il n'y a pas si longtemps, le R.P. Doncœur : le fameux manuscrit dit de Soubise, qui reparaissait dans une vente, à Londres, en 1937, tel autre, enluminé à l'intention de Diane de Poitiers, reparu en 1953, un autre encore, original de cette *Relation* traduite pour Diane de Poitiers, retrouvé l'année précédente, etc.

On peut souhaiter à ce propos que l'attention des chercheurs soit désormais aiguillée vers cette source encore inexplorée de notre Histoire que sont les archives privées anglaises. On sait en effet qu'au contraire de ce qui s'est passé en France, où la Révolution opéra une vaste concentration des principales archives du royaume — les dépôts d'un grand nombre d'abbayes et de maisons seigneuriales se trouvant réunis à ceux du Trésor des Chartes et de la Maison du Roi, pour constituer les Archives de la République — les maisons seigneuriales d'Angleterre ont gardé leurs archives. Celles-ci, en dépit des pertes inévitables qui ont pu se produire au cours des temps : incendies, confiscations ou destructions diverses, sont demeurées pour la plupart inédites, parfois à peine inventoriées ; lorsque les historiens anglais en ont tiré parti, leur attention a été surtout attirée, comme il est normal, sur ce qui pouvait intéresser l'Histoire anglaise. Mais si l'on songe que, jusqu'à la fin du Moyen Age, France et Angleterre ont toute une part d'histoire commune, on imagine quel enrichissement pourrait apporter la prospection méthodique des fonds d'archives privées anglaises, sources pratiquement négligées et inconnues jusqu'à notre temps.

Aussi peut-on être reconnaissant à André Chamson, qui, moins de trois mois après avoir pris possession de son poste de Directeur général des Archives de France, envoyait l'une de ses collaboratrices travailler au château de Warwick, avec l'aimable accord du représentant de cette famille illustre entre toutes dans les annales d'Angleterre, sir Charles Guy Fulke Greville, septième comte de Warwick. Que ce travail ait abouti à faire connaître en France le Registre de l'Hôtel de Richard Beauchamp représente un résultat assez encourageant pour espérer qu'un pareil effort puisse être poursuivi.

RÉGINE PERNOUD

EN RELISANT PAUL FORT

par Alain Bosquet

Le « prince des poètes » qui vient de mourir a laissé une œuvre immense : plus de quatre mille pages de poèmes, publiés en un espace de soixante-huit ans. Cette abondance, à la longue, a nui à Paul Fort, dont les intellectuels et les jeunes poètes se sont détournés depuis bientôt trente ans ; d'autre part, la popularité de certains vers un peu simplistes, tels que « si tous les gars du monde voulaient s'donner la main », ont aggravé encore le divorce entre l'auteur des *Ballades françaises* et les générations qui l'ont suivi. A relire de manière systématique tant de livres qui se ressemblent et se répètent, on découvre pourtant un poète véritable, étonnamment divers et, plus souvent qu'on ne croit, inspiré avec bonheur.

Paul Fort n'est pas, à proprement parler, ce qu'il est convenu d'appeler « un poète moderne » : il n'a pas le souci du mystère insondable, il ne prétend pas à l'avant-garde, il n'a pas de secret bien gardé, il ne croit pas que la poésie doive être comprise de façon multiple, il ne vise pas à l'originalité exacerbée, il n'a pas de langage bien personnel. Si toutes ces vertus lui manquent, on peut lui en découvrir de plus spontanées, de plus naturelles et, en fin de compte, de plus conformes à une certaine tradition du lyrisme français tel qu'il s'est développé au cours des siècles sous la plume des bardes dont le seul but a été de se conformer à leurs élans successifs, sans le support d'un art poétique bien défini. Un langage simple peut toutefois tolérer une recette d'écriture particulière ; c'est ce qui a fait croire à une invention ingénieuse de la part de Paul Fort, à ses débuts. En réalité, il s'agit d'un arrangement tout extérieur ; il écrit :

Ah ! que de joies, la flûte et la musette troublent nos cœurs de leurs accords charmants, voici venir les gars et les fillettes, et tous les vieux au son des instruments.

alors que le découpage — et le problème ne dépasse pas celui d'un découpage, justement — des poètes antérieurs eût exigé qu'il écrivît, sans cacher ses rimes :

Ah ! que de joie, la flûte et la musette
Troublent nos cœurs de leurs accords charmants,
Voici venir les gars et les fillettes,
Et tous les vieux au son des instruments.

Il n'est point étonnant que cette anodine trouvaille, célébrée en 1892, se soit bientôt retournée contre le poète ; dès les années du dadaïsme, c'est l'essence même de la poésie qui allait susciter les plus ardentes polémiques, et non plus la forme de l' « emballage ».

Paul Fort se montre d'abord un poète allègre et sautillant, amoureux des idylles et des légendes, comme on l'était à l'époque de Gustave Kahn, avec beaucoup de charme, de fraîcheur et de naïveté qui n'évitaient pas toujours la niaiserie, il faut bien l'avouer. Il rappelle le Maurice Maeterlinck des *Douze Chansons*, lequel d'ailleurs fut l'un de ses nombreux préfaciers, la candeur de Paul Fort étant toujours en quête de certificats de bonnes mœurs poétiques ; c'est ainsi qu'il obtint, pêle-mêle, des avant-propos de Pierre Louÿs, Frédéric Mistral, Robert de Flers, Paul Valéry, Remy de Gourmont, Georges Duhamel, Georges Simenon : le Panthéon et le boulevard de la poésie... Mais écoutons cette belle idylle de 1897 :

Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours.
Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.
Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours.
Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.
Ils sont rev'nus gaîment, gaîment avec le jour.
Ils ont chanté gaîment, gaîment : « Chacun son tour.
Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours. »
Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours.

La première manière de Paul Fort est ainsi établie, dans sa simplicité spontanée, son manque de recherche, sa charge de poésie assez faible, son indéniable agrément. Les tours populaires et familiers ne sont point dédaignés ; on trouve des expressions du ruisseau, de la province, des faubourgs. Parfois, le poète se fait enjoué, gai, avec une pointe de nostalgie bien-portante : souvenirs de Verlaine et de Laforgue. Il connaît ses limites, et ne craint pas de les proclamer avec les mots mêmes que Francis Jammes eût employés, à l'époque :

Je ne veux plus chanter plus haut que ma musette, ni plus chanter plus haut qu'à mon berceau d'osier. Je ne veux plus chanter plus fort que l'alouette et qu'au fond du matin l'angélus des clochers. Ne plus chanter plus haut que la pluie sur les feuilles.

En même temps, l'inspiration de Paul Fort, ouverte à toutes les tendances, multiplie les allusions historiques ; avec gentillesse il se voudrait le continuateur de *La Légende des Siècles*, un Hugo qui n'aurait pas craint de se mettre en pantoufles et de descendre dans le square d'en face, là où fleurit la petite fleur bleue de François Coppée. Il peut chanter aussi bien les Valois que les petits métiers de la Troisième République, les seigneurs et les besogneux ; il ne change pas de vocabulaire pour honorer les uns et les autres car, avant tout, c'est bien pour les seconds qu'il entend écrire. La Foire du Trône est toute proche, avec ses tours de passe-passe que prodiguent les fantaisistes,

les habitués de Montmartre, Francis Carco et Tristan Derême :

Soit, Messieurs, décomposons, suivez-moi bien : Violet, deux pirouettes, Indigo, trois pirouettes, Bleu, cinq pirouettes, Vert, deux pirouettes, Jaune, trois pirouettes, Orangé, cinq pirouettes, Rouge, dix pirouettes. Total : trente pirouettes. Attention, Messieurs ! guignez l'arc de Noé... Deux trois cinq, deux trois cinq dix, rrrrrran !

Au verset succède par instants le poème en prose, que Paul Fort affectionne dans ses albums historiques ; *Le Roman de Louis XI* est à cet égard une suite d'images d'Épinal pour enfants sages ; malgré leur tour volontiers léger et aimable, ils ne contiennent en vérité aucune sève de poésie. Mais Paul Fort a plus d'une corde à son arc, et il revient vers ses amours antiques avec un certain bonheur ; Anacréon et Catulle sont là, aux environs de 1900, époussetés, rajeunis, bien lustrés ; ni Jean Moréas ni Pierre Louÿs ne s'en plaindraient, qui aiment, eux aussi, bacchanales et saturnales.

Trop de zèle et de dispersion mènent le poète sur des chemins où il n'est qu'un épigone. C'est près du peuple et de son expression directe que Paul Fort est vraiment à l'aise ; la machine historique est trop pesante pour ses frêles épaules, et la Grèce trop étrangère à son âme parigote, éprise de la pipe. Il suffit qu'il consente à noter les petits drames quotidiens, sans user ni de trompettes ni de tambours, pour aussitôt retrouver son ton propre et durable :

Le chat borgne

La Femme est aux varechs, l'homme est à la Guyane. Et la petite maison est seule tout le jour.

Seule? Mais à travers les persiennes vertes, on voit luire dans l'ombre comme une goutte de mer.

Quand le bagne est à l'homme, la mer est à la femme, et la petite maison au chat borgne tout le jour.

Paul Fort embrasse avec un mimétisme exceptionnel les humeurs successives de son époque ; il est, à sa façon, un « écho sonore », car il refuse de se forger une philosophie particulière, comme il refuse d'établir pour son propre compte une échelle de valeurs qui se distinguât de celle qu'on retrouve au hasard chez ceux de ses collègues qu'il fréquente. Les années 1908-1910 sont mièvres et trop relâchées avec, toujours et comme par mégarde, un coup de pinceau frais, imprévu, rapide, ravissant : « Les pavés comptent les géraniums. Les géraniums comptent les pavés. »

En 1912, *Vivre en Dieu* constitue un renouvellement réel. Il semble que la leçon de Mallarmé ait porté ses fruits, et qu'une certaine densité, drue et ferme, ait séduit notre poète, habitué à plus de liberté et de complaisance. L'exemple de Charles Péguy n'est pas non plus sans l'avoir secoué dans son agnosticisme ; de grands élans s'accumulent, des sommets sont en vue, des drames intimes apparaissent

en filigrane. On dirait que l'éternel élégiaque va enfin côtoyer la grandeur et toucher à la poésie tragique. Ce serait, à vrai dire, trop lui demander ; l'effort est en tout cas bien sympathique, dans son échec :

Ces vers, pour maints et maints, d'obscurité profonde, Muses, pour deux ou trois, faites-les resplendir de l'éclat du Soleil gagné par le fou rire quand j'interpelle en dieu la sagesse du monde.

Rions un peu des sages. Ils s'étonnent de tout. Moi qui suis dieu, je crée tout ce dont je m'étonne. Entendez-moi bien : dieu? je veux dire un tel homme qu'il peut rêver sa vie d'un bout à l'autre bout.

Phénomène curieux, Paul Fort a su chanter la guerre de 1914-1918 avec moins de grandiloquence apprêtée et de laisser-aller qu'on ne suppose. A côté de pages assez peu lisibles, il est capable d'atteindre à une émotion qu'on qualifierait volontiers de nationale ; on peut même dire qu'il y a, dans ces moments-là, chez Paul Fort, une véhémence rarement discernable chez les poètes patriotes d'alors, et un sens de la rigueur formelle tout à fait imprévu. Qu'on en juge par ces lignes de *Poèmes de France* (1916) et de *L'Alouette* (1917) :

Arondes volant bas, je ne suis qu'un félon.
Orage au bruit de pas, je ne suis qu'un félon.
Tous mes cerisiers blancs, je ne suis qu'un félon.
Mon ami, l'arc-en-ciel, je ne suis qu'un félon.
Ma mie âme du soir, je ne suis qu'un félon.
Camarade crapaud, je ne suis qu'un félon.
France de mes printemps, ah! quel félon je suis!
.....
Ah! quelle vie! quelle fraîcheur, quelle gaîté!
La France court les bois et court sous les pommiers.
Hé Dieu! quelle souplesse et quelle agilité!
La France court les airs et court les pigeonniers.
Quelle fougue de voir, quel désir de monter!
La France court le Ciel, est-ce un paradisier?
Quelle joie de sonder l'abîme et d'exister!
De tout l'esprit du Monde elle est seule hantée.
Quelle âme, quel amour, quel feu, quelle clarté!
La France court l'espace et court l'éternité.

A quarante-cinq ans, Paul Fort est en pleine possession de son éventail lyrique ; à partir de *La Lanterne de Priollet*, en 1918, on ne peut plus guère attendre du poète que des variations d'une même disponibilité gaillarde, fréquente et habile à s'assimiler les inventions des autres ainsi que les modes du jour. L'abbé Bremond parle-t-il, à propos des noms propres, de « poésie pure »? Blaise Cendrars, Valery Larbaud, Paul Morand s'adressent-ils à des muses exotiques, au nom chatoyant? Paul Fort est de l'aventure ; lui aussi découvre, sans quitter Paris, les charmes des cartes de géographie :

Pomotou, Touamotou, chère Honoloulou, la Barbade, Hiva Hoa, Loukounor, San-Cristobal au nom de cristal et Tobago-des-boas, Caïco, Marie Galante,

escale indolente où le marin se désœuvre, Société, Loyauté, en fraternité sous les yeux glauques des pieuvres !

Aimables jeux, virtuosité caressante, fantaisie au jour le jour, tout cela est vrai ; tout cela trahit aussi une inaptitude navrante à s'engager à fond dans l'ascèse par le verbe que l'on serait en droit d'attendre d'un écrivain véritable. Paul Fort n'a qu'un péché, qui est de taille : il ne nous parle guère de lui-même ; un contentement imperturbable nous prive de ses expériences les plus profondes, à supposer qu'il songeât à nous en faire part. Peut-être est-ce nous qui avons tort : depuis Nerval et Rimbaud, nous exigeons du poète qu'il nous livre ce qu'il apprend de plus troublant et de plus mystérieux sur soi, comme si nous avions un droit péremptoire sur la personne sacrée du poète. Paul Fort a une conception toute différente, et que l'on pourrait juger plus saine dans son innocence : il nous dit ce que nous aimons entendre chaque jour, sans que les affres de la personnalité exacerbée ni de la dépersonnalisation pathologique interviennent à aucun moment ; il se méfie des révélations comme il se méfie des forces obscures ; il est à l'image de cette foule pour laquelle la confession est un acte malséant. Il faudra des temps moins friands de détresses et de désarrois que le nôtre pour décider si cette discrétion n'est pas une forme de la pauvreté intérieure.

Il est difficile de mettre un terme aux habitudes bien ancrées. Il est évident que Paul Fort, dans les quarante années où il s'est survécu, poétiquement parlant, n'a trouvé ni conseiller ni esprit critique qui eût la charité de lui indiquer quelques-unes de ses complaisances les plus flagrantes. Il était lui-même, seul au milieu des poètes intellectuels qui avaient assuré la relève et — ce qui devait lui paraître bien plus triste — seul au milieu d'un peuple dont il sollicitait en vain les suffrages. Il mettait de l'obstination à se répéter, avec bonhomie, avec gentillesse, avec quelque chose de franciscain même ; il était persuadé que son art répondait à un besoin profond et constant de la poésie : une poésie qui éliminait de son sein les problèmes les plus terrassants de l'esprit.

Désormais, il y a une rhétorique de Paul Fort, et une exploitation de son art décidé, allègre, sans arcanes. On peut — il faut y revenir, à coup sûr — en goûter l'aisance douce, sans lui demander l'impossible. *L'Arbre à Poèmes* (1922) contient des pages qui, dans ces conditions, ne manquent pas d'un charme vite admis, vite partagé :

La hache au poing, aux dents le rire, j'allais rêvant par les forêts : « Nous armerons un beau navire. » Dans les airs qui me répondait? Je crus à la voix des zéphyrs. C'était un bateau qui pleurait.

« Oui, je pleure, je me lamente ! — Je veux l'espace et la tourmente ! — Mourir pour vivre aux coups donnés ! — Hache, plante-toi dans ma chair ! — Qui va me lancer à la mer? — Et mon capitaine est-il né? »

L'ironie, voisine de celle que Max Jacob a su exploiter avec tant

de brio, marque les meilleures pages des années trente, cette ironie qui tient lieu de sentiments, mais qui avoue, indirectement, la part de précarité dans les spéculations verbales. Pour un peu, on croirait un Lorca ou un descendant de Corbière qui rit de se voir vivre à côté de soi-même, pitre qui paie cher le plaisir de la dérision. Paul Fort est-il, dans ces moments-là, conscient du spectacle tragi-comique qu'il offre au lecteur averti de ses pirouettes ? Rien n'est moins certain, et c'est pourquoi on est plus ému que lorsqu'il veut à tout prix nous émouvoir. *L'Arlequin de Plomb* (1936), sous son admirable appellation, nous révèle sous le masque un rictus à la Cocteau, moins sûr pourtant de ses prestiges forains :

Hanneton, vole, vole, vole. Dagobert est à l'école. Il a vaincu la Neustrie. Qu'il fait doux sur la prairie !

Hanneton, vole, vole, vole. Charlemagne est à l'école. Il s'y fait sacrer romain. On aura congé demain.

Hanneton, vole, vole, vole. Jeanne d'Arc est à l'école. Elle grimpe sur un bûcher. On grimpera sur les pêchers.

Cela est léger, pimpant, inoffensif : trop inoffensif pour l'époque, et encore davantage pour la nôtre. Malgré la vieillesse, les recueils se multiplient, devenus très vite des gazettes rimées qu'on eût dites rapidement rédigées par quelque chansonnier peureux de ne pas saisir l'actualité au vol. Paul Fort s'amuse à chanter les spoutniks, les députés, tout ce qui apparaît à la première page des journaux. On oubliera sans dommage — on a oublié déjà — ces « canzones » sans relief.

Il faut à présent prendre quelque recul, ne point juger Paul Fort selon des critères de « voyance », et accepter son art comme il est : une aimable paraphrase de vérités courantes. On pourra alors, en choisissant un poème sur cent — ce n'est pas si peu ! — le restituer à son rang authentique, celui d'un poète populaire à qui il ne manque qu'un peu de rigueur pour être un poète tout court.

ALAIN BOSQUET

Les dix-sept tomes des *Ballades françaises*, qui constituent l'œuvre de Paul Fort, ont paru aux éditions Flammarion.

VERS L'EXPLORATION DE LA LUNE

par Pierre Rousseau

« La Lune appartient-elle aux savants ou aux poètes ? » demandait, il y a quelques années, M. le Chanoine Buffière aux membres de la Société d'Astronomie de Toulouse.

La question peut surprendre... et plus encore la réponse qu'y donnait l'interrogateur, helléniste notoire : « La Lune, chez les Grecs comme chez nous, appartient d'abord aux poètes. Elle appartient en second lieu aux savants. »

Que la Lune, tendre Séléné d'Homère, de Pindare et de Théocrite, narquoise inspiratrice des Ballades à la Lune et démon familier de tant de lunatiques, que la Lune, donc, soit abandonnée délibérément par le savant au poète, la mésaventure, pourtant, à bien réfléchir, ne devrait étonner personne. Rectifions : *n'eût dû* étonner personne jusqu'à ces derniers temps. En effet, catalogué astre inerte, sans air, sans eau et sans vie, simple bloc de rocher gravitant dans l'espace, qu'eût donc pu apprendre notre satellite au savant que celui-ci ne sût déjà ? Depuis Newton, la marche en a été étudiée par la mécanique céleste de façon de plus en plus minutieuse — à tel point qu'elle permet de prédire les éclipses du siècle prochain à une fraction de seconde près ; lunettes et télescopes de plus en plus puissants en ont scruté la surface jusqu'à y distinguer des détails de l'ordre d'une centaine de mètres, et la photographie en a fourni, depuis 1896, des atlas d'une finesse admirable.

« Qu'est-ce que la Lune ? Un monde mort, où il ne se passe jamais rien, où il n'y a presque plus rien à découvrir et qui n'offrira jamais d'intérêt à l'activité humaine. » Ainsi, il y a peu d'années, un astronome eût-il pu exprimer l'opinion à peu près unanime de ses confrères. On comprend que l'étude d'un corps céleste aussi déshérité ait été abandonnée aux amateurs, dont les petits instruments ne peuvent guère viser plus loin ; on conçoit aussi qu'à défaut de faiseurs d'alexandrins, la Lune, triste et démodée, n'ait plus excité l'inspira-

tion que des romanciers de science-fiction — qui sont, il est vrai, des poètes en leur genre.

... Tout ceci pour que le lecteur saisisse l'importance du bouleversement qui est en train de s'accomplir depuis trois ans et de pulvériser tant d'idées toutes faites et tant de routines, puisque la Lune est revenue, dans le monde scientifique, et même dans « l'autre », au premier plan dc l'actualité, puisqu'elle révèle des secrets inattendus et que les astronomes en viennent à se demander : « Après tout, est-elle si totalement défunte que nous l'avons pensé jusqu'ici ? »

Ce que l'on savait hier de la Lune.

Peut-être, avant d'entamer le récit de ces événements, n'est-il pas inutile de rappeler quelques données de base.

Souvenons-nous que la Lune est un globe de 3 473 kilomètres de diamètre (environ le quart du diamètre terrestre). Satellite de notre planète, elle tourne autour d'elle en 27 jours, à une distance moyenne de 384 000 kilomètres (soit une trentaine de diamètres terrestres). La caractéristique de cette révolution réside dans le fait que la Lune garde perpétuellement le même hémisphère tourné vers nous. Aussi cet hémisphère n'a-t-il cessé, depuis les âges les plus lointains de l'humanité, d'être observé, examiné, interrogé. Au reste, la moindre paire de jumelles, et même l'œil nu, sont capables de dévoiler les traits généraux de la topographie lunaire — disons : de la *sélénographie*.

Les tachès grises que l'on aperçoit ainsi à première vue sont baptisées du nom de *mers*, bien qu'elles ne recèlent pas une goutte d'eau. Ce sont d'immenses étendues plates, probablement formées d'épanchements de lave il y a des millions d'années. Mais c'est à la lunette, si faible soit-elle, qu'apparaît le relief typique de ce monde étrange : une floraison de trous ronds, qui en couvrent toute la surface à l'exception des mers. Le plus grand, *Clavius*, dépasse 200 kilomètres de diamètre ; d'autres tombent au-dessous du seuil de visibilité. Ils crèvent par milliers le visage de la Lune, mordant parfois les uns sur les autres et se chevauchant, comme si ceux-ci étaient antérieurs à ceux-là.

Tels sont les *cirques* qui, contrairement, à ce que l'on croyait naguère, ressemblent moins à des puits qu'à des soucoupes. Le cirque *Théophile*, par exemple, est bien bordé par un rempart de 5 400 mètres, mais il ne mesure pas moins de 100 kilomètres de diamètre. De telles formations ne s'apparentent donc pas du tout à des cratères volcaniques, et, de fait, la majorité des astronomes leur attribuent aujourd'hui une tout autre origine : ce seraient les points de chute, les « entonnoirs » d'un bombardement incessant de météorites. L'espace

interplanétaire est sillonné par d'innombrables bolides, épaves célestes qui pleuvent sans arrêt depuis le commencement du monde. Pourquoi la Terre en est-elle exempte, ou, du moins, pourquoi n'en porte-t-elle pas trace? D'abord parce qu'elle est entourée d'une atmosphère, qui échauffe et fragmente ou volatilise les météorites, leur enlevant, par conséquent, toute leur force de percussion ; ensuite parce que le vent et l'eau courante déterminent une érosion puissante, qui lime les reliefs et les fait peu à peu disparaître.

C'est précisément l'absence d'atmosphère et d'eau sur la Lune qui explique la persistance des cirques. C'est l'absence d'érosion qui rend compte des cimes acérées, des rocs aux arêtes aiguës, et c'est à elle que les montagnes lunaires doivent leurs flancs abrupts et leurs amoncellements chaotiques. Car notre satellite se hérisse de montagnes énormes, chaîne des Apennins, longue de 640 kilomètres et culminant à 6 000 mètres, massif des Alpes, qui entasse quelque sept cents pics et qu'entaille une brèche géante de 10 kilomètres, et une foule d'autres systèmes orographiques qui, à l'oculaire, donnent au bord du disque lunaire un aspect bossué et déchiqueté.

La Lune, monde mort? Oui, mais...

Que la Lune, dépourvue d'atmosphère sensible, n'ait pas de nuage pour masquer son sol, l'avantage est précieux pour nos astronomes. Le revers de la médaille est qu'il aggrave sérieusement la sévérité des conditions physiques à la surface de l'astre. Il signifie qu'il n'y a rien pour adoucir l'ardeur des rayons solaires, ou, à l'inverse, pour s'opposer, la nuit, au terrible froid des espaces. Aussi, la température du jour, dans les régions qui ont le Soleil au zénith, s'élève-t-elle à 100 °C, tandis qu'elle s'abaisse, la nuit, jusqu'à — 150 °C. Conditions qui, jointes à celles qui découlent du manque d'air et du manque d'eau, amènent inéluctablement à la conclusion : il n'y a pas de vie possible sur un tel globe, et les phénomènes géologiques eux-mêmes y sont quasi inexistants. La Lune n'est qu'un rocher nu sur qui ont seules prise les lois de la mécanique céleste.

La Lune, monde mort : l'évidence s'en imposa, dès le commencement du XIXe siècle, à tous les astronomes spécialisés.

Avec quelques exceptions, toutefois.

C'est-à-dire, que, au tableau schématique et sans nuance que brossait la sélénographie, il se trouvait des observateurs pour apporter des correctifs singuliers. L'un déclarait avoir vu un point lumineux sur la partie obscure du disque, un autre signalait l'apparition et le déplacement de taches suspectes ; devant d'autres encore, c'était un cirque qui s'estompait lentement ou bien, au contraire, semblait émerger d'une espèce de brume. Racontars? Hallucinations? Mais n'oublions pas que la plus récente de ces observations hétérodoxes

ne date que de 1953, et qu'elle eut pour parrains deux sélénographes anglais très connus, M. Patrick Moore et H. P. Wilkins.

Cette observation — celle du fameux « pont sur la Lune » — n'était, du reste, qu'une unité à ajouter aux cent soixante-quatorze énigmes que le sélénographe autrichien Karl Muller avait pris la peine de relever en 1927 et qui, toutes, se fondaient sur des désaccords entre des observations anciennes et des photographies. Mais le plus modeste des astronomes amateurs n'est-il pas au courant de l'énigme de Platon? *Platon* est un cirque lunaire accessible à la moindre lunette ; or, à l'opposé de ce que voudrait le sens commun, il s'assombrit au fur et à mesure que le Soleil monte dans le ciel. S'agit-il d'un fallacieux jeu de lumière? On en discute encore à l'heure actuelle. Si bien que, même dès 1957, il était difficile de ne pas estimer que l'on s'était peut-être un peu pressé d' « enterrer la Lune », si l'on ose risquer l'expression, et, deux ans plus tard, M. Patrick Moore pouvait écrire : « Aucun exemple de variation lunaire n'a été prouvé jusqu'ici, mais le problème entier reste complètement ouvert. »

Il va sans dire, d'ailleurs, que, de ces diverses énigmes, la plus évidente, la plus persistante, la plus irritante, était celle que posait la face cachée de la Lune. Comme notre satellite nous présente continuellement le même hémisphère, il était fatal que l'on se demandât comment était fait l'autre. Bien entendu, les hypothèses n'avaient pas manqué : l'hémisphère inconnu est occupé par une mer immense ; ou bien, allongé en poire, il retient air et eau et se montre par conséquent habitable ; d'aucuns, se fiant aux menus détails qui en dépassent de ce côté-ci, ne craignaient pas d'en déduire l'emplacement des cirques ; et il en était qui jugeaient, fort logiquement, que l'autre face n'avait pas de raison de ne pas ressembler à celle que nous avons devant les yeux.

Et les conjectures les plus variées eussent continué à fleurir dans les revues astronomiques si, en 1959, un raz de marée n'eût révolutionné les méthodes traditionnelles de la sélénographie et remis en question certaines des déductions les plus soignées.

Les quatre épisodes de la conquête cosmique.

L'histoire des méthodes astronomiques peut être divisée en quatre épisodes. Le plus ancien, qui prend fin en 1609, est celui de l'observation à l'œil nu. Il concerne uniquement l'étude du déplacement des astres sur la voûte céleste — ce que l'on appelle l'astronomie de position.

Le deuxième épisode s'ouvre en 1609, quand Galilée applique la lunette à l'examen du ciel. Alors, outre le mouvement des corps célestes, c'est leur structure physique qui devient accessible.

L'année 1959 peut être considérée comme le terme de ce deuxième épisode et le prime début du troisième. Après la lunette, la fusée. Après le contact optique, le contact physique. Les engins cosmiques rendent désormais possible l'approche de la Lune et des planètes, la prise de photographies et, bientôt, le prélèvement d'échantillons que les astronomes pourront récupérer.

Quant au quatrième épisode — celui de demain ou d'après-demain — ce sera, on le devine, celui qui verra l'homme débarquer sur les terres du ciel et en prendre possession.

A chacun de ces épisodes correspond naturellement un chapitre de l'exploration lunaire. Purement visuelle jusqu'en 1959, celle-ci fit place, cette année-là, par l'*alunissage* [1] de *Lunik II*, à la phase du contact physique. Il se passa, en outre, cette chose curieuse que l'événement fut une sorte de choc : sur la Terre aussi il brisa les routines séculaires d'observation, abattit les trop prudents conformismes, enhardit les savants doués d'imagination et de perspicacité, et conduisit à lancer tout haut la question que beaucoup se posaient tout bas : « Et si la Lune n'était pas ce que nous avons cru ? Ne devrions-nous pas réexaminer une bonne partie de ce que nous avons classé jusqu'ici comme faits acquis ? »

Prise de contact avec la Lune.

Nous venons de dresser le bilan — extra-sommaire, comme bien on pense — des deux premiers épisodes de l'exploration de la Lune, avec ses certitudes et ses doutes. Nous devons maintenant présenter au lecteur les résultats obtenus depuis que l'épisode numéro 3 a commencé, c'est-à-dire depuis un an.

Sans avoir reçu les confidences des uns ni des autres, nous avons de bonnes raisons de supposer que, dès les premiers satellites artificiels mis en place sur leur orbite, Soviétiques et Américains ambitionnèrent de toucher la Lune. Telle était effectivement la cible que visaient les quatre premiers *Pionniers* américains (à partir du 11 octobre 1958) et *Lunik I*, et qu'atteignit seul *Lunik II*. Admirons au passage la précision avec laquelle les savants russes lancèrent cette dernière fusée, vraisemblablement haute comme un immeuble de douze étages, puisqu'une erreur de quelques dixièmes de degré sur la direction et de trente minutes sur l'heure d'*arrivée* suffisait pour manquer le but !

Après un voyage de trente-quatre heures, *Lunik II* s'écrasa sur la

1. Le verbe *alunir* a été admis par l'Académie française en septembre 1959, mais il était depuis deux ans utilisé par les spécialistes. (Voir *Revue de Paris* de novembre 1959, page 174.)

Lune le 13 septembre 1959, dans les marais de la Putréfaction [1]. Il avait auparavant accompli et transmis deux découvertes importantes. L'une concernait l'existence d'une sorte d'ionosphère lunaire ; l'autre enregistrait l'absence de tout champ magnétique sensible. Conséquence pour les futurs astronautes : ils ne pourront pas se guider à la boussole sur la Lune.

L'impact de *Lunick II* sur notre satellite était un exploit brillant, mais on pouvait regretter que, se produisant à une vitesse supérieure à 3 kilomètres/seconde, il eût anéanti l'appareil. La preuve était administrée qu'une fusée pouvait être dirigée vers la Lune avec une grande précision : n'était-il pas possible d'en profiter pour lancer un engin qui, sans toucher l'astre, le contournât et le frôlât d'assez près pour en téléviser la face cachée, celle qui est opposée à la Terre ?

C'est à ce nouveau problème que s'attaquèrent les savants soviétiques. Il consistait à faire décrire à la fusée une orbite qui englobât d'abord la Lune, puis revînt vers la Terre, et se révélait dès l'abord d'une difficulté extraordinaire. Il fallait, en effet, que la fusée passât assez près du sol sélénite pour en prendre des photographies utilisables, à une distance cependant suffisamment grande pour éviter de se laisser capter par l'attraction lunaire... et néanmoins telle que celle-ci pût infléchir la trajectoire et la recourber vers notre planète. Bref, une erreur de 1 mètre/seconde sur la vitesse orbitale entraînait un écart de 750 kilomètres au voisinage de la Lune. C'est-à-dire que, outre le problème de la propulsion, se posait, pour le guidage, celui d'un dispositif électronique d'une précision inégalée.

Nous passerons rapidement sur ces deux problèmes, qui furent, comme on sait, résolus par *Lunik III*, et qui n'intéressent pas directement le sujet ici traité. Nous ferons seulement toucher du doigt la prodigieuse complexité de la prise de vue qui était le but de l'opération. Pour photographier l'hémisphère inconnu de la Lune, l'engin cosmique devait d'abord interrompre son mouvement de rotation sur lui-même, puis s'orienter de façon à avoir « le soleil dans le dos », si l'on peut dire, et, devant lui, l'hémisphère lunaire éclairé ; il devait ensuite déclencher l'appareil photographique, en changeant de foyer de manière à obtenir des clichés à deux échelles différentes, puis développer la pellicule et la sécher ; il devait enfin la passer dans l'émetteur de télévision sur les ordres des astronomes soviétiques transmis par radio. Appareillage d'une folle ingéniosité, convenons-en, et qui fonctionna sans à-coup le 7 octobre à partir de quatre heures et demie, quand la distance à la Lune était comprise entre 62 500 et 68 400 kilomètres.

1. ... Appellation qui ne signifie nullement que ces marais contiennent une seule goutte d'eau !

L'hémisphère inconnu de la Lune.

Deux seulement des photographies obtenues ont été publiées jusqu'ici, l'une prise avec un foyer de 200 millimètres, l'autre avec un foyer de 500. Malgré les mille lignes de la transmission par télévision, elles ont probablement déçu, par leur flou, les personnes qui les ont vues dans la presse. En fait, elles ont été prises de beaucoup plus loin qu'il n'était prévu, en raison d'une légère altération de la vitesse au voisinage de la Lune ; de plus, on imagine aisément à quel point la qualité dut souffrir des multiples intermédiaires qui s'intercalaient entre l'image de la pellicule originale et la photogravure des journaux. Ces documents n'en apparurent pas moins, à tous les gens avertis, comme le résultat d'un tour de force vertigineux et chargés de révélations. Ils dévoilent, en effet, les deux tiers de l' « envers » de notre satellite, et règlent, en gros, toutes les hypothèses que l'on avait aventurées sur lui.

Qu'est-il donc, cet hémisphère invisible, et quelle différence d'aspect présente-t-il avec l'hémisphère visible ?

A première vue, il semble comporter moins de taches grises, mais, comme le fait remarquer M. Paul Muller, sans doute n'est-ce là qu'une apparence qui tient au caractère très flou de l'image.

La première remarque que l'on peut faire, en tout cas, c'est que, sur l'un des bords, apparaît une fraction plus ou moins grande, et parfois très reconnaissable, de certaines formations de la face connue ; c'est le cas de la mer des Crises, que l'on voit à l'œil nu comme une tache ovale près du bord droit de la Lune. Une deuxième remarque, c'est que, bien en évidence, une tache sombre parfaitement délimitée signale une « nouvelle » mer large de 300 kilomètres, appelée mer de Moscou. Du côté du sud, cette mer se termine par un golfe qui est la baie des Astronautes. Au midi, et sur le même méridien, une autre mer, la mer des Rêves.

Un trait de relief caractéristique est constitué par une grande chaîne de montagnes, longue de plus de 2 000 kilomètres, qui barre transversalement le milieu du disque : la chaîne des monts Soviétiques. Enfin, çà et là, malgré le flou et le grossissement trop faible, quelques grands cirques surgissent : les cirques Tsiolkovsky, de 100 kilomètres de diamètre, Lomonosov, de 70 kilomètres, et Joliot-Curie.

Tout compte fait, avec ses mers, ses montagnes et ses cirques, il paraît bien que la face inconnue n'ait pas un autre aspect que la face connue. Cependant, il faut noter que toute la région nord-est semble presque vierge de détails, comme s'il ne s'y trouvait aucune mer — sauf la mer de Moscou. Cela peut être, bien entendu, une apparence due au fait que l'hémisphère était, au moment de la photographie, éclairé de face, mais peut-être s'agit-il aussi d'un fait réel

très significatif : dans l'hémisphère visible, en effet, la région sud-ouest est, de son côté, très pauvre en mers. Quel problème pose aux astronomes cette curieuse dissymétrie ?

Le sol de la Lune.

Nous avons fait observer, tout à l'heure, que la découverte de la face cachée de la Lune avait été une sorte de choc pour la sélénographie traditionnelle. A la vérité, il semble bien que les prochaines perspectives de l'astronautique, en particulier celles de l'alunissage d'astronefs robots, soient à l'origine de ce renouvellement d'intérêt. Le fait est que, à peu près dans le même temps où les fusées soviétiques rapportaient les nouvelles que l'on sait, d'autres découvertes fusaient ici et là, non moins révolutionnaires par rapport aux positions classiques.

L'un des problèmes qui deviennent préoccupants à mesure qu'approche l'époque des alunissages concerne la nature du sol lunaire. Sur quelle espèce de terrain, stable ou instable, les fusées auront-elles à se poser ? *A priori*, puisque la Lune n'a pas d'eau, elle ne saurait davantage avoir de roches sédimentaires ; elle ne devrait donc consister qu'en roches éruptives, et même, si l'on adopte les vues de M. Dauvillier, qu'en un bloc de *sima* basaltique sombre. C'est effectivement ce que confirme le pouvoir réflecteur de la surface lunaire, qui est très faible (7,3 p. 100).

A ces vues, Bernard Lyot apporta un correctif dès 1929. En étudiant certaines propriétés de la lumière réfléchie par la Lune (la polarisation), il s'aperçut que ces propriétés étaient les mêmes pour la lumière réfléchie par certaines cendres volcaniques. Par analogie, il apparaissait ainsi que le sol lunaire devait être tapissé d'une couche de poussières pareille à de la cendre volcanique, dont des mesures récentes permettent d'évaluer l'épaisseur à 2 ou 3 centimètres.

Épaisseur minime, assurément, et qui ne doit point masquer les plus faibles mouvements du terrain. On s'attend légitimement que la surface lunaire, faite de roches éruptives, ne soit que reliefs rugueux et — à la suite des impacts de météorites — foisonnement d'éboulis.

Or, l'utilisation du radar renversa cette hypothèse.

Le radar avait déjà servi pour mesurer la distance de la Lune. A partir de 1958, des travaux anglais et américains montrèrent que ses ondes se réfléchissaient sur cet astre presque aussi bien que sur un miroir — du moins à l'échelle de ces ondes, longues de 1,50 mètre. Il fallait en conclure que la surface n'était pas rugueuse comme on le pensait, donc qu'il n'y avait pas d'éboulis, ou, du moins, que les blocs étaient fondus et soudés de façon à constituer une espèce de revêtement continu aux contours adoucis. Mais comment cette fusion

eût-elle pu s'accomplir, sinon par la chaleur ? On en venait à admettre que la Lune, contrairement à ce que l'on avait cru jusqu'alors, possédait encore une certaine chaleur interne, suffisante pour ramollir et fondre les roches superficielles.

Cette hypothèse d'une chaleur interne provoqua un haut-le-corps chez beaucoup d'astronomes. « S'il existe une activité interne, objectèrent-ils, nous n'en avons aucune preuve observationnelle. — Pardon, répondit-on, la Lune montre, par endroits, des chaînes de petits cirques alignés parallèlement à de longues fissures : comment expliquer cette disposition si l'on attribue les cirques à des chutes de météorites ? N'est-il pas logique, du moins pour certains d'entre eux, d'en reconnaître l'origine dans quelque phénomène volcanique local ? »

Question qui trouva tout de suite une opinion attentive et passionnée, la presse annonçant, à ce moment, qu'un astronome soviétique venait justement d'observer une éruption...

Dans la nuit du 2 ou 3 novembre 1958, l'astronome Kozyrev, de l'observatoire de Crimée, se trouvait à l'oculaire de son télescope de 1,25 mètre. Celui-ci était braqué sur la Lune de façon à prendre des spectrogrammes du cirque *Alphonse*. « Tandis que je prenais le premier spectrogramme, raconte M. Kozyrev, à 1 heure T.U., et que je guidais l'instrument en me repérant sur le piton central du cirque, cette image fut fortement noyée dans une teinte rouge inhabituelle. » Que se passait-il ? Les spectres confirmèrent qu'il n'était pas question d'une illusion d'optique. A la vérité, une émission de gaz luminescent — que d'aucuns baptisèrent éruption — était en cours dans le cirque.

Cette observation fit grand bruit, bien plus que n'en avaient fait des observations visuelles analogues, effectuées en 1903 à Londres et en 1904 en Russie. On devait bien en croire les spectrogrammes : la Lune n'était rien moins que morte, et son sous-sol manifestait une activité indéniable.

Un fantôme d'atmosphère.

Au même moment encore, de nouvelles recherches étaient entreprises sur l'atmosphère de la Lune, et conduisaient à des déductions qui influeront sans doute sur l'exploitation future de notre satellite.

Non que ces recherches aient abouti à démontrer l'existence d'une atmosphère respirable : il en est moins question que jamais. Pourtant, l'astrophysicien anglais Elsmore, observant, le 24 janvier 1956, à l'aide du radiotélescope de Cambridge, l'occultation, par la Lune, d'une radio-source céleste (la nébuleuse dite du Crabe), constata un

phénomène remarquable : l'éclipse des ondes célestes fut un peu plus longue que le voulait le calcul ; tout se passait comme si elles eussent été réfractées dans une enveloppe gazeuse qui entourerait la Lune. C'était une confirmation des travaux de M. Audouin Dollfus à l'observatoire du Pic-du-Midi, et la preuve qu'il y avait vraiment une « atmosphère » lunaire. Hâtons-nous d'ajouter que celle-ci est si faible que la densité n'en excède guère le dix mille milliardième (10^{-13}) de l'atmosphère terrestre.

Le lecteur se demandera sans doute comment la présence de cette atmosphère, qu'un physicien de laboratoire appellerait plutôt un « vide poussé », peut influer sur l'exploitation future de la Lune. C'est que, comme l'ont montré les Américains W. F. Edwards et L. B. Borst, cette atmosphère-là n'est vraisemblablement composée que de gaz lourds, comme le krypton et le xénon. Ces gaz peuvent être produits par la désintégration radioactive de l'uranium. Leur teneur infinitésimale autour de la Lune implique donc une teneur infinitésimale du sol lunaire en uranium, la proportion étant, par rapport au sol terrestre, de 1 à 100. On comprend quelles conséquences pratiques peuvent en tirer les futurs prospecteurs lunaires... et combien ils peuvent en être affligés [1].

« Géologie » de la Lune.

Le lecteur s'attendrait à trouver, au bout de la phrase ci-dessus, et surtout au bout de la note de bas de page, sinon un « point d'ironie », du moins un point d'exclamation. A la réflexion, l'auteur a jugé préférable de s'abstenir — acte de prudence qu'imposent les performances de l'astronautique et la rapidité de ses progrès.

Au reste, se demander : « De quels matériaux se compose le sol de la Lune? Ne renferme-t-il vraiment pas d'uranium? » apparaît plutôt une marque de sage prévoyance qu'une fantaisie de science-fiction. Et les astronomes ont déjà commencé à réunir des éléments de réponse.

M. J. Dubois, par exemple, à l'observatoire de Bordeaux, détecta la présence d'une certaine luminescence du sol lunaire. Or, ce phénomène ne peut être dû qu'aux rayons ultra-violets (ou même X) du Soleil frappant des roches comme la fluorite ou la calcite. La nature de la luminescence dépendant de celle de la roche émettrice, il est déjà possible de postuler la présence, sur la Lune, de minéraux comme la *willémite* (silicate de zinc). Résultats qui concordent, d'ailleurs, avec ceux qu'a recueillis, de son côté, le Soviétique Kozyrev.

1. On sait qu'il s'est fondé, notamment aux États-Unis, des sociétés qui vendent des lotissements sur la Lune, les tarifs dépendant de l'emplacement et le terrain étant plus cher dans un « beau » cirque.

Remarquons, en outre, que si l'eau et les roches sédimentaires en sont absentes, la Lune offre, en revanche, toute la gamme des roches ignées, avec les minerais métallifères. C'est malheureusement (!) l'uranium et le thorium qui manquent le plus, chose que nous déplorerions si, quand les hommes en seront au stade de l'exploitation lunaire, ces métaux ne devaient certainement être revenus, ici-bas, à leur rôle ancien d'échantillons de laboratoire.

Un monde a conquérir.

On soupçonne avec quelle hâte Soviétiques et Américains doivent préparer en ce moment les premiers alunissages d'engins non montés, qui pourront transmettre à la Terre images de télévision et indications sélénophysiques. Mais on devine aussi qu'avant de risquer tout débarquement, ils tiennent à savoir au juste comment se comportera le terrain. Besogne qui n'est point de pure spéculation, puisqu'une organisation aussi réaliste que la *National Aeronautics and Space Administration* américaine a récemment signé des contrats pour la fourniture de gravimètres et de sismographes qui doivent être déposés sur le sol sélénite...

On devine aussi que les prochaines tentatives d'exploration lunaire, même par engins robots, nécessiteront des cartes plus précises et plus détaillées que celles dont se contentaient nos astronomes. En fait, les cartes lunaires ne manquent pas, depuis le bel atlas photographique établi par les Français Loewy et Puiseux en 1896, mais, comme la Lune passait pour un astre mort et n'intéressait plus les professionnels, ces cartes étaient généralement le travail d'amateurs. Ceux-ci, bien entendu, si consciencieux et si savants qu'ils fussent, ne disposaient point de moyens techniques suffisants. Par exemple, à l'heure actuelle encore, la meilleure carte lunaire est celle de l'Anglais H. P. Wilkins, mort en janvier dernier. Le disque y mesure 7,50 mètres de diamètre et il y figure 60 000 points repérés exactement. Mais on conçoit que cette carte ne puisse rivaliser avec celle qu'entreprend une équipe de professionnels anglais et américains, d'après des documents pris à la lunette de l'observatoire du Pic-du-Midi, et que subventionne... l'Air Force américaine.

Il est particulièrement savoureux, pour ceux qui suivent l'histoire de l'astronomie, de considérer avec quelle rapidité inattendue la Lune remonte dans l'estime des astronomes professionnels. Ne nous dissimulons pas, naturellement, qu'à l'intérêt suscité par des découvertes scientifiques retentissantes, se mêle un parfum beaucoup plus suspect de préoccupations profanes. Notre satellite n'était hier, encore, que le domaine d'amateurs passionnés, que nous appellerions volontiers des « mordus » de la sélénographie. C'était, par exemple, l'ins-

tituteur Maurice Darney (1882-1958), ou l'industriel Gabriel Delmotte (1875-1950), député du Nord, à qui ses électeurs reprochaient d'être plus souvent dans la Lune qu'à la Chambre. On en dirait autant de la société sélénographique fondée par Neison en 1878, et de divers comités d'études lunaires jusqu'à la Société lunaire internationale contemporaine, dont le secrétariat siège à Barcelone.

De nos jours, les professionnels ont repris, si l'on peut dire, possession de la Lune, éperonnés par les ingénieurs, les juristes... et les militaires. Le Pentagone et le Kremlin méditent sans doute sur l'installation de rampes de lancement dans l'océan des Tempêtes ou le cirque *Tycho* ; un cours de droit spatial est professé à l'université de Strasbourg... qui aura fort à faire pour imposer le respect de ses prescriptions. Et l'humble humain lui-même doit d'ores et déjà se forger une mentalité neuve, comprendre que le pouvoir et le domaine de la société s'étendent maintenant au-delà du globe terrestre, qu'il en découle, pour lui, une nouvelle façon d'envisager les événements et que, de ce fait, le monde ne sera plus, demain, ce qu'il est aujourd'hui.

Mais ce sont là des choses qui ne surprendront point le sage, lequel les a lues dans le « Deuxième Soir » des *Entretiens* de Fontenelle. « Je ne veux plus jurer, confiait l'aimable Cydias à la séduisante marquise, qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la Lune et la Terre », prophétie qui eût fort fâché, comme on sait, le balourd époux de Philaminte, mais que les continuateurs de Tsiolkovsky et d'Esnault-Pelterie ne tarderont plus à réaliser.

PIERRE ROUSSEAU

CHRONIQUE DES LIVRES

LA SCIENCE DE L'INCERTITUDE

par Jacques DUCLAUX *(Flammarion)*

M. Jacques Duclaux nous avait donné deux livres, dont une chimie populaire, dans lesquels s'était révélé un esprit étourdissant. Voici qu'il se met maintenant en tête de nous apprendre le calcul des probabilités — pardon : de nous montrer, dans les mille détails de la vie courante, mille applications de cette science austère, sur le temps qu'il fait, la circulation à Paris, les jeux olympiques, le baccalauréat et... l'amour. Il en résulte cette *Science de l'Incertitude* devant laquelle les pontifes fronceront les sourcils, mais que le lecteur de *La Revue de Paris* lira avec étonnement, puis avec ravissement. Il y trouvera une science sûre présentée avec un agrément inaccoutumé, le sonnet d'Oronte glissé insidieusement dans la formule de Stirling, et refermera le livre en pensant que Fontenelle a toujours des héritiers.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 168.)

LES PARTIS A RECULONS

par MARCEL GABILLY

« Nous entrons dans l'avenir à reculons. »

A juger du comportement des partis politiques au cours des deux années qui viennent de s'écouler, cette phrase de Paul Valéry, retrouvée opportunément ces jours-ci, prend l'aspect d'une prophétie.

Sous le titre *Les partis en sursis*, nous avons vu naguère [1] comment, frappées d'inertie au lendemain du vote par lequel, le 2 juin 1958, le Parlement venait de s'en remettre au général de Gaulle du soin de forger de nouvelles institutions, les formations politiques de la IVe République avaient repris conscience des possibilités que leur offraient la Constitution nouvelle et la loi électorale. Pas une n'avait manqué, les 23 et 30 novembre suivants, au rendez-vous du suffrage universel. Il y avait, bien entendu, quelques nouvelles venues [2].

Notre étude concluait : « Le pays voulait une remise en ordre. Et il s'est trouvé devant une confusion plus grande qu'auparavant. Ayant obtenu le sursis légal, les partis ont affecté de se tenir pour amnistiés. Mais l'amnistie ne se gagne que par la bonne conduite. »

Un délai raisonnable s'étant depuis lors écoulé, essayons de faire le point. La première impression est celle d'une vitalité intense. Mais il s'agit moins d'activité, qui suppose un organisme sain et en pleine force, que d'agitation, expression fréquente d'un état fébrile. Cette vitalité ne se manifeste du reste pas au même stade que sous la IVe République. Il y a transfert au bénéfice de l'appareil permanent — conseil national, bureau exécutif, comité directeur — et au détriment des assises nationales en voie de devenir à des degrés divers des organismes d'enregistrement, les interventions des militants y prenant, si l'on peut dire, des tournures de plus en plus académiques.

1. *Revue de Paris*, décembre 1958. — 2. Douze formations avaient eu accès à la radio officielle : Union pour la Nouvelle République, Centre de Réforme républicaine, S.F.I.O., Union du Centre Républicain et des radicaux socialistes, Renouveau et Fidélité, Parti Républicain radical et radical socialiste, Centre National des Indépendants et Paysans, Parti Communiste, Démocratie Chrétienne, Union des Forces démocratiques, M.R.P., Défense des Libertés (Poujade).

La deuxième impression est celle de l'impuissance, mal dissimulée du reste par les dirigeants eux-mêmes, quels qu'ils soient. Les discussions tournent à vide, en rond. Les prises de position sont rarement franches, toujours prudentes. Elles s'apparentent de plus en plus aux vœux des conseils généraux. L'incapacité de sortir des sentiers battus est flagrante. Les optiques restent fixes, les formules invariables. Explication générale, qui sert d'excuse, passée à l'état de leitmotiv : rien n'est possible tant que durera la guerre d'Algérie.

Troisième impression : la vétusté. Les militants prennent de l'âge. Ils ne connaissent plus les turbulentes et nécessaires poussées de la jeunesse [1]. Où sont les « jeunes Turcs » d'antan, cette sève montante qui revivifiait le radicalisme à chacun de ses congrès ?

Au début de 1959, trois éléments présentaient un intérêt de nouveauté : 1° Comment allait se fixer l'Union pour la Nouvelle République ? 2° Quelle audience trouveraient les jeunes promoteurs du néo-corporatisme ? 3° Qu'adviendrait-il de l'Union des forces démocratiques, constituée par les adversaires du régime, dès le référendum sur la Constitution ? Une quatrième question allait en découler : que feraient les anciennes formations ?

*
* *

Au lendemain des élections législatives, l'Union pour la Nouvelle République s'était annoncée, par la voix de son comité central, prête à l'action. Elle voulait être, « en dehors des partis traditionnels, un mouvement d'un style nouveau utilisant des méthodes nouvelles ». C'était de bon augure et aussi de bon aloi, le groupe U.N.R. au Palais-Bourbon allait compter plus de 200 élus. On sait ce qu'il en fut [2]. Six mois plus tard, l'U.N.R. répétait : « Nous allons organiser notre implantation dans le pays. » Mais on allait se demander, longtemps après encore, en dépit de réunions multiples du Comité central, du bureau politique, du conseil national, du secrétariat général et de ses tables rondes si l'U.N.R. serait parti de cadres ou parti de masse.

C'est que, déjà, des courants contraires internes se manifestaient à des niveaux très différents. Secrétaire général, dès la première heure, M. Albin Chalandon était houspillé par M. Dronne, vieil élu de l'époque héroïque au franc parler bien connu, qui lui faisait grief de dépasser les bornes permises, engageant l'U.N.R. sans consulter personne.

Plus sérieuse et plus profonde est l'opposition que mène M. Léon Delbecque contre M. Chalandon. L'homme est un stratège réputé qui a fait ses preuves à Alger, le 13 mai. Ses amis le suspectent de travailler pour le compte de M. Jacques Soustelle. L'affaire qui prend prétexte

1. L'observation vaut même pour le parti communiste dont au Congrès d'Ivry en juin 1959 le secrétaire, M. Marcel Servin, déplorait le vieillissement.

2. *Revue de Paris*, mai 1959 : « L'U.N.R., un parti qui se cherche », par Marcel Gabilly.

de la politique algérienne, mais qui est bel et bien l'expression d'une lutte d'influences éclate ouvertement au premier congrès que tient en novembre 1959 à Bordeaux, l'U.N.R. L'objectif est de mettre au point une tactique, d'élaborer un programme. Dans une déclaration particulière de presse [1], quelques semaines auparavant, M. Chalandon avait préparé son terrain : « Il n'y a pas, disait-il, plusieurs gaullismes. Le gaullisme est une certaine perception de la réalité politique, à la fois une méthode et un état d'esprit... C'est une adaptation au réel. Le gaullisme ne peut plus être aujourd'hui ce qu'il était il y a dix ans ou vingt ans, parce que fidèle à lui-même il a évolué avec l'événement. Dans ces conditions, parler de plusieurs types de gaullisme au sein de l'U.N.R. n'a pas de sens. Il y a ceux qui épousent à la fois la pensée et l'action du général de Gaulle et ce sont de loin les plus nombreux. Il y a ceux qui, tout en étant fidèles à la personne du général, n'ont pas suivi l'évolution de sa pensée et sont actuellement désorientés. A Bordeaux, M. Soustelle se jette ardemment dans la controverse : « L'orthodoxie gaulliste? Je ne sais pas ce que c'est. » L'éclat se termine par un vote d'unanimité sur la politique algérienne. Mais personne n'est dupe de ce que seront les lendemains. Quant au programme général, M. Chaban-Delmas en avait donné cet étonnant raccourci : « L'U.N.R. doit faire en sorte que sa fidélité n'étouffe pas son initiative et que celle-ci ne contrecarre en rien l'action du général de Gaulle. Il faut à la fois suivre de Gaulle et devancer l'événement. »

Tel était le style nouveau.

***

Un langage tout différent était tenu le dimanche 18 janvier 1959 par des hommes, la plupart jeunes, venus de milieux ruraux, patronaux, ouvriers, passés généralement par les mouvements spécialisés d'Action Catholique : J.O.C., J.A.C. ou Syndicalistes chrétiens. Au total, une centaine qui constituaient le Comité National pour le Rassemblement des forces démocratiques. Parmi les premiers animateurs, plusieurs élus récents à l'Assemblée Nationale — certains avec l'étiquette M.R.P. Que veulent-ils? L'un d'eux, M. Bernard Lambert, jeune agriculteur qui vient de battre, en Loire-Atlantique, M. André Morice, radical dissident, l'exprime tout crûment :

« Nous pensons que les milieux populaires ne veulent pas d'un programme fait pour eux, si bon soit-il. Ils veulent surtout élaborer eux-mêmes le programme dont ils ont besoin et ce, en fonction d'une situation qui évolue en permanence... Il s'agit de reconnaître que, sur le plan politique, la France se compose non seulement de 44 millions de citoyens, mais aussi d'une quantité d'organisations économiques et familiales qui représentent des forces extrêmement importantes. »

1. *Le Figaro*, 12 octobre 1959.

Autrement dit, ce qui est demandé là, c'est que les organismes économiques, sociaux, syndicaux, familiaux soient accueillis, ès qualités, dans les partis.

Le Mouvement Républicain Populaire n'est pas insensible à cet appel. Il tient justement un Congrès extraordinaire, dont l'objet est de prévoir des méthodes de rajeunissement, d'élargissement, d'adaptation aux institutions nouvelles. Des conversations vont être engagées avec le rassemblement des forces démocratiques qui s'est en outre adressé aux indépendants, à la S.F.I.O., aux radicaux, à l'U.D.S.R. que conduisit d'abord M. Pleven, puis M. Mitterrand, à l'Union des Forces Démocratiques enfin. Les communistes ont été écartés.

Les indépendants sont, quant à eux, d'instinct sur la défensive. Ces militants familiaux leur paraissent suspects. Le « petit noyau d'hommes sans grande responsabilité syndicale ou autre qui agitent les idées syndicalo-socialo-politico-familiales » est décortiqué et jugé comme il convient : ce ne saurait être autre chose qu'un « travaillisme », lâche *France Indépendante*, organe du Centre National des Indépendants, qui tranche : « Ce n'est pas là une idée nouvelle. »

La réponse des diverses formations centristes n'a pas laissé de traces. Celle de l'U.F.D., où se retrouvent, répétons-le, des éléments de gauche qui ont dit « non à la Constitution », s'inquiète entre autres points de la position du Rassemblement à l'égard à l'école laïque. Elle demande : « Condamnez-vous, comme nous, les hommes qui, depuis des années, ont fourvoyé la France dans la guerre coloniale?... »

Arrêtons-nous ici un instant et reprenons avec Paul Valéry : « Nous entrons dans l'avenir à reculons... »

Bref, l'affaire ne marche pas. Le M.R.P. lui-même ne donne pas de suite bien encourageante. Les élections municipales et sénatoriales font précisément remonter quelque peu sa cote. Rien de tel pour redresser l'amour-propre. Il ne sera plus question de ce Rassemblement néo-corporatiste ou pseudo-travailliste.

*
* *

Et l'Union des Forces Démocratiques, que faisait-elle de son côté? Coalition de circonstance, négative par nature, puisqu'il s'agissait de grouper tous ceux qui s'opposaient d'emblée à la Ve République elle n'avait en principe plus d'objet d'exister après les élections législatives. Chacune des formations entrées spontanément dans le jeu pouvait reprendre ses billes. C'était d'ailleurs le désir de tous. Mais il y avait eu pour une fois cohabitation, réunions communes, listes communes de gens qui pendant des années s'étaient réciproquement déchiquetés. Un tel événement ne pouvait pas ne pas laisser de traces. On s'écrivit, on parla. Beaucoup et longtemps.

Il y avait, d'une part, les socialistes autonomes détachés de la S.F.I.O. en septembre 1958, à la veille du référendum et qui voyaient

venir à eux les laissés-pour-compte du suffrage universel, puis un petit contingent de communistes faisant figure d'opposants au carrefour Kossuth, ex-Châteaudun. Il y avait, d'autre part, l'Union de la Gauche Socialiste, constituée elle-même de petites troupes assez hétéroclites : nouvelle gauche, mouvement de libération du Peuple, action socialiste, unité socialiste. De chaque côté, il y avait des fractions hostiles à la fusion. Ici des « navillistes » (qui poseront sûrement une énigme aux futurs historiens) et là des antipossibilistes. L'arrivée chez les socialistes autonomes de M. Mendès-France et de son petit contingent de lieutenants, dépourvus de mandats mais nantis du label « Centre d'action démocratique », fait sensation. Les antifusionnistes, qualifiés de « faux durs, porteurs de faux nez », ne faiblissent pas pour autant. Bien au contraire, ils annonceront la perspective d'un parti socialiste de lutte de classe qui prendra le nom d'Union pour le socialisme.

Une année de prises de contact, de discussions, de votes de principe, n'allait pas suffire pour fonder les bases de l'accord entre le gros des troupes restantes de l'opposition ouverte au régime. C'est seulement en avril 1960 que naissait le parti socialiste unifié. Éprouvé par « une fatigue physique et morale », selon l'expression de l'animateur du nouveau parti. M. Mendès-France était absent mais se déclarait prêt « à toutes les éventualités et à maintenir les contacts avec tous ceux qui seraient utiles ». M. Depreux se chargeait du reste de formuler dans le style un peu lourd qu'on lui connaît les avances au parti communiste dont, ministre de l'Intérieur, il avait été jadis le pourfendeur : « Quand il y a le feu, disait-il, on ne demande pas aux pompiers leur casier judiciaire. » C'était oublier que le pompier peut être parfois l'incendiaire. Et dans l'occurrence, la circonspection pouvait être de mise. Mais le nouveau comité politique du P.S.U. n'attendait même pas une lueur quelconque d'incendie. Il suggérait dès sa première réunion de créer un cartel national d'action avec les « organisations populaires ». C'était aller au-devant des désirs du parti communiste.

Voilà donc, encore, pour le neuf !

***

Mais alors les anciens, les chevronnés de la politique, que faisaient-ils ? Soyons rigoureusement justes : le besoin du renouveau ne leur avait pas échappé. A personne.

Le Centre national des indépendants se réorganise en mars 1959. Ses structures se caractérisent par la souplesse à la base comme au sommet. Le rêve de son secrétaire général, M. Roger Duchet, est d'en faire l'élément moteur d'un grand parti conservateur, à la mode britannique. Hélas, éprouvés par la politique algérienne et plus précisé-

ment par les tensions d'Alger, les indépendants connaîtront à diverses reprises les conflits de tendances.

Le Centre républicain de M. Bernard Lafay veut à lui seul regrouper les forces centristes : ce serait le Centre libéral. M. Jean-Paul David estime avoir des droits d'antériorité avec son Rassemblement des Gauches républicaines. M. René Pleven dénonce les habitudes anciennes, tout en évoquant Waldeck-Rousseau. Il propose des lieux de rencontre, des « carrefours », des clubs, des comités de liaison et crée lui-même une Union démocratique. Il demande à ses voisins de faire table rase. Reprenant une expression du général de Gaulle qui fait fortune, M. Félix Gaillard lance : « Le parti radical de papa a vécu. » Répliquant à M. Pleven, il égratigne : « L'exigence qui nous est faite de nous « saborder » préalablement est d'autant plus surprenante qu'elle émane de personnes qui n'apportent à la nouvelle organisation que leur propre personnalité. » On changera les statuts du parti républicain radical et radical-socialiste, mais on gardera intégral le nom si souvent mené à la victoire sous la Grande Troisième. Le fameux comité Cadillac — seul — sera rebaptisé Comité exécutif. Les Républicains populaires organisent une école de cadres. M. Mendès-France l'avait fait lui aussi pour son compte en d'autres temps. Il avait appelé cela un « séminaire ». Le M.R.P. se croit tenu à plus de neutralité.

La S.F.I.O. chiffre à 10 p. 100 la perte que lui ont fait subir ses dissidents. Elle ajoute, s'en consolant : « Paradoxalement, leur outrance nous a fait du bien. » M. Guy Mollet célèbre en mai 1959 à Toulouse la « victoire socialiste » aux élections sénatoriales. Il se confie à son auditoire : « Personnellement, je rêve, je souhaite un grand regroupement, un grand rassemblement profondément travailliste. »

Tant de belles intentions exprimées aussi bien par les indépendants que par les socialistes, le centre et les radicaux, constituent certes une touchante unanimité, mais de colloques avoués en rendez-vous plus ou moins clandestins, tout reste en l'état. Chacun a ses délimitations propres, sa doctrine, ses incompatibilités. Le jeu des affinités politiques pourrait être aussi passionnant que celui des Sept Familles ou du batelier chargé de passer d'une rive à l'autre, le loup, la chèvre et le chou. Car si parfois on regarde vers l'avenir, les pieds restent solidement collés au passé. L'ombre des grands ancêtres revient toujours visiter les congrès et les hémicycles.

Tout bien pesé, ces introspections généralisées ont quand même un effet, mais exactement contraire à celui qui est recherché : les morcellements s'accentuent. Et la preuve la plus tangible est dans la prolifération des bulletins, cahiers, publications en tous genres et toute périodicité. Il faut renoncer à en faire le compte. Le Gaullisme qui est un, selon la définition de M. Chalandon, s'exprime par le truchement

officiel du *Courrier de la Nouvelle République*, mais après son départ du secrétariat général, le même M. Chalandon ouvre sa propre tribune, *La Nation*, pour exprimer le courant moderniste de l'U.N.R. Quant au gaullisme de M. Soustelle, il trouve son exutoire à *Voici Pourquoi*. En marge des *Forces Nouvelles* du M.R.P., s'est édifiée une maison amie, *France-Forum*. La *Démocratie Chrétienne*, de M. Georges Bidault, c'est tout autre chose.

Le socialisme orthodoxe se produit en demi-teintes à *Démocratie* 60, sous référence de Zarathoustra. Le socialisme dissident, autonome ou unifié, a sa *Tribune*. *Le Démocrate*, sur papier de luxe, n'a plus rien de commun avec feu l'organe d'information radicale-socialiste, sauf la vieille adresse, place de Valois. Et ils sont tant d'autres encore, attrayants, illustrés, présentant pour tout dire de confortables signes extérieurs de richesse. De même que le mouvement se démontre en marchant, la politique se définit aujourd'hui sous d'agréables couvertures multicolores et satinées.

L'annuaire des formations politiques, qui se donnent chacune à tâche de rassembler les Français sous leur pavillon propre, serait un fort volume si quelque éditeur s'y hasardait. Notre liste ici, est déjà confortable. Encore ne porte-t-elle pas trace d'une bonne dizaine de groupements qui peuvent se classer dans le secteur « activistes d'extrême-droite ». Ce sont le M.P. 13, Jeune Nation, la Phalange française, la restauration nationale, le parti nationaliste, le front national des Combattants, les anciens combattants d'Union Française, la Rénovation, le Centre d'études de psychologie, le nouvel Ordre européen. Eux aussi ont bien entendu leurs propres organes de diffusion ou de soutien.

A quoi de tels éparpillements peuvent-ils aboutir sinon à d'autres dislocations ? La diversité des « familles spirituelles » de la France — pour reprendre une expression dont il était fait grand usage dans les débuts de la IVe — serait-elle à ce point poussée qu'elle doive tourner au grouillement ? Le mal est évident ; en politique tout comme en physiologie, il risque d'en résulter de multiples désordres. Dans ses rapports avec le Gouvernement, le Parlement se plaint que les interprétations de la Constitution soient toujours faites à son détriment ; peut-être en irait-il différemment s'il n'était pas, du fait d'un morcellement insensé de la carte politique de la France, en état chronique de moindre défense.

Il y eut naguère une opération « Vérité » pour assainir nos finances. Les partis, tous les partis, auraient intérêt à la reprendre pour leur propre compte. Le diagnostic leur apparaîtrait clair : il est indispensable, il est urgent de faire le remembrement cadastral politique.

Pour commencer.

MARCEL GABILLY

par THIERRY MAULNIER

LES AMES MORTES

En consacrant la fin de la saison à l'une de ces grandes tournées internationales où leur renommée et la qualité de leurs spectacles servent si efficacement le prestige de l'art dramatique français, Mme Madeleine Renaud et M. Jean-Louis Barrault n'ont pas voulu laisser vide leur « Théâtre de France ». Ils ont mis la belle salle de l'Odéon rajeuni à la disposition des animateurs qui ne disposent pas normalement d'une scène à Paris. C'est là une initiative heureuse, qui contribuera sans aucun doute, si elle est renouvelée tous les ans, à accroître encore l'importance du rôle dès maintenant tenu par le « Théâtre de France » parmi les grands « subventionnés », en faisant de ce théâtre non seulement le lieu habituel de travail d'une compagnie célèbre, mais aussi le rendez-vous des metteurs en scène et des troupes qui ont l'ambition légitime de se manifester devant le grand public parisien, pour quelques jours ou pour quelques semaines, dans une vaste salle pourvue de tous les moyens techniques, d'une bonne administration, d'une « clientèle » nombreuse et éclairée.

Roger Planchon, avec les *Ames mortes* de Gogol, a ouvert le feu au début de mai ; l'*Andromaque* de Racine suivra, durant la première semaine de juin, présentée par *Mission du Théâtre* dans la mise en scène réalisée l'an dernier pour le Festival d'Athènes au Théâtre d'Hérode Atticus ; puis, ce sera le tour de Jean Dasté, directeur de la « Comédie de Saint-Étienne », avec le *Cercle de Craie caucasien* de Bertold Brecht. Racine se trouve donc encadré par deux spectacles « brechtiens », car le spectacle conçu par M. Roger Planchon à partir des *Ames mortes* de Gogol porte une forte empreinte de Brecht par sa structure même et par le style de l'interprétation.

Paris connaît déjà M. Roger Planchon, dont les débuts, sur une petite scène lyonnaise, attirèrent dès l'abord l'attention des meilleurs critiques, et qui, très jeune encore — a-t-il dépassé la trentième année ? — a su s'assurer une réputation qui dépasse déjà les frontières françaises. M. Roger

Planchon a pour lui de très grandes et très rares qualités d'animateur. Il possède, à un degré exceptionnel, l'imagination scénique. Il sait former des comédiens, les guider dans leur travail, leur donner la cohésion et l'unité de style. On sent, dans tous ses spectacles, la continuité du dessin et la fermeté de la direction. Ses opinions politiques, dont il ne fait pas mystère, lui ont assuré, d'abord à Villeurbanne, puis à Paris, l'appui des nombreux groupements d'amateurs de théâtre qui sont tenus en mains par les comités d'usine, les municipalités des agglomérations ouvrières et l'état-major plus ou moins ouvertement « progressiste » qui s'est installé à la tête des plus importantes associations de spectateurs. Il sait, d'autre part, se mettre en valeur, en apportant dans la réalisation de ses spectacles, cette nouveauté qui n'est pas toujours conforme à l'esprit de l'œuvre, mais qui a le mérite, même lorsqu'elle est contestable, d'y mettre des accents originaux, et de « faire parler ».

La matière première qui lui était offerte avec l'adaptation des *Ames mortes* par Arthur Adamov devait tout naturellement le séduire. Non que cette adaptation soit de nature à nous satisfaire. Elle est, dans son ensemble, si on la confronte au roman, sommaire, linéaire, gâtée par un souci évident de simplification démonstrative à des fins de propagande. Les véritables connaisseurs de Gogol, ceux qui savent la langue russe et même ceux qui n'ont lu les *Ames mortes* que dans des traductions, n'ont pas retrouvé dans la pièce cette complexité, cette sensibilité aux nuances et aux contradictions des caractères, cette finesse poétique, cette indulgence dans la cruauté, cet amour dans la satire, qui font le charme du livre. Que voulez-vous ? Gogol n'était pas marxiste. C'est M. Arthur Adamov qui l'est. Gogol est mort. Ce n'est pas aux yeux d'un marxiste vivant une raison suffisante pour n'essayer pas de le convertir. Gogol, comme Tchekhov, doit avoir non seulement dénoncé les horreurs du capitalisme, mais annoncé l'aube radieuse qui le suivrait. M. Adamov et M. Planchon lui-même font aussi le commerce des « âmes mortes » à leur manière, différente de celle de l'escroc candide et rusé peint par Gogol.

Il y a un autre reproche, technique celui-là, à faire à l'adaptateur — et au metteur en scène qui eût pu demander à l'adaptateur sur ce point la retouche nécessaire. La clé du personnage central, et de son aventure, ne nous est pas donnée, ou plutôt elle ne nous est donnée qu'incidemment, et pour ainsi dire furtivement, par la projection d'une seconde, sur un écran, d'un édit à peine lisible, dont le texte aussitôt escamoté doit échapper aux trois quarts des spectateurs. Pourquoi un aventurier du XIXe siècle se lance-t-il dans l'étrange entreprise d'acheter aux propriétaires terriens, à un prix naturellement dérisoire, les serfs morts au cours d'une récente épidémie de fièvre jaune qui figurent encore sur les registres de l'impôt et sont donc encore, du point de vue administratif, des vivants ? Parce qu'une prime importante par « âme », ou plutôt par travailleur, est allouée par l'État aux propriétaires qui transporteront leur personnel dans les terres de l'Est dont le gouvernement tzariste veut favoriser la mise en

valeur colonialiste. Pourquoi avoir presque entièrement gommé ce qui donnait précisément à l'escroquerie, thème central de l'ouvrage, sa vraisemblance et son support raisonnable ? Je ne puis croire que ce soit parce qu'à trop insister sur ce point, on craignait d'évoquer certains transports autoritaires de travailleurs sur les « terres vierges » de Sibérie et du Kazakstan qui n'ont pas pris fin, loin de là, avec le régime des tzars et des grands propriétaires. Mais ne glissons pas vers la politique.

Il reste que le travail de metteur en scène de M. Roger Planchon est, à bien des égards, remarquable. Il a dépensé une grande ingéniosité pour atténuer, autant qu'il se pouvait, une certaine monotonie qui résulte, dans la première partie, de la ressemblance des situations d'un tableau à l'autre. Le jeu de tous les acteurs — en dépit des faiblesses que le metteur en scène ne pouvait éviter dans une troupe aussi nombreuse composée presque uniquement avec des ressources régionales — est fort bien conduit, les places et les mouvements sont justes. Le rythme est un peu lent, un peu pesant, et cela de façon apparemment volontaire. C'est l'inspiration brechtienne qui se trahit ici. Le meneur de jeu appuie non sur les effets de théâtre à la manière du Boulevard du Crime, mais sur l'intention démonstrative. Il faut enseigner, et par conséquent ne rien négliger pour se faire comprendre. Le jeu a quelque chose d'explicatif. L'esprit doctrinaire tombe inévitablement dans ce travers. Méfions-nous toujours en art de ce que André Malraux a appelé « la volonté de prouver ».

On a reproché à M. Roger Planchon les faux nez dont il a affublé ses acteurs. C'est même, si je ne me trompe, le critique d'un journal communiste qui a remarqué que cet aspect caricatural des visages, loin de donner plus de vigueur à la satire, l'affaiblissait en quelque mesure. Si telle réplique, cruelle par sa férocité ou par son inconscience devant la misère des paysans, est dite par un jeune noble élégant, souriant et séduisant, sa virulence, sa *portée* sont plus grandes, que si elle est proférée par la bouche d'un monstre de Jérôme Bosch. Il est vrai qu'une certaine démesure, un certain excès dans la déformation caricaturale, peuvent faire paradoxalement perdre de l'intensité à l'expression théâtrale, parce que le spectateur est alors installé dans un autre monde, dans un monde irréel où tout est accepté, où plus rien ne provoque de sursaut. Les effets les plus forts sont les effets *contenus*. Pourtant, je ne donnerai pas entièrement raison sur ce point aux censeurs de M. Planchon. Il me semble que l'utilisation des masques a été moins pour lui un moyen de souligner la propagande idéologique qu'un moyen de se libérer des subtilités de l'univers romanesque pour parvenir à la transposition théâtrale.

L'impression d'irréalité que nous donnent ces visages déformés a été voulue, préméditée par le metteur en scène. Il s'agit là du langage que M. Planchon a choisi.

Je crois, en revanche, qu'il a un peu abusé des infirmités et des tares physiques. Ces gâteux, ces paralysés, ces personnages claudicants et rampants nous fatiguent à la longue. Il y en a trop. La Russie des tzars était

peut-être le réceptacle de toutes les injustices et de toutes les misères, mais elle n'était pas, nobles et serfs, cette cour des miracles.

L'éclairage et la façon dont il joue, ou plutôt ne joue pas, sur les éléments décoratifs est lui aussi d'inspiration brechtienne, avec son refus de l'illusion, de clair-obscur, sa lumière presque égale projetée sur la petite construction centrale et sur le fond de rideaux. Les décors de M. Cellio sont beaux, et les dessins qu'il a faits pour les projections sur l'écran qui constituent les intermèdes destinés à meubler les nombreux changements de décor sont d'une grande poésie évocatrice, et souvent très spirituels. Si agréables, si amusants qu'il soient, ils finissent pourtant par nous lasser — comme la cinématographie d'enchaînement qui les unit. Quant aux temps morts entre les tableaux, ils sont trop nombreux, et trop longs. Ils donnent à l'ensemble de la représentation son excessive lenteur. Si louables à tant d'égards, les décors de M. Cellio me semblent donc pécher par la technique. Aucun artifice, si ingénieux soit-il — et l'ingéniosité elle-même s'use avec la répétition — ne peut parvenir à masquer complètement cette faiblesse que constitue toujours, au théâtre, un temps trop long pour le passage d'un tableau à l'autre. Toute pièce « à tableaux » exige une technique de changements quasi instantanés.

Dans la distribution, deux acteurs méritent une mention particulière : M. Roger Planchon lui-même, excellent comédien, et, dans le rôle principal, M. Alain Mottet, que nous connaissions déjà, mais qui, en dépit d'une mise en scène plus soucieuse de s'affirmer dans ses ensembles que de favoriser l'épanouissement des individualités, s'affirme ici par sa présence, son engagement total dans le personnage, la finesse, l'intelligence et l'efficacité de son jeu, comme un des premiers de sa génération.

THIERRY MAULNIER

PARMI LES LIVRES

par MARCEL THIÉBAUT

PAUL LÉAUTAUD

Le tome VII du *Journal littéraire* de Paul Léautaud (juin 1928-juillet 1929) révèle chez son auteur un certain fléchissement de vitalité [1]. L'âge n'est pas en cause. Il a cinquante-six ans — — vivra encore vingt-six ans et, à la veille de sa mort, il étonnera toujours par la vivacité de ses cinglantes répliques. Sa santé est excellente, son médecin ne cesse de le lui redire et il note complaisamment sur son journal les preuves de son ardeur. Mais moralement il traverse une zone d'ombre.

Je crois que le théâtre lui manque : comme il ne fait plus de critique dramatique, il n'y va plus. Enfant de la balle il aimait l'atmosphère des salles de spectacle, étant de ceux qui s'allument à l'entrain d'autrui et surtout à cette transposition tonique de la vie qu'offre le théâtre. Acteur refoulé, le spectacle d'une comédie le conviait à un jeu où il était devenu maître : composer son propre personnage, en aviver la singularité et les arêtes. Un jeu qui l'amusait. Éloigné de la rampe, on le devine à cette époque beaucoup moins soucieux de remodeler le surprenant et agressif bonhomme Léautaud.

Il se sent prisonnier de sa maîtresse, « la Panthère » devenue depuis quelque temps « le Fléau ». Elle l'a toujours agacé, maintenant elle l'exaspère. De part et d'autre, c'est un assaut de rosseries. Elle lit avec avidité les articles où l'on attaque son partenaire, prend toujours parti pour ses ennemis et lui répète à tout propos qu'elle le trouve médiocre et laid. De son côté il ne se met pas en frais de politesses et n'attend jamais l'attaque pour traquer la bêtise de « sa chère amie ».

1. Sur les tomes précédents, voir *Revue de Paris* de juin 1955, avril 1956, octobre 1959, etc. Les pages de Léautaud publiées dans la présente livraison sont extraites de cahiers encore inédits du *Journal littéraire*.

Bêtise dont il note ensuite, avec un soin rageur, toutes les manifestations.

Ce couple haineux a du pittoresque, mais il ne se renouvelle pas. On se contenterait de voir décrite une fois pour toutes la scène type où, après s'être jeté tous leurs griefs à la tête, les combattants se ruent sur le lit pour organiser des jeux amoureux dont la scabreuse description finit par devenir monotone.

C'est en vain que Léautaud dégoûté du « fléau » cherche ailleurs des compensations : toutes les femmes le tentent, mais il n'ose jamais s'engager. Timide, oui, mais surtout il doit reconnaître qu'il a perdu son pouvoir de séduction. « Ah non pas vous ! » lui jette à la tête une femme pourtant facile qu'il a accostée dans la rue. Les souvenirs de ses victoires ne le consolent plus, il se fige dans l'amertume : « Penser à ce que je n'ai pas, que j'aimerais tant avoir, que je goûterais si parfaitement — le soir quand je suis seul chez moi, est subitement comme une douleur vive au cœur. Je me représente cela : une femme jolie, gracieuse, la compagnie, la conversation, la suite... la vue, le toucher, les caresses... Que de sots ont tout cela que je n'ai pas ! La tristesse d'esprit que cela laisse. » Pourtant il écrit ailleurs « Ce qui représente pour moi le bonheur : la solitude. » Sincère dans les deux cas, il s'entend parfaitement avec les femmes imaginaires, jamais avec les femmes réelles ; mais ne s'avise pas de la banalité de sa situation. Pour s'observer il ne prend jamais de recul : c'est ce qui le rend parfois si comique.

Comme il n'est pas aimable et pas encore célèbre, on l'invite peu. Le cercle de ses relations se resserre. Avide de nouvelles, le bureau du *Mercure* devient à peu près son seul terrain de chasse. Il s'empare de tous les potins qu'on lui apporte : Béraud et Montfort sont brouillés ; K. a fait un chèque sans provision ; Hohem Christo a giflé un ministre ; « Auriant m'a dit qu'il a dit... »

Sévères pour les autres, les habitués et collaborateurs du *Mercure* ne s'épargnent guère entre eux. De coups de patte en coups de griffe ils montent souvent à l'irritation, parfois à la colère. Vallette, le directeur, reste seul impassible : c'est un roc de bon sens et de placidité. Il connaît les gens de lettres, comme un médecin ses malades et ne se laisse pas entraîner par les mouvements de bile de sa maisonnée. Léautaud est sensible à cette sagesse, il aime bien Vallette sauf lorsqu'il pense à l'insuffisance de son propre traitement. Alors il pique des accès de rage froide. On pourrait le payer mieux ! La maison est prospère ! Pourquoi traite-t-on si mal les employés et les actionnaires ? Léautaud justement est actionnaire aussi. Il a vingt-cinq actions. Que peuvent-elles bien valoir ? Il fait des comptes, les refait, les redéfait et les refait encore, arrive enfin à cette conclusion : chaque action vaut 4 000 francs. Alors j'ai 100 000 francs. Une fortune ! moi si pauvre, comme ce serait consolant ! Il presse là-dessus Vallette qui lui

répond tranquillement : « Quatre mille francs, à la casse, c'est possible. Mais si on liquide une affaire, elle cesse d'exister. » Évidemment, cette solution ne ferait pas l'affaire de Léautaud qui recule en bougonnant.

Il est vrai qu'il est pauvre, très pauvre. S'habille mal. Se nourrit mal. « Quel dégoût j'ai des saletés que je mange, ces légumes cuits que j'achète et que je fais chauffer chez moi sur un plat et un morceau de fromage que je n'aime pas. A la première bouchée j'ai fini et je donne le reste à mes chiens. » Les bêtes restent sa consolation. Il continue de recueillir les chiens errants, s'attendrit sur ceux qu'il ne peut sauver, fulmine contre un ami qui, pendant les vacances, confie sa chatte à la concierge : « Le salaud ! » La bête risque de se faire écraser dans la rue.

Et pourtant — on va voir à ce trait que Léautaud traverse vraiment une année noire — il peut écrire un jour : « Je suis las de ma vie d'employé, de ma vie de corvée, de paquets, de bruit, de souci, de mon manque de liberté, de tous les gens avec lesquels il me faut être en rapport. Mes bêtes elles-mêmes, autour de moi, avec leur va-et-vient m'exaspèrent, tant j'ai besoin de plus en plus de silence et d'isolement. » Pour l'ermite de Fontenay, cela vaut le reniement de saint Pierre.

Il est bien naturel que, pressé par la nécessité, il se penche constamment sur la question de ses droits d'auteur. Mais il le fait avec le soin méticuleux d'un homme qui aime les comptes en soi. On voit qu'il a travaillé à l'étude de Me Barberon. Dans un article de *la Nouvelle Lanterne* on l'a peint comme un bohème. Il fulmine « Moi bohème ! moi qui suis par les mœurs le modèle du bourgeois !... Ils font de moi non seulement ce que je ne suis pas, mais ce que j'ai en horreur... Un bourgeois, je le suis... par mon besoin de régularité, mon manque de goût pour le changement, mon manque complet d'étalage. »

En ce qui concerne le refus du changement on pourrait discuter. Il est vrai qu'en 1914 il était terrifié de se retrouver à Tours à une distance « si énorme de Paris, du cadre de ma vie ». Mais on ne peut oublier ce réflexe d'orgueil, de sagesse agressive qui l'a toujours porté à condamner ce qu'il ne pouvait s'offrir. Comme il n'a pas les moyens de voyager il a pris le voyage en horreur. Il a l'art de transformer en libre choix ce qui est nécessité. Quand on réfléchit à sa vie, on trouve bien des raisons de croire que son caractère aurait été assez différent s'il avait eu seulement (et c'est le cas de bien des êtres) *un peu plus* d'argent. Avec cet « un peu plus » il sortait de la tranchée qui le menait chaque jour de son bureau à son logis — il quittait le Fléau et renonçait à l'avantage d'être considéré par Edmond Jaloux comme le « Chamfort du VIe arrondissement ».

Très bourgeois en effet et même petit-bourgeois, volontiers agacé par la gloire d'autrui et insensible à la grandeur, il eût souhaité occuper

dans les lettres une situation *moyenne*. Cela est sensible dans son journal : pas de grandes aspirations, pas de grands projets, pas de vanité, mais il réclame son dû et examine à la loupe les articles qui lui sont consacrés. Son livre, *Passe-Temps*, qui vient de paraître ayant été largement commenté dans la presse il se persuade qu'il pourrait bien être plus connu qu'il ne croit. « *Renversé du résultat.* » Renversé, mais non pas délirant. Un petit plaisir sage. Les lecteurs inconnus qui lui écrivent le touchent autant d'ailleurs que les chroniqueurs qui s'occupent de lui. Cette disposition est si connue de ses amis que Gide lui fait adresser un jour par un imaginaire Victor Chassepot une lettre de protestation furieuse : « Vous avez toute honte bue... Vos opinions vous restent strictement personnelles, tandis que l'indignation et le mépris pour vous qu'elles soulèvent pourraient être signés : Légion. Si vos chats et vos chiens pouvaient vous comprendre leur seul regard saurait tenir en respect votre plume. » Furieux l'ermite répond : « Nom oblige, monsieur. Quand on s'appelle Chassepot ! Tous mes compliments. » Quelques jours plus tard Gide, lui révèle la vérité : « Je voulais voir si j'aurais Léautaud. » Il l'a eu et Léautaud rit jaune.

On ne saurait dire qu'il travaille beaucoup. Il aime flâner. Le travail de son ami Billy qui écrit un article par jour l'épouvante. A ce régime-là on doit entrer de bonne heure dans un asile. Ce n'est pas davantage un grand lecteur. Il relit plus qu'il ne lit. Il n'aime guère que les écrivains du XVIIIe siècle et Stendhal. Sorti de là il n'est que refus. La célébrité d'Alain, « une bouffonnerie ». « Giraudoux c'est Oronte ; il faudrait conspuer Giraudoux. » Morand « un style effarant ». Mais tous ces écrivains il les connaît très peu et, lorsqu'il en arrive à Proust, on voit avec quelle légèreté il forme ses jugements. « Je ne peux parler des livres de Proust que je n'ai pas lus. Mais j'ai lu ces jours-ci dans une revue des lettres de lui à Lucien Daudet. » Cela lui suffit pour décréter aussitôt « Le premier principe de l'art d'écrire est d'éliminer, de choisir. Proust a fait l'opposé : il n'élimine pas, ni ne choisit, il met tout. »

Si l'on fait état aussi de ses crises de rage contre Foch, Jeanne d'Arc (« les fêtes de Jeanne d'Arc sont une honte pour l'esprit humain »), de ses partis pris, de ses entêtements, on devrait conclure qu'un écrivain aussi peu nuancé devrait à la longue fatiguer le lecteur par ses torrents de confidences. Je suis loin d'en être là. Après avoir lu quelque trois mille pages de son journal, je ne perds pas le goût de ses rebuffades et de ses éclats. Il est amusant de le regarder vivre. Et dans ses diatribes les plus agaçantes il y a presque toujours des traits justes qui touchent. Cet Alceste, qu'il lise ou qu'il flâne, a des trouvailles dignes de Forain. S'il fait rire, il inspire aussi une sorte de pitié fraternelle ; nous ne sommes pas tous tellement éloignés de ses folies. Et surtout nous devinons derrière le long monologue (qui est bien de théâtre) d'un Léautaud timide, entêté, comique, absurde et

passionné — la présence d'un autre homme qui ne se résout pas à prendre la parole mais sait que, comme tout le monde, il est engagé dans une assez vaine comédie. N'a-t-il pas écrit un jour dans *Le Petit Ami* « *Comme les autres on a fait le pantin, on a dit des mots à droite et à gauche, on a travaillé et on a fait l'amour, on a ri et on a pleuré, traîné sa forme comme on pouvait, puis psitt, tuez le bonhomme, la pièce est jouée. Rien n'a tiré à conséquence et l'on est le premier à n'y plus penser.* » Ce n'est plus Alceste, mais Pierrot[1]. Un Pierrot triste et gai. Matisse a fait un jour un portrait de lui — il était très jeune alors. Six coups de crayon : c'est étrange : en ce jour de jeunesse il ressemblait à Pierrot.

GEORGES NAVEL

Georges Navel est le seul aujourd'hui, parmi les écrivains de premier rang, qui apporte une expérience méditée de la vie ouvrière. On n'a pas oublié les pages qu'il avait consacrées dans *Travaux* (1945 — préface de Paul Géraldy) à la tristesse de la grande usine où il avait été employé, à sa taraudante puissance d'obsession « *L'énorme tam-tam des machines accélérait nos gestes, tendait notre volonté d'être rapides. Le cœur essayait de s'accorder à la vitesse des claquements de courroies. Dehors l'usine me suivait. Elle m'était rentrée dedans. Dans mes rêves j'étais machine. Toute la terre n'était qu'une immense usine. Je tournais avec un engrenage.* » Il écrivait alors « *L'ouvrier ne peut accepter sa condition qu'avec une foi profonde dans le progrès social ou la révolution... La tristesse ouvrière ne peut être guérie que par la participation politique.* » Et en même temps, partagé entre des tendances diverses, il cherchait à « *anéantir le mot « ouvrier »*, à montrer dans l'ouvrier l'homme. La lutte des classes n'était ni un but, ni un moyen. Il espérait que son livre permettrait à la classe bourgeoise de mieux comprendre le monde du travail.

Son esprit s'engageait d'ailleurs sur une autre voie. La tristesse qu'il avait connue dans les usines était « fatale à la grande industrie ». Le régime social n'était pas seul en cause. L'homme ne pouvait vivre privé de la nature. Parfois, quittant l'atelier, Navel acceptait une place à la campagne. La vie redevenait bonne ; gardien de troupeau il goûtait les heures chaudes « un chien m'aidait, je me laissais vivre. Mordant mon pain à belles dents, m'abandonnant au bonheur de l'heure tiède, heureux quand le soleil me grillait ». *Heureux*, est-ce la faculté de jouir du présent ou l'aptitude à s'en détacher ? Dans un beau chapitre, *Pêches*, où il évoquait son expérience de cueilleur de fruits près de Fréjus, Navel écrivait : « *Le ciel, c'est de la soie et de la chaleur. Les pêchers, les vignes sont plus lumière que verdure. On*

1. Non pas le Pierrot niais qui s'est installé en France, mais Pierrot premier — Pierrot l'Italien — « esprit éblouissant, mélancolie profonde », tel que sut le voir jadis Henri Rivière.

ne sait plus dans quel pays on est, quel âge a le monde. » Sorti brusquement des batailles de l'usine, il prononçait à peu près les mêmes mots que le Prince André dans *Guerre et Paix*, lorsque blessé au milieu du combat et gisant sur le dos il murmure en découvrant le ciel « Tout est vanité, tout est mensonge, hors le ciel sans fin. » Comme Tolstoï aussi Navel avait observé l'action de la fatigue dans le travail des champs, l'été : elle vide l'homme de ce qui est personnel et le fait participer à la radieuse harmonie du monde. Dans une des plus belles pages d'*Anna Karénine* Levine, s'étant associé au travail des faucheurs, vivait une expérience semblable.

Dans le nouveau livre qu'il vient de publier, *Chacun son Royaume* (Gallimard), Navel recherche de plus en plus vivement cet accord avec la nature. Pendant quelque dix années il a surtout vécu en Provence et Haute-Provence — non pas en écrivain paisiblement retiré à la campagne, mais en travailleur manuel. Je renonce à dénombrer exactement les métiers qu'il a exercés : cueilleur de fruits, surveillant d'enfants dans un sanatorium, jardinier, terrassier, apiculteur, maçon, métayer, journalier dans les marais salants. Beaucoup de besognes, souvent très dures, mais qui lui ont permis de reprendre son dialogue avec la nature. Nous leur devons maintes pages d'une rare beauté où s'exprime de nouveau le sentiment de dissociation du moi dans la nature qui l'avait déjà si profondément troublé.

« *Couché sur une paillasse de maïs je passais mes nuits au grenier. Chardonnet remisait là les melons d'hiver, les pastèques pour la confiture, les immortelles suspendues sur une ficelle. Plus près du vent, plus près de la nuit, des grosses pluies battantes, dormir sous la tuile m'enchantait. Je laissais la gerbière ouverte. J'accordais ma respiration au choc des vagues, au bruit de la mer, au bruit du cœur de l'univers. Envoûté d'une sorte de paix profonde, je m'endormais.* »

« ... *Bêcher, voir la terre fraîchement retournée, lever la tête pour regarder vers les cyprès, le ciel, un nuage, tout m'enchantait. Je me répétais : je suis le fiancé de la terre, j'ai taillé la glycine sur mon toit et demain je sèmerai les petits pois... Le nuage sur le cyprès passait dans mes veines, le ciel bleu emplissait mes poumons, l'azur emplissait mes frontières, ma peau... Heureux je croyais à l'existence d'un plus grand bonheur et d'un secret perdu sous le voile des apparences.* »

Et ailleurs « *Les crochets luisants de mon béchard, le contact de son manche, le chant d'un oiseau, une odeur de fumée que le vent apportait, proposaient leur mystère à ma vague rêverie. Je n'étais plus « personne » mais simplement un homme dans une création rassurante.* »

Voilà de grands instants d'évasion. Ils alternent dans ce livre avec des tableaux d'une toute autre nature, où l'auteur paraît livré au seul bonheur de peindre. Le repos des travailleurs, un coin de village, un instant passé dans une maison paysanne lui inspirent des descriptions

où la joie de fixer les couleurs, de distribuer la lumière et les ombres s'affirme avec tant de virtuosité et sur des registres si divers qu'on est souvent tenté d'écrire le nom de Renoir, de Dufy ou de Georges de la Tour en marge des textes qu'on vient de lire.

Nombreuses aussi les pages où, s'éloignant de *l'art du présent*, Navel laisse, entre les sensations notées, un espace, un silence, où chacune vient s'effacer — livrant place à la suivante. Cette singulière discontinuité reflète un travail tout à fait différent, une méditation rétrospective essentiellement recréatrice qu'on pourrait appeler *l'imagination du passé*. Proust s'est attaché à dépeindre une sensation surgissant de la mémoire avec toute sa force, grâce à une madeleine savourée, un parfum respiré. Mais si le passé demeure parfois *intact*, endormi au fond de la mémoire, il est souvent retouché par ce moi profond que nous avons tant de mal à connaître et qui opère dans la masse des sensations engrangées un choix et des retouches conformes à ses aspirations.

Chez le poète, ce travail de recréation s'opère avec une audace particulière, car le besoin d'ordonner sa vie autour de certaines harmonies, qui sont les lignes de foi ou d'espoir de son univers, est plus vif que chez les autres hommes. Navel est expert à ce jeu et cette impression de discontinuité passionnée que nous laissent certains de ses tableaux s'explique par la décision prise d'annuler dans le passé les temps gris, les mauvaises herbes pour ne garder que les émotions vives, les étincelles de bonheur.

Au-dessous de la vie que nous vivons, Navel sent que se déroule une vie plus profonde, plus heureuse et son instinct le contraint de la porter à la lumière. Il lui serait impossible de tirer la réalité vers le *visqueux* sartrien. Giono écrit justement à son sujet « *Il manie la réalité de main de maître. Elle est nue et crue, c'est incontestable ; la sublimation se fait par tendresse. C'est le grand moyen, le moyen aristocratique par excellence, le seul valable.* » Observation parfaite dont Navel lui-même a confirmé d'avance l'exactitude le jour où il a écrit à un de ses amis « Il faut viser haut pour se donner la peine d'écrire. »

***

Le souci de la condition ouvrière se retrouve dans plusieurs chapitres de *Chacun son Royaume* où, sortant du cadre de ses années provençales et revivant son passé d'avant-guerre, Navel évoque les milieux syndicalistes. C'est à Lyon en 1920 qu'il a connu Frasco. Cet ouvrier, manœuvre dans le bâtiment, était assidu aux réunions de l'Université syndicale où la vie intellectuelle était vénérée avec autant d'ardeur que les « lendemains meilleurs » espérés. Navel, fervent syndicaliste, était troublé alors par la lecture d'un livre de Maurras qui mettait en doute la perfectibilité de l'homme. Il le dit. Frasco s'écria : « Si

un jour j'ai la certitude que l'homme n'est pas perfectible, je me ferai sauter le caisson. » Les années passèrent. Navel rencontra de nouveau Frasco. Toujours dans le bâtiment mais il ne militait plus. On avait voulu « le bombarder à la députation ». Il avait refusé. « L'assiette au beurre ça ne m'attire pas. » Il semblait adapté à sa condition, ne plus désirer que la paix. Avait-il perdu la foi et ne pouvait-il admettre cette défaite ? On le trouva mort, un matin, dans un bois. Il s'était tiré une balle au cœur.

Ce récit éclaire tragiquement ce que Navel appelle (avec une légère hésitation sur l'adjectif) « la part religieuse de l'âme ouvrière ». Lui-même connaît l'état. Il a longuement rêvé, avant la guerre, d'une société future où les villes cesseraient de s'étendre, tout le monde travaillant aux champs l'été. Il écoutait alors d'une oreille attentive et légèrement critique les discussions entre anarcho-individualistes, qui raillaient les bolcheviks, et les libertaires. Il réfléchissait à l'état de grâce que traverse l'ouvrier qui vient de rejoindre les rangs révolutionnaires. Lui-même hésitait, passant du doute à la foi, de l'enthousiasme à l'assombrissement.

Quand, se dégageant de ces lointains souvenirs, Navel nous ramène à ses années provençales, on voit vite qu'il en est venu depuis lors, comme il le dit lui-même au passage, à une sorte « *d'indifférence à l'égard de la chose politique* ». Pourtant il n'a pas cessé, entre Nice et Toulon, de vivre avec des ouvriers dans l'amicale camaraderie du travail, mais il s'est éloigné des idéologies et ses observations le poussent maintenant à dessiner les grandes lignes d'une psychologie des métiers. Sa plus vive sympathie va, comme jadis, aux terrassiers dont il a toujours aimé l'indépendance et la fierté. Hommes de plein air, ils sont moins attachés aux objets que les paysans ; politiquement audacieux ce sont « les corps francs des bataillons du travail », mais leurs véhémences s'apaisent sous le soleil et Navel discerne en eux une sorte de détachement philosophique.

Lorsqu'il travaillait à l'usine, Navel ne pouvait se tirer de la tristesse que grâce aux « copains ». L'homme c'est tout ce qui reste de la nature dans un monde où l'on s'en est éloigné. Dans ses solitudes provençales, lorsqu'il jardina pendant une année autour d'un mas abandonné où il vivait seul, il connut parfois le soir, une sorte d'angoisse, de « sécheresse ». Il s'en tirait en balayant le plancher, en astiquant une lampe. Le lendemain il était heureux, comme aux temps de l'atelier, de revenir aux hommes, mais cette fois c'étaient des paysans dont il découvrait l'individualisme. Le chapitre où il a groupé les portraits du père Vuillaume qui soignait ses ceps en regrettant la mort de Louis XVI, d'Anselme le chevrier qui préparait noblement ses fromages dans un réduit qu'il appelait son laboratoire, s'intitule *Chacun son Royaume*, et ce titre a rallié autour de lui tout le reste du livre.

Il est vrai que l'originalité de l'homme s'accuse lorsqu'il vit en solitaire. Mais tout être a son blason et le portrait que, porté par le mouvement d'alternance entre le passé et le présent qui caractérise ce livre, Navel trace de son père, ce vieux contremaître qui, « trop bon » était redevenu manœuvre et, après trente-cinq ans d'usine, débardeur, homme sage et bizarre, se tourmentant pour ses quatorze enfants, les rudoyant par tendresse, républicain anticlérical et patriote et regrettant le temps où l'on travaillait dix heures (« la loi de huit heures est une loi de fainéants ») ce portrait ne ressemble à aucun autre. Et certes pas à celui de ces fantaisistes auprès desquels Navel a vécu près de Nice et qui, philosophes, végétariens et naturistes, avaient opté définitivement pour le communisme sexuel. C'est dans leur voisinage qu'il a connu Nika dont il conte longuement l'histoire. Russe et enfant de riche, Nika était devenu, sans effort ni mauvaise humeur, ouvrier maçon, mais à ses heures de loisir il faisait de la musique et de la peinture. Pour sa compagne il était « toute tendresse » et pour les autres la douceur même. Pourtant un jour, après une discussion, il saisit son revolver et tira sur Navel — qu'il manqua. Après quoi il lui demanda paisiblement (la tribu Nika vivait alors avec Navel) : « Georges donne-moi un bouton de col, j'ai perdu le mien. »

Cet élan de sauvagerie n'indigna pas Navel qui pardonna aussitôt. Il est lui-même sujet à des accès de violence et ne craint pas la bagarre. Dans son village, enfant, il participait avec plaisir aux batailles furieuses qui opposaient des bandes de gamins — et son domaine personnel a comporté longtemps un petit champ de violence où il peut se laisser pousser par la tentation sportive de la lutte ou par une flambée d'exaspération.

***

On est tenté de penser qu'il se lasse assez vite des êtres vers lesquels un chaleureux besoin d'amitié l'a poussé. Il est curieux qu'un écrivain aussi bien doué et qui donne si aisément au récit de sa vie, par les retouches qu'il y apporte, le rythme et les couleurs du roman, n'ait jamais écrit le roman d'autrui. Ses livres, à la fois souvenirs et essais, tiennent du roman d'apprentissage. Mais il est fort loin du roman-Balzac qui réclame la communion totale avec autrui. Il y a chez lui, je crois, une certaine inaptitude à imaginer par l'intérieur l'aventure des autres — opération qui exige une longue pause sur la route de la vie et la reconnaissance en soi d'un certain ordre ou d'un certain désordre. Il a la mobilité du voyageur ; il change de métiers, s'enchante de visages nouveaux ; la diversité le tente ; par moments, comme Whitman il est impatient de conquérir la terre. Tous ses portraits sont d'une vérite criante, aucun n'est tout à fait achevé. C'est là un trait essentiel de cet écrivain singulier et attachant. Le spectacle le plus souvent n'est pas pour lui la fin mais le moyen. Hommes, usines,

chantiers servent, qu'il le veuille ou non, à le révéler à lui-même par la voie de l'émotion. Passé l'heure de l'étonnement il faut qu'il reprenne la route dont le prochain tournant lui révélera un autre aspect de son propre univers. Mais chaque départ lui coûte et, en rompant l'harmonie qu'il a passagèrement créée, il fait jaillir une étincelle de rupture qui déclenche parfois un mouvement de violence.

Je crois qu'il y a en lui trop de contradictions pour qu'il se sente à l'aise. Il reste profondément lié à sa classe mais, on l'a vu, n'éprouve plus d'ardeur pour les revendications sociales. C'est qu'en suivant son chemin il a aperçu, dans tous les rangs, trop de bovarysme politique, d'arrivisme politique et, semblable à son Frasco, il ne les aime pas. (Non plus que ce qu'il devine ou sait de l'U.R.S.S. où l'on retire la carte de travailleur à tout homme suspect de s'écarter de la ligne, le condamnant ainsi à une condition qui est au-dessous du paria.) Écrivain il hésite entre la poésie de l'instant, la distillation du passé, le désir de servir les hommes et celui de se découvrir lui-même. Il s'avance ainsi dans une sorte de *no man's land* et, s'il a l'intuition des limites du royaume des autres, il n'a pas encore achevé d'arpenter le sien.

Les changements de registre, le discontinu de son récit, dont toutes les parties sont belles et attachantes, s'expliquent par cette incertitude, une incertitude que nous sommes tous bien faits pour comprendre, car elle reflète le malaise du siècle. Peut-être eût-il mieux valu que Navel s'avouât plus franchement ces hésitations et en fît même nettement un des thèmes de son livre. Mais, tel qu'il est, ce « récit », nous l'aimons et il trouvera ses fidèles. On ne doit pas le lire d'un trait, mais flâner en sa compagnie, le goûter page à page, fruit à fruit, comme le journal d'un homme qui a traversé beaucoup d'états, fixé maintes expériences fécondes — et sait faire entendre l'antique chant de la nature, en vrai poète des forces originelles.

MICHEL DÉON

Le premier volume de *Tout l'Amour du Monde* de Michel Déon (Plon) révélait un jeune voyageur de la tradition littéraire, aristocratique et hédoniste : soirs de Gardone, baiser dérobé sur la passerelle à une jeune fille inconnue ; Olivia, Espagnole rencontrée à Genève mais ardemment désirée, absente, à Buenos-Ayres ; lectures de Gobineau à Rio ; un entrecroisement de paysages et de désirs, la joie d'être libre, de cette belle liberté que prodigue le voyage et qui eût été parfaite si maintes pensées accordées au Paris littéraire n'avaient révélé que l'auteur n'en était pas alors aussi détaché qu'il le pensait. Livre intelligent, sensible, où l'on cueillait au passage de pénétrantes remarques sur Gobineau, des jugements injustes sur Théophile Gautier et Faguet, maints axiomes passionnés et dédaigneux d'une bonne

résonance stendhalienne, les éléments d'un art du voyage et quelques réflexions sur l'amour associant avec une aisance désinvolte l'éternel espoir et les leçons acides de l'expérience.

Ce qu'il y avait de séduisant et de rare dans ce livre était un peu ombré par une soigneuse composition du moi, trop fine pour choquer mais qui incitait un peu à la réserve. Cette gêne légère je ne l'ai pas éprouvée en lisant le tome II, où, retrouvant les mêmes qualités d'écriture, j'ai été sensible à un accent plus direct, plus âpre parfois, toujours plus profond. La place accordée dans le premier tome aux aventures imaginaires d'un certain Manfred un peu trop 1910 est occupée cette fois par des récits ou des nouvelles tendres et cruelles montées avec un art précis et sûr. Les oppositions ou les ressemblances entre les pays traversés ouvrent la voie non plus à une dégustation artiste et intellectuelle post-barnaboothienne, mais à de lucides méditations sur la situation actuelle de l'Europe.

Réflexions viriles d'un homme qui n'accepte pas la politique suicidaire de l'Occident et ne craint pas, à propos de la Yougoslavie marxiste, d'évoquer la « misère du Moyen Age » et l'atmosphère écrasante des pays socialo-communistes. En suivant la route de Ljubljana à Skoplje, il n'a vu que « le lourd appareil d'une milice bottée » et sur les visages des hommes rencontrés une même expression fermée qui semblait dire : « Nous le savons, c'est horrible, mais ne nous tentez pas. » La joie naguère pouvait surmonter la misère. Un système a joué qui ne laisse plus de recours. « *Je crois avoir assez voyagé pour penser que tous les peuples que j'ai vus et un peu connus aspiraient follement, inconsidérément au bonheur, qu'ils sacrifiaient leur vie et ce qu'il faut de liberté pour gagner ne serait-ce qu'une parcelle de cette pierre précieuse. Le premier peuple que je vois privé non seulement de cette aspiration, mais même de cet espoir, et résigné, me frappe de stupeur.* »

Il est encore en Europe des hommes qui ne se résignent pas au déclin de l'Occident, à l'énorme menace qui pèse sur lui. C'est à ceux-là qu'est en partie consacré l'excellent roman de Déon *La Carotte et le Bâton* (Plon). Le petit groupe que commande Pierre Gauthier est convaincu que le destin du monde se joue maintenant en Afrique du Nord. Aussi le roman est-il installé en Chirfanie un pays qui ressemble beaucoup à la Tunisie, un peu au Maroc, un pays où se répandent les agents communistes et les messagers du Caire. Le président dictateur, Ben Akbir, époux d'une Française, orateur ardent, mais peureux, sujet à de violentes crises de nerfs, est un politicien rusé qui trompe la France, la menace, la caresse, compte sur elle pour faire ses échéances et s'amuse de voir des politiciens de Paris quémander le droit de passage pour un pipe-line, au moment même où il persécute les Français restés dans l'ex-protectorat et réclame à grands cris

l'évacuation de la rade de « Tozour » par la flotte française. Il est vrai que la vie de Ben Akbir n'est pas facile ; il est terrifié par la présence de troupes O.E. (qu'importent les initiales ?) qui ont transformé son pays en place d'armes et terrain de départ pour les attaques contre l'Algérie.

Le portrait de cet homme énergique est remarquable. Mais ce n'est pas le seul « caractère » de ce roman d'action endiablé, qui nous entraîne à la suite de Pierre Gauthier au milieu d'aventures violentes (attentat contre un navire yougoslave apportant des armes à l'O.E., émeutes populaires, attaques de banque, assassinats, sièges et poursuites). Elles portent en pleine lumière des personnages bien typés de toutes classes et tous modèles : aventuriers, paladins, couards, coquins, combinards et tortionnaires. Les premiers rôles ont leur originalité de vrais vivants et tous les acteurs du drame ce tonus, cette fièvre qu'on gagne à s'agiter sur une poudrière. On parle de la crise du roman. Elle existe pour les auteurs qui s'épuisent sur les sujets usés. Mais quand il s'agit de révéler le présent et surtout les aspects encore mystérieux de ces luttes à mort où nous sommes tous engagés par procuration, le vieux roman-roman, s'il est bien mené, peut retrouver ses pouvoirs et dédaigner les oraisons qu'on accorde déjà à sa mort. On est reconnaissant à Michel Déon de l'avoir prouvé.

JULIEN GREEN

Quand on songe aux romans de Katherine Mansfield, ils évoquent d'abord un jardin ensoleillé. Tous les romans de Julien Green devraient porter en surtitre : « Les Nuits de Julien Green ». Le beau jeune homme sombre qui traverse chacun d'eux ne devient lui-même qu'à la chute du jour ; comme l'auteur il aime errer dans la ville, la nuit, regarder par les fenêtres des corps d'ombre près des lampes, des visages éclairés d'une lueur Caravage et imaginer un instant la vie de ces êtres avant de les rendre au néant en reprenant sa marche.

Presque tous les personnages de *Chaque Homme dans sa Nuit* (Plon) rentrent, eux aussi, brusquement dans la nuit d'où ils ne sont sortis que pour se lancer dans une scène violente. Quant au beau jeune homme qu'ils ont assailli (cette fois-ci il se nomme Wilfred) à peine ont-ils disparu qu'il se jette sur son lit et tombe aussitôt dans un sommeil *profond*. Pourtant cette stupeur minérale est bientôt traversée par des rêves qui se distinguent à peine des images du jour.

Tous ces tourmentés sont également livrés à la Nuit et à la Peur ; ils nous passent leur nuit et leur peur et nous suivons avec anxiété tous leurs entretiens, convaincus qu'ils ne peuvent se terminer que par une atroce révélation ou par un meurtre. Aucun propos précis n'annonce pourtant une pareille fin, mais Green a l'art de semer les

menaces. D'ailleurs je crois qu'il a peur lui-même, car son œuvre naît devant lui, comme une suite d'images terrifiantes.

Wilfred est si étrange et si beau que tous l'aiment : les femmes, les hommes. Lui aussi est désir. Il erre la nuit dans les rues, les bars, en quête de corps à étreindre. Il paraît qu'il a eu beaucoup de femmes, mais dans ce roman nous n'en voyons qu'une dont il est follement épris, mais qui est tellement idéale que nous ne croyons pas à son existence. Par contre, plusieurs jeunes gens affirment une présence incontestable ; ils rôdent autour de Wilfred et l'implorent — l'un d'entre eux le tuera. C'est un des thèmes essentiels de ce roman que l'appel de l'amour qui jadis n'osait pas dire son nom. Amour sans cesse angoissé : le bel Angus ne veut pas s'avouer qu'il est anormal, mais il souffre et tremble, Max divague aux frontières de la prescience et de la folie. Toutes les scènes où ils passent traduisent une anxiété qui est celle de l'auteur. Le désir physique, quel qu'en soit l'objet, c'est le tourment majeur, la promesse de damnation.

« La gravité du péché de la chair est devenue inintelligible au monde moderne », a récemment déclaré Green dans une interview. Je pense qu'il a raison, mais grâce à lui ses lecteurs comprennent très bien quelle peut être la terreur de ceux qui ne peuvent s'abstenir d'un péché, dont l'accomplissement à leurs propres yeux les condamne pour l'éternité.

Wilfred est un être ravagé parce que le désir est son maître et que le désir c'est Satan. Sa foi qui est immense ne peut d'ailleurs s'exprimer. Il a horreur de parler de la religion, réussit rarement à prier. Tout le monde pourtant reconnaît en lui un croyant : « Vous qui avez la foi... » ne cesse-t-on de lui répéter. Mais sur la nature de cette foi nous demeurons incertains. Elle n'engage l'homme ni à la bonté, ni à la charité. Une terrible violence l'habite. Il est sans cesse tenté de frapper ses interlocuteurs (*« Avec quel plaisir il aurait arraché les jolis petits favoris du barman par touffes sanglantes »*) et parfois ne s'en prive pas. Il est vrai qu'on doit porter à son crédit le pardon qu'il accorde avant de mourir à son meurtrier. C'est très beau, mais ce pardon un autre aurait pu l'accorder, comme dit sardoniquement don Juan, « par amour de l'humanité » — et du point de vue du lecteur il ne suffit pas d'une phrase pour transformer rétrospectivement l'éclairage d'un livre et d'un caractère. Je ne puis quant à moi penser qu'une belle foi inspire l'homme que nous avons vu se démener comme un fou furieux ni que l'acte de chair soit la seule préoccupation d'une vie chrétienne. Le cas de Wilfred a quelque chose de morbide et, plus que des tourments de la foi, son drame me paraît relever de la maladie.

La littérature est d'ailleurs accueillante aux belles maladies. Celle-ci est du nombre. Obsédé, obsédant, Green est un romancier qui va loin dans un cercle étroit. Peuplé d'ombres sauvages, traversé d'élans diaboliques, *Chaque Homme dans sa Nuit* est un beau livre.

LA CONFESSION ANONYME

La Confession anonyme (Julliard) — le titre l'indique — ne porte pas de nom d'auteur. Une femme de plus de cinquante ans conte sa grande aventure d'amour avec un homme qui en a plus de soixante. Écrit avec un zèle minutieux ce récit étonnera ceux-là même qui croyaient, après tant d'audaces littéraires, ne plus pouvoir être surpris. Il tend à restaurer une mystique de la pure sexualité. Lawrence, dans *Lady Chatterley*, était, après les adorateurs du linga, entré dans cette voie, mais une ardente ferveur païenne, un élan juvénile faisaient accepter l'entreprise. *La Confession*, riche en arabesques esthétiques bérensoniennes, est une œuvre savamment — on est tenté de dire froidement — concertée, et toute proche du précieux : cela est tout à fait gênant. Si l'on tient absolument à l'offrir, le scandale doit être servi chaud.

ROMAIN GARY

De *La Promesse de l'Aube* (Gallimard) dont nos lecteurs connaissent quelques chapitres (*Revue de Paris* du 1er mai) Romain Gary précise : « Ce livre est d'inspiration biographique, mais ce n'est pas une autobiographie. Sous la plume toute vérité se réduit à une vérité artistique. » Autobiographique ou non c'est un émouvant « récit » qui s'organise autour d'un grand sujet, l'amour d'une mère et d'un fils. La mère de Gary n'était pas une Génitrix bourgeoise mais une Russe chimérique, idéaliste, qui, demeurée seule dans la vie, s'était vouée tout entière à son fils. Elle avait été actrice, elle se fit couturière, modiste, avant de se muer en courtière de bijoux, revendeuse de fourrures, gérante d'immeubles, chiromancienne. Ces métamorphoses s'accomplirent à Wilno, à Varsovie, à Nice, mais en tout lieu elle gardait un même et unique souci, permettre à son fils d'accomplir le haut destin auquel elle le croyait réservé. Elle se ruina pour lui quand il fut malade, elle se privait de nourriture pour qu'il fût bien nourri, surmontait avec une énergie indomptable la pauvreté, la maladie, et, le regard illuminé de certitude, répétait à qui voulait l'entendre : « Il sera d'Annunzio, il s'habillera à Londres, il sera ambassadeur de France », car elle eut toujours pour notre pays une passion presque religieuse. (A Wilno déjà elle apprenait à son fils à chanter la *Marseillaise*.)

En 1939 Gary s'engagea dans l'aviation. Sa mère eut aussitôt deux certitudes : « Il sera un second Guynemer » et la France vaincra. Quand la nouvelle de l'armistice parvint à Nice elle monta sur une chaise, au marché, devant un étalage de légumes, et invita le peuple à continuer la guerre en Angleterre aux côtés de son fils.

A la passion de la mère répondait celle du fils et aussi la volonté de ne pas trahir la foi qu'elle avait mise en lui. Il a tenu sa promesse : compagnon de la Résistance, il s'est conduit en brave, je renonce à faire le compte de ses vols, de ses missions, de ses combats, de ses blessures ; depuis lors il a eu le Goncourt, il est devenu diplomate français (non pas après concours, mais « pour récompenser des services exceptionnels »).

Ce livre de piété, de tendresse filiale est aussi un étonnant récit d'aventures : en France, en Angleterre, en Afrique, au milieu du grand tumulte, Romain Gary a vécu des moments épiques ; il les conte avec humour, avec gaieté et dans un élan de jeunesse heureuse. S'il fallait, pour le ton, l'inspiration, situer son livre, on pourrait le placer entre les mémoires de Dumas et les romans-souvenirs de Gorki. Il a la joyeuse confiance de l'un et la générosité humaine de l'autre. Mais ce pour quoi je ne trouve pas de précédent ce sont les dialogues que Gary, en mer ou dans les airs, a poursuivis avec cette part de lui-même, exigeant l'accomplissement du devoir jusqu'au sacrifice, qui représentait pour lui sa mère et prenait même sa voix.

Pendant ses années d'Afrique, Gary ne cessa de recevoir des lettres d'elle ; on les lui adressait de Suisse, mais il était convaincu qu'elle était restée en France. Comme il faisait partie, aux heures de la Libération, des troupes qui débarquèrent en Provence, il courut aussitôt à Nice. Sa mère était morte depuis trois ans, mais avant de mourir elle lui avait écrit 250 lettres « de confiance et d'amour » qu'une amie devait envoyer régulièrement lorsqu'elle aurait disparu. Ainsi avait-il pu recevoir d'elle, au milieu des épreuves et au lendemain même du jour où, malade, blessé, on lui avait administré l'Extrême-Onction, « la force et le courage qu'il lui fallait pour persévérer ».

C'est la première fois, je crois, dans l'histoire littéraire, qu'une mère est entrée par des voies aussi singulières mais avec une pareille aisance et une pareille noblesse dans l'épopée.

MARCEL THIÉBAUT

LE MOIS A PARIS

L'Exposition Poussin au Musée du Louvre. — Comme j'aimerais que nos jeunes, obsédés par la *peinture-peinture*, mais n'attachant en général que fort peu d'importance à *l'exécution*, méditent le drame auquel nous fait assister un des maîtres les plus réfléchis de l'école française et qui, tout aux actions que son génie a disciplinées, n'a pas prévu la plus délétère de toutes : l'action des années!

Au musée du Louvre, où Poussin n'a cessé et ne cessera d'être vénéré comme un dieu, cent vingt toiles constituant les deux tiers environ de l'œuvre — épisodes bibliques ou historiques, églogues, paysages, mêlées guerrières ou bacchiques — prêtées par les plus belles galeries du monde, sont pour la première fois réunies. La noble leçon du Poussin s'impose, fortifiée par le témoignage des dessins qui montrent, les uns avec quelle gravité il méditait tous ses ouvrages, d'autres de quelle forte émotion il était traversé quand il interrogeait la campagne romaine, les arbres, le déroulement des nuages ou des montagnes, et « tout ce qui se voit dessous le soleil ».

C'est de cette émotion que témoignent notamment les admirables paysages peints pendant les dernières années de sa vie, peuplés de personnages moins nombreux et de plus petite échelle comme pour ne laisser d'importance qu'à la majesté de l'espace où ils baignent et faire prévaloir sur toutes les actions humaines l'action de la lumière.

Ici les couleurs, peu nombreuses, à dominantes vertes et grises, ont conservé leur pureté première. Mais, hélas, combien de toiles, dont l'orchestration linéaire est restée intacte, ont vu leur orchestration colorée compromise! Les divines proportions demeurent, mais — sauf dans un petit

nombre de compositions comme l'*Inspiration du Poète*, qui pourtant cache, elle aussi, de profondes blessures — les rapports de tons sont faussés. Nous sommes en présence d'un monde en partie ruiné.

Alors que les Primitifs, les Vénitiens, les Hollandais ont su peindre pour l'éternité, le Français n'a pas prévu que ses pâtes, par trop légères, laisseraient aussi vite, aussi cruellement, transpercer des dessous beiges ou à l'ocre rouge. Sous la double influence des supports et des vernis, combien d'accords, exquis à l'origine, ont tourné à l'olivâtre et au pain d'épice! En même temps, pour comble d'infortune, les lapis-lazuli se sont dénaturés. Presque partout les bleus, les vermillons, qui ont conservé leur force intacte, se découpent avec un éclat trop dur, compromettant l'unité d'une toile qu'il nous est interdit d'imaginer dans son état premier. Les restaurateurs ont fait le reste!

C'est ainsi que cette exposition exceptionnelle, qui doit tant à l'érudition et à la clairvoyance de Charles Sterling, risque de n'apporter au grand public qu'un plaisir mitigé. Et pourtant, des œuvres antérieures à 1624, comme le délicieux *Empire de Flore*, de Dresde (qu'on eût aimé voir accompagné par l'un des plus voluptueux Poussins, le *Sommeil de Flore*), aux multiples chefs-d'œuvre de la maturité — l'*Éliézer et Rébecca*, *Tancrède et Hermine*, les *Bergers d'Arcadie*, la *Mort de Narcisse*, etc. — comment ne pas admirer l'art souverain de soumettre à une discipline rigoureuse le désordre même, de relier les uns aux autres les gestes de tous les figurants, de faire de chaque tableau un ballet dont s'enchantent à la fois les yeux et la raison, et, même quand celle-ci, trop impérative, risque de diminuer « la délectation », de conserver une fidélité profonde aux rêves, aux rythmes et aux types de Raphaël ou de Titien? Ah si Poussin était resté également fidèle à leur technique qui, elle, a défié le Temps!

CLAUDE ROGER-MARX

PROMENADES DANS LES RUES DE PARIS. — Parmi les livres sur Paris, il y en avait un qui avait été particulièrement précieux à tous ceux qui voulaient découvrir les anciennes demeures de Paris et leur passé, c'était le *Guide pratique à travers le Vieux Paris* du marquis de Rochegude remis à jour, dans les dernières éditions, par Maurice Dumolin.

Le Rochegude étant depuis longtemps épuisé, les trois gros volumes de Jacques Hillairet, *Evocation du Vieux Paris* (1), pouvaient prétendre à le remplacer. Ils étaient écrits suivant le même principe, la maison ancienne étant simplement men-

(1) Les Éditions de Minuit.

tionnée, mais les ombres illustres qui la peuplaient étaient évoquées plus longuement et des anecdotes ou le récit de leurs aventures animaient ces nomenclatures sommaires.

Or, voici que M. Jean-Paul Clébert a voulu refaire, lui aussi, le Rochegude, et accole son nom au sien. Mais alors que M. Dumolin s'était borné à mettre à jour ce recensement des anciennes demeures de Paris, M. Clébert semble animé d'un tout autre esprit. Les vieilles demeures ne l'intéressent guère, il oublie très souvent de les signaler et il se borne à quelques notations sommaires au sujet des habitants célèbres qui ont habité les rues dans lesquelles il passe en courant.

Choisissons un exemple au hasard. Dans la rue des Lions, Rochegude signale neuf hôtels intéressants en précisant pour chacun ce qui mérite d'être vu : balcon, cour, escalier. Hillairet reprend ces indications en les complétant, notamment en ce qui concerne les Sévigné. Clébert se contente d'écrire : « Elle contient encore quelques hôtels intéressants, dont celui des Sévigné où naquit Mme de Grignan, au numéro 11 et celui des Parlementaires, du XVIIIe siècle, au numéro 5. »

Or, ceux qui s'intéressent aux anciens hôtels trouveront que les plus beaux de la rue sont ceux des numéros 12 et 10 dont j'ai donné des photographies dans mes *Hôtels du Marais*.

Moins encore que le Hillairet, le livre de M. Clébert ne prend la peine de décrire ces anciens hôtels auxquels j'ai consacré plusieurs volumes et qui sont le grand attrait des promenades dans Paris. Et lorsqu'il consent à leur consacrer une ou deux lignes, il s'y glisse souvent une erreur.

Parlant de l'hôtel de la Vieuville, qu'il baptise hôtel de Vieuville, rue Saint-Paul, il omet de dire qu'il a été démoli et le déclare entièrement reconstruit au XVIIIe siècle. Or, lorsque M. Cognacq le fit raser, il conservait une importante partie de la fin du XVe ou du début du XVIe.

S'il cite la rue Ferdinand-Duval pour dire qu'elle s'appelait jadis rue des Juifs, il oublie de signaler le charmant hôtel Renaissance qui se dresse encore dans la cour du numéro 20 et de nous rappeler que s'élevait au numéro 11 l'hôtel du conseiller Acarie dont la femme fut béatifiée. Quand il gagnait au jeu, Henri IV lui envoyait une partie de son gain pour ses œuvres et c'est elle qui introduisit le Carmel en France.

L'hôtel de Lamoignon ne fut pas construit pour Diane de Poitiers mais pour Diane de France. Il n'y a pas « des échauguettes » au coin de la rue mais une tourelle à encorbellement.

Le livre de M. Clébert n'est donc pas écrit dans le même esprit que le Rochegude. Il n'est pas fait pour ceux qui s'intéressent aux vieilles demeures mais simplement pour ceux qui désirent savoir que Sainte-Beuve a habité au 11 de la rue du Montparnasse et se soucient peu que l'ancienne folie de l'architecte Dorlian existe encore dans les jardins du collège Stanislas.

On peut le regretter, car le rôle de ceux qui écrivent sur le passé d'une ville est de défendre tout ce qui rappelle ce passé contre la hâte des spéculateurs et l'indifférence des fonctionnaires, les premiers songeant à tout

démolir et les autres les laissant faire. Albert Laprade disait dernièrement à la Commission du Vieux Paris : « Il est désolant de penser que faute de lois, faute d'argent, faute d'esprit civique, faute d'une opinion publique avertie, nos villes d'art de France, et Paris en particulier, se trouvent dans une situation presque sans issue, en dépit des circulaires ministérielles. Il est affligeant de penser que ce qui est possible à Genève, à Berne, à Barcelone, à Amsterdam, à Varsovie, à Léningrad est impossible chez nous. »

GEORGES PILLEMENT

COLLAGÈNE. — En 1928, à la première page d'un livre qu'il publiait chez Hachette et dont le titre était : *Les Chromosomes, Artisans de l'Hérédité et du Sexe*, Jean Rostand plaçait cette pensée de Julian Huxley : « *Les Chromosomes*, ces particules dont l'homme de la rue lui-même devra incorporer le nom à son vocabulaire. » Il me semble que, de nos jours, un autre nom est, lui aussi, en voie d'acquérir droit de cité et que ce mot est *collagène*. Je serais du moins prêt à le penser, si j'en juge par le nombre de correspondants, profanes en matière scientifique, qui m'écrivent ou m'interrogent à son sujet.

Qu'est-ce que le collagène ? C'est une protéine, plus précisément une protéine fibreuse, dont le siège naturel est, dans notre organisme, la trame conjonctive, c'est-à-dire cette « paille » qui entoure, enveloppe, protège les cellules spécialisées de nos tissus et de nos organes. Si cette protéine s'appelle collagène, c'est simplement que, sous l'effet de la chaleur, elle se transforme en gélatine (collagène : qui engendre de la colle).

Le collagène est une substance connue de longue date. Sur le plan industriel, on peut même dire qu'elle n'a jamais cessé d'intéresser le tanneur ou le faiseur de colle, mais ce ne fut pendant longtemps que sur un mode pratique (obtention de meilleurs cuirs ou d'une colle plus adhésive). Sur le plan médical ? Bien sûr, le mot collagène se rencontrait dans les traités d'histologie et l'étudiant l'apprenait — comme je le fis — pour l'examen de fin d'année. Mais très vite — ce fut au moins mon cas — il se hâtait de l'oublier. Quel pouvait bien être l'intérêt, en pratique quotidienne, de la « chose » qu'il désignait ?

Le changement se produisit ici en 1941. Cette année-là, un médecin américain, Klemperer, avait l'idée de réunir, sous le vocable de « *maladies du collagène* » ou *collagénoses*, diverses affections humaines dont le siège pourrait être la trame conjonctive, c'est-à-dire le lieu où — je l'ai mentionné plus haut — réside le collagène. Principaux types d'affections réunies : des dermatoses, des réactions étiquetées jusqu'alors allergiques et surtout l'immense groupe des rhumatismes. Sa proposition, à l'origine, était timide. Mais il est des succès en science comme en d'autres domaines.

« *Maladies du collagène* » ou *collagénoses*, ces mots obtinrent, en Amérique d'abord, puis en France dès qu'on les connut (après 1945), un sort réellement inouï. Du jour au lendemain, le nom de Klemperer se voyait cerné d'un halo lumineux. Des épigones, enthousiastes et non toujours raisonnables, allaient, en quelques années, faire, d'un mot commun, un mot roi, formidablement chargé de sens.

Il est intéressant de rechercher les causes d'un tel succès. On peut lancer à grand fracas le nom d'une vedette nouvelle, mais chacun sait que ce nom ne demeure que s'il recouvre un talent. Il est bien évident que, si le collagène occupe encore une place de choix, cela ne tient pas uniquement à la vogue. Elle serait déjà passée. Il y a plus. Ceci.

On sait que l'organisme de tous les êtres vivants est constitué par d'innombrables éléments distincts appelés cellules. Pendant des années, à l'exemple du pathologiste allemand Virchow, on ne prit garde qu'à ces cellules. La médecine, dans ce qu'elle a de scientifique, se vit placée sous la dépendance d'une *pathologie cellulaire*. Se trouvait-on devant une maladie du foie, de la rate ou des reins, ce qu'on entendait mettre en évidence, c'était d'abord une atteinte, une lésion des éléments « nobles ».

Cela dura pendant plus d'un siècle. Puis, on finit par se rendre compte que, si l'élément cellulaire était capital, il convenait aussi de porter l'attention sur ce qui entoure les cellules. Car celles-ci, en particulier dans le tissu conjonctif, ne se touchent pas comme le font, dans une construction d'enfants, des cubes de bois. Elles sont au contraire séparées, les unes des autres, par une sorte de ciment à l'exemple des pierres qui entrent dans l'architecture d'une maison. Ce ciment, jusqu'alors, avait été tout à fait négligé. On se bornait à dire : il contient du collagène. C'était peu. Là, comme partout, la biochimie allait dire son mot.

A partir de 1935, commençait à augmenter, dans les publications médicales, le nombre d'articles consacrés au ciment intercellulaire. Ils nous apprenaient que, dans son sein, le collagène n'est pas seul, qu'il y a, unis à lui, d'autres constituants et certains de nature glucidique : des mucopolysaccharides.

Déjà en 1941, la « chose » qui entoure les cellules n'était plus tout à fait inconnue! Mais, alors, vint se poser une question. Cette « chose » ne pourrait-elle pas être, au même titre que les cellules, le point de départ de maladies? Après tout, pourquoi ne pas penser que certaines dégénérescences, certaines scléroses (dont les rhumatismes sont un bon exemple), certaines affections cutanées, dont la cause demeure très obscure, trouvent leur origine dans une atteinte primitive, non d'une cellule, mais du ciment qui l'entoure? C'est précisément l'idée qu'eut Klemperer. Remarquons bien que, pour celui-ci, il ne pouvait s'agir que d'une hypothèse. Rien alors ne prouvait qu'elle était bonne. Pourquoi donc, un lendemain éclatant?

Parce qu'on eut, vaguement d'abord, l'impression qu'elle portait en elle de riches promesses. Tout, jusqu'à ce moment, avait été fondé sur le

concept d'une *pathologie cellulaire*. Prenait corps, brusquement, l'image d'une autre pathologie, celle-ci plus intime, plus profonde, puisqu'elle reposait sur une atteinte, non d'un élément figuré entier mais d'un élément chimique isolé, *pathologie* que l'on pourrait appeler en somme *moléculaire*. Cela plut. Que dis-je, cela enchanta! Parce que c'était nouveau et, aussi, parce que c'était un peu mystérieux. On me demandera peut-être : mais pourquoi Klemperer a-t-il parlé de « maladies du collagène » et non de « maladies du ciment »? Parce qu'en 1941, le collagène restait considéré comme le principal constituant de ce ciment.

Nous voici maintenant en 1960. En ce domaine, on peut dire que, jamais encore, la science n'a marché aussi vite. Histologistes, physiologistes, biochimistes et même biophysiciens se sont penchés avec une sorte de goût dévorant sur le nouveau sujet et, munis de l'aide prodigieuse que leur apportaient des techniques sans cesse perfectionnées, ils ont fait merveille. Certes, nous ne connaissons pas tout de la constitution intime de la matière intercellulaire. Mais déjà nous connaissons beaucoup. Les mystères du collagène s'évanouissent peu à peu. Le nombre des mucopolysaccharides connus augmente. Et voilà que l'on découvre, dans la pâte formée par l'ensemble, des constituants inattendus.

De 1941 à 1960, les médecins n'ont pas davantage perdu leur temps. Ils ont refait une médecine sur la base d'une pathologie moléculaire. Ils ont dressé des tableaux, fait des rapprochements, essayé de comprendre, d'après leur nouvelle conception, le mode d'action de médicaments-miracles comme la cortisone...

Tout cela est allé loin... Malgré tout, il faut bien l'avouer, l'essentiel se cache encore. Pendant que la notion d'une pathologie moléculaire va sans cesse s'affirmant, on bute encore sur le point de départ, on continue de se demander comment la maladie éclate, en quoi consiste la lésion chimique initiale. Tient-elle à l'altération d'un élément particulier? Faut-il plutôt la mettre sous la dépendance de liaisons devenues défectueuses entre plusieurs éléments? C'est à cette seconde éventualité que va ma préférence. Puisse ma vie être assez longue et assez riche pour qu'il me soit permis, avec ceux qui partagent ma foi, de le prouver.

ALBERT DELAUNAY

LE SOUVENIR DE CHARLES DU BOS. — Voici vingt ans que Charles du Bos est mort, mais la remarque de Louis Martin-Chauffier n'a pas cessé d'être juste : s'« il n'est guère de bon esprit en Europe qui ne le connaisse et ne lui voue l'estime la plus sûre », son œuvre reste « à peu près ignorée » du grand public. Une vie recluse en littérature, une inaptitude congénitale à se mêler à la vie commune, une répugnance invincible à user des moyens qui procurent l'audience et le succès, une santé débile, un style qui fait écran, une pensée rebelle à

toute simplification, aux constructions claires et parfois même au simple bon sens, ont continué à dresser autour de l'œuvre des barrages que seuls des lecteurs choisis, amis ou exégètes, se sont hasardés à franchir.

Ajoutons qu'il était un esprit sans corps, presque inaccessible aux plaisirs de l'espèce et que sa connaissance de la vie ne fut jamais une *expérience* de la vie. Allait-il jusqu'à croire, comme l'a dit Marcel Thiébaut, que « les auteurs n'éprouvaient des sensations que pour en tirer des livres »? En tout cas, il a puisé dans la contemplation esthétique les joies les plus sûres et les certitudes essentielles. Il n'a rien connu de son temps, si l'on songe à son aspect superficiel — le Paris des *Golden Twenties*, de Montparnasse et du *Bœuf sur le Toit*, la foire aux vanités, la politique — à cette *modernité* où Baudelaire situait « la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternité et l'immuable ».

Cette seconde moitié, et elle seule, lui paraissait digne d'intérêt. Nul doute qu'il ait fait sienne la définition qu'Edmond Jaloux donnait de la gloire. « C'est une grande solitude de l'esprit. C'est être enfin de plain-pied avec les grands morts qui nous ont précédés » : étrange définition qui ajoute au mot la profondeur et lui ôte l'éclat — qu'auraient récusée Napoléon, Goethe et Victor Hugo. La contemplation de la mort, et la fréquentation constante des « grands morts » l'ont conduit, vivant, à ne plus exister qu'en fonction de cette « autre vie », invulnérable et immortelle, dont l'art nous procure une première image, une « approximation », et, finalement à « aimer la mort en soi ».

De nouveaux tomes de son *Journal* [1] ont paru ces dernières années, mais il n'était pas inutile de réunir un *Choix* [2] de ses plus belles pages, ne serait-ce que pour amener enfin à son œuvre les lecteurs qu'elle mérite. A défaut du mouvement intérieur, de l'*impetus* qui anime ses plus beaux livres (je songe à son *Benjamin Constant*), nous disposons ainsi d'un large échantillonnage de sa pensée. Formé par la pensée de trois pays, du Bos n'a jamais limité son inventaire au domaine français : Keats, Shelley, Walter Pater, Tolstoï et Tchekhov, les Browning lui ont servi d'intercesseurs et nous avons ici leurs portraits, aux côtés de ceux de Proust et de Bergson, de Stendhal et de Constant, de Giraudoux et d'André Gide.

A dire vrai, ce ne sont pas des extraits en vingt lignes qui peuvent donner une idée équitable de du Bos critique ; au contraire, on s'étonne de ses formules (« la profondeur en pleine course » de Mauriac, le « labyrinthe à claire-voie » de Gide), on regimbe devant ses phrases gigognes et l'on supporte mal la présence constante de ce Moi (le « Je disais à Zézette... » revient comme un leitmotiv) plus humble que modeste. Musiciens et peintres ne sont pas oubliés, qui ont tenu, de Bach à Schumann et de Giorgione à M. Ingres, tant de place dans la vie de ce reclus qui n'avait guère d'autre patrie qu'un immense musée imaginaire. D'où ces « extases profanes », si fréquentes dans le *Journal*, où du Bos « soupèse ses trésors ».

1. Tomes V à VIII (La Colombe). — 2. Choix préfacé par E. Gilson (La Colombe).

Mais ce qui nous touche le plus, c'est l'unité de l'aspiration, l'élan religieux qui le jette vers toute apparition de l'esprit : « Aucune cloison étanche n'existe chez moi entre les choses : sentiment, pensée, musique, religion, par-dessous tout cela, *Adoration perpétuelle*... une adoration perpétuelle c'est ce qu'est le meilleur de ma vie... Il me suffit d'entendre une musique, de regarder un chef-d'œuvre, de lire un poème, d'ouvrir saint Augustin ou, comme hier matin, de lire à mes élèves les pages sur la madeleine et sur Combray pour être aussitôt envahi, inondé, comblé — pour entrer dans l'état d'adoration perpétuelle. Ma vraie vie est celle du desservant. »

Tel était cet esprit si pur — qui ne se souvenait pas d'avoir existé avant d'avoir lu Bergson, à dix-sept ans — qu'il fallut la maladie pour lui rendre conscience de son corps. Devenu assez chrétien pour pouvoir, quoi qu'il arrive, dire toujours : « Seigneur, soyez remercié de tout », il ne demandait qu'un « corps possible » pour s'acquitter de ses obligations. Cela aussi lui fut refusé. Si, chez du Bos, l'animal humain nous paraît souvent étrange, c'est qu'il lui était impossible de vivre vulgairement (avec ce minimum de vulgarité qu'exige l'activité humaine). C'est que, plus encore peut-être que ses grands intercesseurs, il ne s'intéressait qu'à la vie profonde de l'esprit, au moment où elle retrouve la perfection de la nature originelle. Le beau récit que Jean Mouton, témoin de sa dernière heure, a consacré à sa mort, nous fait sentir que pour du Bos la littérature fut bien la porte de la sainteté. Déchiffrer son œuvre, franchir les barrages de ce style noyé dans un épais tissu conjonctif, encombré d'anglicismes, trop scrupuleux pour être clair, c'est se rendre accessible à ce qu'il y a de plus haut dans l'esprit humain, c'est entrer avec lui dans son immortalité.

PIERRE DE BOISDEFFRE

JOURNAL D'HELENA MORLEY. — *Le Journal d'Helena Morley* (Calmann-Lévy) s'ouvre par un facsimilé de la lettre qu'adressa Georges Bernanos à l'auteur : « *Vous avez écrit, madame, un de ces livres si rares dans toutes les littératures qui ne doivent rien à l'expérience, au talent, mais tout à l'ingenium, au génie.* » La louange n'a rien d'hyperbolique, à condition de comprendre le terme de « génie » en accord avec Bernanos, dans le même sens où l'on parle du génie propre d'une langue. Le livre est extrait des cahiers que la jeune Helena tint quotidiennement, de 1893 à 1896, dans sa petite ville natale de Diamantina, au centre du Brésil.

Cette enfant, d'une intelligence à peine supérieure à la moyenne, sans don littéraire spécial, et non exempte d'une certaine médiocrité provinciale et cancanière, rédigeait chaque soir, au courant de la plume, le compte rendu de sa journée, parce que son père le lui avait conseillé — pour le bon ordre, semble-t-il, comme on tiendrait les comptes de la maison ou

dresserait un inventaire. D'où vient alors le miracle ? En quoi consiste-t-il ? En fréquents et soudains éclatements du cadre mesquin, en percées par où flamboie, indépendamment de ses vicissitudes, la vie elle-même dans toute sa splendeur, dont la narratrice paraît n'être qu'une interprète à peine consciente.

La lessive à la rivière, un bon repas, des bottines neuves, le plaisir d'avoir triché à sa composition de physique ou bercé un enfant noir sont pour la petite Anglo-Brésilienne autant d'occasions de manifester sa juvénile et merveilleuse allégresse. Elle n'a peur de montrer ni ses mauvais, ni ses bons sentiments ; elle n'a peur de rien, ne se fait jamais meilleure ni pire qu'elle n'est. L'expression « cri du cœur » retrouve avec Helena son sens violent et frais. Son cœur crie, s'écrie : « *Moi, si j'habitais le Béribéri, je ne serais pas pressée d'aller au ciel !* »

On comprend que le romancier de *La Joie* ait aimé, rétrospectivement, cette fillette, à l'égal peut-être d'une de ses héroïnes. Helena n'approche jamais la sainteté, comme Chantal de Clergerie ; elle n'est pas non plus la pureté blessée à mort, telle la petite Mouchette, mais elle incarne adorablement (seul ici suffit cet adverbe religieux) l'antipharisaïsme. Le seul péché vraiment grave, elle ne le commet jamais : celui d'angélisme. Innocentes à l'égal des orties et des fleurs, les confidences d'Helena nous font participer presque physiquement à son histoire : nous la voyons se rouler par terre en sanglotant, derrière l'église, parce qu'elle n'a pas été choisie pour prendre part au défilé commémorant l'instauration de la République. Nous sentons « le clou qui lui déchire le corps » quand elle a manqué la messe.

Tout l'intérêt pittoresque et documentaire qui s'attache à l'évocation d'une ville de chercheurs de diamants, et où l'esclavage vient d'être aboli, le lecteur en bénéficie de surcroît. C'est là le côté particulier d'un récit de portée générale, dont le vrai titre serait « vie de la vie ».

La traduction, excellente, pèche cependant par quelques trivialités qui ne doivent pas être dues à l'auteur, issue d'un milieu relativement cultivé Pourquoi écrire « le manger » pour « la nourriture » ?

BÉATRIX BECK

MYTHOLOGIE GRECQUE. — Dans l'introduction de son livre sur la *Mythologie grecque* (Albin Michel), M. Méautis nous informe qu'il n'a guère paru d'ouvrage sur ce sujet depuis le livre de Decharme, en 1879. Une exception bienveillante est faite pour le *Manuel de Mythologie* de H.-J. Rose, dont la première édition, en anglais, date de 1938. Ajoutons qu'une nouvelle édition, en allemand, a paru récemment et qu'elle apporte quelques indications neuves. M. Méautis ne rend peut-être pas pleinement justice aux travaux, souvent féconds, toujours originaux, de différentes

écoles qui ont renouvelé notre intelligence des mythes grecs. Sans doute n'était-ce pas son dessein. Ce qui explique son silence. Car l'histoire des mythes grecs s'écrit sous nos yeux, grâce à maintes découvertes venues d'Orient. M. Méautis parle, il est vrai, *in fine*, du déchiffrement des tablettes mycéniennes, mais c'est peut-être encore là (jusqu'à ce qu'une analyse plus complète et plus indiscutable des documents étudiés enrichisse nos connaissances) le moindre apport des archéologues.

M. Méautis, donc, reprend, une fois de plus, et souvent avec bonheur, les textes principaux qui nous renseignent sur les mythes grecs. Il les résume, les paraphrase, s'attardant sur les amours d'Aphrodite et d'Anchise, sur les travaux d'Héraclès ou ceux de Thésée. Excellente introduction à la lecture des œuvres antiques. Nous refaisons à sa suite le cheminement (théorique) de la pensée grecque, d'Homère à Euripide et aux « Alexandrins ». Nous apprenons, par exemple, que les Alexandrins étaient en proie à une véritable « érotomanie », en ce sens qu'ils introduisaient partout le personnage d'Eros. Mais nous aimerions comprendre les raisons de cette étrange manie : eh quoi, les mythes grecs, transportés en Orient, n'auraient rien reçu dans leur nouveau terroir ? L'Aphrodite des Syriens hellénisés est-elle toujours celle des poètes athéniens ? Et comment parler d'Eros sans prononcer le nom de Platon ?

Ailleurs, M. Méautis nomme Psyché, et nous dit que « le nom même de Psyché rend la légende parfaitement claire ». Oui, si nous acceptons l'interprétation — nous ne dirons pas ordinaire, car elle n'a plus pour elle, parmi les spécialistes, que peu d'adeptes, mais celle qu'un lecteur cultivé est tenté de donner spontanément de ce mythe. Mais ne fallait-il pas ajouter que, selon toute vraisemblance, celui-ci est une invention purement littéraire d'Apulée ? Sous cette merveilleuse clarté des textes, que reflètent les traductions de M. Méautis, se dissimulent bien des obscurités. Nous sommes entraînés ici à travers les galeries d'un musée familier, où le guide souligne la beauté des formes, commente, en quelques mots pertinents, ce que chacun peut voir, mais s'abstient d'éveiller des curiosités indiscrètes.

M. Méautis invoque comme principe d'explication « la mentalité grecque ». Mais qu'est-ce à dire ? De quels Grecs s'agit-il ? Des Athéniens contemporains de Phidias — mais, de Socrate ou de ses accusateurs ? Des Spartiates, ou des Ioniens de Milet ? Phénomène immense, contradictoire, incohérent jusqu'à l'absurde, la mythologie renferme en elle les scories d'une pensée religieuse que seul un acte de foi intrépide peut déclarer le reflet d'une mentalité une — si tant est que l'on puisse jamais saisir, en quelque manière, la « mentalité » d'un peuple ! Ces querelles que nous faisons à M. Méautis ne sauraient faire oublier le charme d'un livre où se retrouvent les histoires immémoriales, les noms prestigieux qu'il suffit de prononcer pour se trouver envoûté par la magie d'un monde aussi traditionnel qu'inconnu.

PIERRE GRIMAL

SALACROU ET LA JUSTICE. — Le 9 septembre 1910, au Havre, au cours d'une grève des charbonnages, un ouvrier « jaune » fut tué dans une rixe d'ivrognes. Le secrétaire du syndicat, Jules Durand, fut inculpé d'avoir inspiré ce crime, traduit en Cour d'assises et condamné à mort. L'affaire, où les passions de classe avaient joué un rôle décisif, fit scandale, et l'avocat de Jules Durand, qui n'était autre que le futur président Coty, obtint d'abord la commutation de la peine, puis, en 1918, un arrêt de la Cour de cassation qui annula le jugement et reconnut l'innocence de Durand. Celui-ci, doux anarcho-syndicaliste du type mystique, n'avait pas résisté à l'épreuve de sa condamnation injuste et du régime cellulaire : il était devenu fou. La ville du Havre lui fit amende honorable en donnant son nom à un de ses boulevards.

Enfant, puis adolescent, Armand Salacrou a reçu de cette erreur de justice une impression ineffaçable. Par son père, conseiller municipal, et par les amis de celui-ci, il avait connu les détails de l'affaire, et s'était juré d'élever un jour, autour de l'ombre un peu falote de ce militant au cœur pur, victime plus encore que martyr, une protestation solennelle. Il a tenu parole, après un demi-siècle, et c'est la fresque historique qui vient de paraître sous le titre *Boulevard Durand* (Gallimard). Il faudrait ne pas connaître le sens du tragique intérieur de Salacrou pour douter de l'intensité de souffle et de mouvement qui soulève ces pages. Face aux ouvriers, qu'il fait agir et parler en se référant à des documents de l'époque, il a imaginé ou du moins déguisé le clan des grands patrons qui ont voulu la condamnation de Durand, et il a eu la probité de les montrer sans bassesse, mus par leurs propres convictions et par les impératifs de leur propre morale. *Boulevard Durand* est, à ce point de vue, un document historique de valeur pour caractériser le climat de la lutte des classes en ces années du premier avant-guerre, qui ne méritent peut-être pas toujours d'être appelées « la belle époque ».

Littérature de combat, dira-t-on? Non : littérature engagée, mais au sens où l'engagement est service de l'absolu et point d'un intérêt partisan. « *Pour la première fois de ma vie d'écrivain, j'ai le sentiment d'avoir écrit ce que j'avais exactement envie d'écrire, et c'est l'esprit apaisé que je termine ce livre.* » Je comprends cette bonne conscience de l'homme de lettres qui vient d'utiliser sa plume, comme le soldat son épée, pour servir une cause au-dessus de lui ; et encore faudrait-il parler du chevalier plutôt que du soldat, car celui-ci est exposé à ne se battre que pour l'histoire, au lieu que la protestation contre la violence injuste, relève de l'ordre transcendant de l'esprit. C'est Péguy qui a dégagé la notion d'un « dreyfusisme héroïque » pour caractériser la passion de ceux qui luttaient pour la révision sans arrière-pensée politique, sans autre intention que de vouloir à tout prix rendre l'honneur à un innocent. C'est de cet état d'esprit absolument noble que procède *Boulevard Durand*.

P.-HENRI SIMON

La musique. — Les neuf symphonies de Beethoven ont formé, avec le concerto dit *Empereur* et deux ou trois ouvertures, le programme des cinq concerts donnés au Théâtre des Champs-Élysées par la Philharmonie de Berlin sous la direction d'Herbert von Karajan. Le public a fait un accueil triomphal à l'orchestre et à son chef et la critique s'est montrée particulièrement élogieuse, sauf une exception sans grande importance. J'ai pu entendre, soit en soirée, soit aux répétitions, quatre concerts sur cinq et je voudrais indiquer brièvement ce qui en faisait la qualité exceptionnelle.

Je n'ai rien à dire qui n'ait pas été écrit cent fois sur la Philharmonie de Berlin. Par sa cohésion, par sa discipline, elle est une des deux ou trois premières formations du monde. On peut trouver en France des flûtes, des hautbois, des clarinettes qui chantent avec plus de légèreté, on ne saurait rêver des cuivres d'une sonorité plus sûre et plus ronde, et un quintette de cordes donnant des attaques aussi franches, un phrasé aussi souple. Les contrebasses (je pense surtout à l'entrée du final de la Ve) sont hors de pair. Il y a là une tradition berlinoise bien plus ancienne que la Philharmonie elle-même. Au début du XIXe siècle déjà, Spontini, quand il dirigeait l'*Opéra sous les Tilleuls*, attachait au groupe des contrebasses, assise de tout l'orchestre, une importance extrême. Et Wagner a raconté son effarement lorsque Spontini, venu diriger *la Vestale* à Dresde, lui demanda comme une chose toute naturelle, douze bonnes contrebasses! Songez qu'à Bayreuth même il n'y en a jamais eu que dix!

L'interprétation d'Herber von Karajan vaut les plus illustres. Prenant les mouvements nettement plus vite que la tradition ne le veut, il gagne de trois à huit minutes sur chaque symphonie. Personnellement, je préfère ce rythme, quand on dispose d'un orchestre capable de le suivre avec une aussi parfaite précision. Les symphonies les plus usées par trop d'exécutions médiocres, comme l'*Héroïque* ou la *Pastorale*, prennent sous sa baguette une jeunesse nouvelle. Un compositeur de mes amis me disait à la fin de la IVe Symphonie : « Karajan mozartise un peu Beethoven! — Ne croyez-vous pas, lui ai-je répondu, qu'on ne saurait lui rendre un meilleur service? »

Du côté des théâtres lyriques, il n'y a pas grand-chose à signaler. *Carmen* continue à réaliser des recettes record, et la formule de l'alternance des spectacles, base de toute exploitation rationnelle pour une scène lyrique, nous paraît compromise pour longtemps. Cependant deux reprises nous ont ramené à l'Opéra. Deux œuvres bien différentes, puisqu'il s'agit pour l'une d'une pauvreté, *Lucie de Lammermoor*, et pour l'autre d'un des plus beaux opéras romantiques, *le Vaisseau Fantôme*; mais deux réalisations assez voisines, car, dans les deux cas, des vedettes étrangères donnaient à l'affiche son lustre.

Les amateurs de musique facile, c'est-à-dire beaucoup d'impresarii et

même quelques critiques, disent qu'ils aiment dans *Lucie* le bel canto. Ils le croient peut-être. Ils auraient intérêt à se renseigner, et ils verraient que les connaisseurs du chant italien considéraient déjà en 1830 que le bel canto n'était plus qu'un souvenir. C'est précisément avec Donizetti que les effets mélodramatiques ont triomphé dans l'opera seria du style ancien, tandis que dans ses opéras-bouffes il imitait adroitement les maîtres. Stendhal jugeait les ouvrages de Donizetti *nauséabonds*. Nous n'irons pas jusque-là, mais il faut reconnaître que leur indigence harmonique est souvent aggravée par la vulgarité des parties vocales. Si Stendhal avait entendu Mlle Sutherland, il aurait beaucoup aimé l'agilité de ses vocalises, sa respiration large, son phrasé parfaitement lié, la chaleur de son timbre dans toute la tessiture normale du soprano, mais il lui aurait conseillé de renoncer aux notes suraiguës qui ne figurent pas dans la partition originale et qu'une tradition saugrenue y a introduites. Ajoutons que Mlle Sutherland est une remarquable tragédienne et que, à travers le ridicule mélodrame du librettiste italien, elle retrouve quelque chose de la couleur poétique de Walter Scott. Une magnifique artiste en vérité. A ses côtés, notre baryton M. Massard a été un superbe Asthon, mais sa voix et celle de Mlle Sutherland ont tellement dominé les autres que le trop fameux sextuor devenait un duo.

Gros succès également pour *le Vaisseau Fantôme*. Mais quelle mise en scène, grands dieux! Je calculais avec mélancolie que les millions dépensés pour *Carmen* auraient permis de remonter les dix opéras de Wagner! N'est-il pas encore temps de renoncer à l'absurde projet de transplanter *Louise* à la Salle Garnier? La somme prévue pour cette opération serait mieux employée à offrir des décors décents à deux ou trois Verdi (notamment *Rigoletto* et *Othello*) et à la *Tétralogie*.

Dirigé par Hans Knappertbusch dans un style qui semble s'alourdir depuis deux ou trois ans, le *Vaisseau* n'a été à peu près au point qu'à la deuxième représentation. L'orchestre s'est montré parfait dès le premier soir, mais les chœurs ont flotté passablement, surtout au second acte. Ils ont chanté en français ; si la traduction était convenable, si elle respectait les accents toniques, et si on répétait suffisamment, je n'y verrais pas grand inconvénient. Mais tous ces « *si* », hélas, sont loin de correspondre à la réalité!

Les solistes se sont montrés excellents, particulièrement Hans Hotter, farouche Hollandais, dont la voix sombre domine le fracas des éléments déchaînés, et Hans Beirer, dont le ténor héroïque donne au personnage d'Erik, habituellement trop effacé, le volume et le relief nécessaires pour équilibrer le Hollandais.

Et l'Opéra-Comique? On en parle, on en parle beaucoup ; et chacun suggère une solution différente. Pendant ce temps la rue de Rivoli met au point la sienne. Chirurgicale, si mes informations sont bonnes.

JEAN MISTLER

Le Cinéma. « La Dolce Vita ». — Le métier de moraliste au cinéma comportera toujours une grave équivoque. Là où l'écrivain peut fustiger sans décrire, l'auteur de films n'a qu'un langage à sa disposition : celui des images. Pour dénoncer ce scandale, il doit le décrire ; pour nous indigner, il doit nous en montrer les détails. Comment savoir s'il ne mêle pas quelque complaisance à ses reproches ? Et quand un Fellini, défendant son œuvre, *La Dolce Vita*, dit : « Je ne montre des scènes et des personnages ignobles que pour les condamner», le Vatican a beau jeu de répondre : « Quelles que soient vos intentions, et les vôtres manquent de clarté, vous êtes un agent de publicité du scandale. »

Ce n'est pas sur le terrain de la vertu que le critique jugera le film ici. Je remarquerai d'ailleurs qu'il est bien moins graveleux que pas mal de films français récents, dont les deux derniers ont subi un échec aussi ignominieux que mérité. Il n'en est pas moins certain qu'il « donne des idées » aux esprits les plus innocents et qu'il contribuera davantage à l'avilissement qu'à la régénération de nos sociétés occidentales.

J'ai éprouvé la plus vive admiration pour Fellini, qui est un merveilleux animateur d'images. Ses *Vitelloni*, ses *Nuits de Cabiria* et surtout *La Strada* figurent, et je l'ai dit ici même, parmi les chefs-d'œuvre du cinéma contemporain. Mais cette fois, en dépit de sa maîtrise technique, qui est sans doute plus apparente que jamais, il succombe à une double tentation : la violence, tarte à la crème de toutes les « nouvelles vagues » et la manie philosophante qui conduit directement au pathos.

Il s'agit de la déchéance progressive et rapide d'un jeune journaliste italien qui, entraîné par son métier dans les marécages d'une société huppée et pourrie, se faisande à son contact. L'intention satirique se disperse. On s'en prend à l'aristocratie romaine — ou internationale qui gravite autour d'elle — que de nombreux scandales, en effet, ne nous ont pas montrée très pure. On attaque encore la monstrueuse indiscrétion du journalisme à sensation qui ne respecte rien, pas même la douleur individuelle. On y mêle une histoire de faux miracle religieux, qui révèle des couches populaires non moins sordides et non moins abruties. Veut-on nous faire respirer un peu d'air pur ? Nous le croyons quand apparaît le visage sérieux du philosophe qui tente d'arracher le héros à son ornière. Mais, un beau matin, ce Steiner assassine ses deux gentils enfants et se tue. C'était un fou. Toute cette incohérence empoisonnée ne va pas sans rhétorique.

J'évoquais la virtuosité technique de Fellini. Eh oui. Elle éclate, elle crève l'écran. Malgré le côté invertébré de ce film démesuré (il dure au moins une heure de trop), malgré sa complaisance pour les dépravations en tout genre et de tous les sexes, il comporte quelques moments de cinéma pur assez extraordinaires. Je citerai la frénésie de la foule et des reporters autour des deux petits visionnaires frelatés, la descente dans la boîte de

nuit, certains passages dans le palais abandonné et surtout la ruée des photographes de presse sur la malheureuse femme à qui un policier va annoncer le massacre de ses deux enfants et le suicide de son mari. Ce Fellini-là fait des prodiges. Mais il a tort de se faire doubler par un penseur.

JEAN FAYARD

LE PREMIER LIVRE DE MUSIL ET LE DERNIER LIVRE DE BROCH. — Avec Musil et Broch, l'Autriche a fait une entrée sur la scène littéraire du XXe siècle aussi remarquée que celle que firent, il y a quelque soixante ans, Schnitzler et Hoffmannsthal. Musil représente la fine pointe, le monument grandiose bien qu'inachevé, de la civilisation viennoise, et cela bien qu'il ait peu vécu à Vienne et que la puissance, la gloire et la richesse de la monarchie austro-hongroise aient depuis longtemps rejoint les vieilles lunes quand il atteignait sa plénitude d'écrivain. L'action de l'*Homme sans qualités*, roman de deux mille pages qui fonde la célébrité de Musil, paru dans sa version complète et définitive en 1952, se situe entre 1913 et 1914 : c'était souffler sur les cendres dès longtemps refroidies. L'Empire romain germanique, la Double Monarchie ont vécu. En analysant cette agonie et leur propre nostalgie, Musil et Broch ont analysé le déclin de l'Europe et de l'Européen à la recherche d'une culture, d'une civilisation et d'une âme. Prophètes, moralistes, visionnaires, ils ont été aussi chroniqueurs et romanciers.

Musil, dans son premier roman, *Les Désarrois de l'élève Torless*[1] (paru en 1906, l'auteur avait alors vingt-six ans), fait la peinture la plus minutieuse et la plus objectivement détachée de la crise de l'adolescence. Un collège aristocratique pour l'unité de lieu, une « amitié particulière » pour l'unité d'action et quatre personnages : deux bourreaux, une victime et l'élève Torless qui est le complice des tortionnaires sans participer à leurs affreuses expériences. Toute l'originalité de ce livre — et sa lumière étrange et son éclat gênant — viennent de ce que Torless découvre la sensualité, la vie morale et esthétique sous les espèces de la cruauté, comme un homme qui assiste à une séance de vivisection. La victime consentante, lâche et veule lui inspire du dégoût, mais les deux bourreaux dans lesquels Musil a dépeints par avance ceux qui allaient essayer de dénaturer l'Autriche « des dictateurs in nucleo, dit-il » lui inspirent encore bien plus de dégoût et il se décide à aider de ses conseils le malheureux patient. Nous, lecteurs, nous trouvons qu'il est bien long à se

1. « Le Seuil ». Élégamment traduit par Philippe Jaccottet auquel nous devons aussi les quatre volumes de l'*Homme sans qualités*.

décider... mais c'est en cela que réside le mystère de l'adolescence : une surprenante apathie liée à une intense curiosité d'esprit et une sorte de vagabondage des sens. Finalement l'âme éclot et Musil remarque que son héros deviendra un jeune homme « très fin et très sensible » dont le seul intérêt véritablement profond se porte sur le développement de l'âme.

Les Désarrois de l'élève Torless, ou « comment se développe une âme », tel pourrait être le sous-titre. Rarement un moraliste a atteint une telle sûreté dans le diagnostic, une telle justesse et une telle délicatesse dans l'expression de sentiments indécis, fugaces et dont celui qui les éprouve n'a qu'une conscience très vague. Que Musil à cette époque n'eût que vingt-cinq ans, témoigne d'une lucidité exceptionnelle et d'une effrayante rigueur dans la conduite des observations. Ce n'est pas un livre de débutant, c'est déjà l'œuvre d'un maître.

La mort surprit Hermann Broch alors qu'il refondait pour la troisième fois *le Tentateur* [1]. Sa version récemment parue est un combiné des trois précédentes et elle est due à M. Félix Stossinger. Seuls les spécialistes de l'œuvre de Broch peuvent juger de ce travail d'adaptateur et de mosaïste.

Roman long, touffu, à la fois lyrique et cosmique, *Le Tentateur* se présente comme l'histoire d'un village de montagne dans le Tyrol, de la montagne qui écrase le village de son ombre, des mines fabuleuses que recèle cette montagne, des mystères souterrains et des cérémonies célestes que la nature célèbre tout au long des siècles. La nature inspire aussi les hommes : quelquefois elle donne certains pouvoirs à des êtres sages et bons comme la Mère Gisson, sibylle, guérisseuse, femme forte d'un Evangile naturiste, mais elle travaille aussi des êtres maléfiques comme Ratti, *Le Tentateur*, dont la puissance viscérale subjugue le village entier. On remet en honneur des coutumes barbares : une vierge est égorgée sur la pierre du sacrifice et son sang doit s'unir à l'or de la mine. *Le Tentateur* triomphe en apparence, car un enfant naît auquel la Mère Gisson, la bénéfique et prudente Mère du village, transmet ses pouvoirs. En ce nouveau-né s'incarne l'espoir que ce qui doit être sauvegardé sera sauvé.

Hermann Broch semble apporter dans ce dernier livre une solution à l'angoisse et à la solitude qu'exprimaient les *Somnambules* et la *Mort de Virgile* : ayons recours à la fois à nous-mêmes et au sentiment du sacré. Le sens du sacré nous persuade que nous ne sommes pas seuls, que nous sommes en accord avec l'harmonie de l'univers ; cela ne doit pas nous faire oublier que c'est en nous-mêmes que nous trouvons le principe et la fin, l'exaltation et le salut. Hermann Broch enseigne avec une éloquence persuasive, un chaleureux et lyrique art de démonstration, cette morale où se combinent le panthéisme et le stoïcisme.

Devant la menace que dressent devant nous la technique, l'automa-

1. « Gallimard », Traduit par Albert Kohn, traducteur attitré de Broch.

tion et les autres monstres de l'âge atomique, Broch, comme Jünger, comme tant d'autres, nous conseille la retraite dans la forêt mythique. Que Jünger dans sa *Visite à Godenholm* en appelle à Lao-Tseu, que Broch ait recours à Zénon et à Sénèque, ne change rien au problème : la crise du monde moderne inspire aux penseurs la même solution.

MARCEL SCHNEIDER

LA CONFÉRENCE DE PARIS. — A peine ouverte, la conférence « au sommet » a échoué. De grands espoirs s'y étaient attachés que justifiaient quelque dix mois de préparatifs jalonnés par les tournées mondiales de chacun des quatre Grands. La détente préludait à l'installation de la paix.

En une douzaine de jours, tous ces efforts allaient être annulés. Dès l'instant où M. Khrouchtchev se mettait à exploiter l'affaire de l'avion-espion américain abattu au-dessus du territoire soviétique le 1er mai, son dessein était clair : il fallait faire avorter la conférence de Paris.

Nous saurons un jour pourquoi. Nous saurons si derrière M. Khrouchtchev, c'est l'armée soviétique qui a exercé sa pression, si c'est le Parti qui a reculé devant les inconnus de la coexistence avec le capitalisme, si c'est la Chine de Mao qui a joué sa partie. Nous saurons si la reculade de M. Khrouchtchev, avec les ruades spectaculaires dont elle fut assortie, s'inscrit dans la politique de toujours de toutes les Russies.

Dans l'immédiat — à quelque chose malheur est bon —, l'esclandre a tout de même un effet positif. La prise de conscience depar les Occidentaux de la nécessité d'une vigilance commune de tous les instants [1].

M. G.

1. On lira dans une prochaine livraison de la *Revue de Paris* une étude sur les conséquences politiques de cette conférence. A l'heure où nous mettons sous presse une seule certitude : les incartades, les invectives de M. Khrouchtchev et plus encore sa décision subite de ne pas participer à une conférence dont il réclamait depuis des mois la réunion comme si elle devait tout sauver, ont exaspéré la plus grande partie de l'opinion publique.

Quant aux résultats politiques de cette singulière réunion ils demeurent incertains. Lors de son passage à Berlin, fidèle à sa méthode, M. Khrouchtchev est passé des déclarations violentes et menaçantes à des propositions relativement mesurées. Il ne reste plus qu'à attendre un nouvel éclat. (N.D.L.R.)

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

GŒBBELS

par Roger Manvell et Heinrich Frænkel,
traduit de l'anglais par J. et S. OUVAROFF
(Robert Laffont)

Ancien collaborateur de la maison Ullstein, né en Allemagne, d'où il dut fuir lors de l'incendie du Reichstag, et naturalisé Anglais depuis 1950, Heinrich Fraenkel s'est associé avec Roger Manvell, qui travailla pendant toute la guerre au ministère de l'Information britannique, pour écrire sur Goebbels un ouvrage très remarquable. Sans doute existait-il déjà, sur ce personnage, une littérature abondante : plusieurs biographies, les souvenirs (à peu près inconnus en France) de Rudolf Semmler et de Wilfrid von Oven qui furent ses adjoints, des fragments du journal qu'il tint pendant toute sa vie d'homme politique — et dont les microfilms, exécutés sur son ordre un mois avant la fin de la guerre, sont tombés, croit-on, entre les mains des Russes.

Restaient de nombreux témoins à interroger et une mise au point à tenter. La voici réussie. Quand Goebbels s'installa à Berlin, pour compte du nazisme, en 1926, le Parti n'y comptait qu'un millier de membres : conquérir la capitale, c'était transférer le mouvement du stade provincial au stade national, des brasseries de Munich au Sports Palast berlinois, et préparer la conquête du pouvoir. Le style des grandes cérémonies du Parti, les rites, les marches avec étendards, les démonstrations de masses, furent en grande partie l'invention du « Gauleiter » de Berlin. En usant de toutes les techniques — réunion publique, presse, radio, cinéma — Goebbels monta la redoutable machine de propagande dont le monde entier subit les effets. Et c'est sans doute comme incarnation d'une espèce de sorcellerie maléfique qu'il figurera dans l'Histoire.

Son aventure personnelle se confondit bientôt avec celle de l'Empire nazi. En 1931, il avait épousé Magda Quandt, femme divorcée d'un industriel et grande admiratrice de Hitler. Sept ans plus tard, alors qu'elle avait eu cinq enfants de Goebbels, elle voulut rompre : la liaison de son époux avec une actrice tchèque tournait au scandale. Le Führer chassa l'actrice d'Allemagne et interdit le divorce au ministre qui, seul de tous ses hiérarques, allait avec Bormann lui rester fidèle jusqu'au bout. Survivant au IIIe Reich, Goebbels eût fini à la potence de Nüremberg. Mais rien n'empêchait Magda Goebbels de chercher et de trouver refuge à l'ouest. Par ferveur hitlérienne, elle choisit l'abri de la Chancellerie. Quelques heures après le suicide de Hitler et d'Eva Braun, elle y empoisonna tous ses enfants et se tua avec son mari. Le récit des derniers mois du couple Goebbels — mois de folie lucide — est hallucinant.

P.F.

VICTOR HUGO
CARNET MARS-AVRIL 1856

publié par René JOURNET et Guy ROBERT
(Les Belles Lettres)

Patients et heureux chercheurs, René Journet et Guy Robert ont déchiffré, à la Bibliothèque nationale, un carnet de croquis de Victor Hugo, où le mage en exil a inscrit des notes journalières pour la période du 15 mars au 18 avril 1856. Ils en donnent une description minutieuse ; c'est le temps où le cerveau puissant du poète fonctionne comme une machine à penser en alexandrins, et sa main en jette partout ébauches ou débris. Tel ce distique : *La nature parfois veut que l'homme la vainque. — L'homme a fait le dragon, Dieu fait l'ornithorynque.* L'intérêt du carnet, qui contient le projet du service de presse des *Contemplations*, n'est pas dans ces miettes, mais dans les dessins, dont Journet et Robert publient un choix. La manière en est aussi saisissante que les thèmes.

Ce n'est plus le style graphique, à la fois réaliste et caricatural, que l'on trouve d'habitude dans les croquis marginaux et dans les calepins de voyage de Victor Hugo. C'est une vision irréelle de songe et surtout de cauchemar, où des lignes capricieuses déforment le monde minéral et végétal en formes vaguement animales, humaines ou diaboliques.

Les éditeurs rattachent ce fantastique aux illustrateurs du romantisme noir, à Célestin Nanteuil, à Goya ; et sans doute en vient-il pour une part, mais il correspond surtout à l'expression symbolique d'une psychologie déréglée, d'un dérèglement qui eût été sans doute folie si n'était intervenue la compensation de la création géniale. En tout cas, ces croquis extraordinaires font invinciblement songer, par leur automatisme halluciné, par l'au-

tonomie et l'impensable des formes et par l'impression d'angoisse qui s'en dégage, à la vision et à la manière surréalistes.

P.-H. SIMON

LA FLOTTE CONDAMNÉE A MORT

par Richard HOUGH *(France Empire)*

Même après un demi-siècle et malgré le Jutland, Midway... Leyte et toutes les grandes rencontres de deux guerres, la bataille de Tsou-Shima demeure aux yeux de ceux qui s'intéressent aux choses de la mer l'une des plus extraordinaires et des plus impressionnantes de l'histoire de la guerre sur mer. Cette sorte d'auréole qui lui est restée attachée tient pour une grande part aux circonstances sans précédent du voyage de l'amiral Rojesvensky qui dut parcourir plus de 16 000 milles, les trois quarts de la circonférence de la terre, pour mener du fond de la Baltique au détroit de Corée par la route du Cap, une escadre vouée au sacrifice, qui le savait, et dut surmonter tous les obstacles accumulés sur sa route pour être fidèle à ce rendez-vous avec la mort.

J'ai déjà rendu compte, dans les pages de cette revue, de l'excellent ouvrage de Georges Blond, *l'Amiral Togo, Samouraï de la Mer*, qui montre d'une façon remarquable comment la marine japonaise sortie la veille à peine de la préhistoire sut se préparer sous les ordres de Togo à cette victoire écrasante remportée le 27 mai 1905 à Tsou-Shima.

Richard Hough nous fait suivre aujourd'hui de bout en bout le calvaire de l'escadre russe. Bien sûr, comme tous ses devanciers, il n'a pu trouver de meilleure source que les trois volumes du capitaine de frégate Séménoff, présentés au public français en 1910 par le commandant de Balaincourt. Se serait-il borné à faire la synthèse de ces livres aujourd'hui introuvables, que son œuvre mériterait considération. Mais il apporte en outre bien des choses peu connues de sources anglaises, russes ou japonaises, une excellente iconographie et des réflexions personnelles fort intéressantes. Est-il un peu dur pour Rojesvensky ? On peut se le demander. Mais sur les mérites de son second, Nebogatoff, celui qui eut le courage d'accepter l'infamie d'une reddition pour épargner la vie de plusieurs milliers de jeunes marins, il nous apporte une lumière toute nouvelle.

En résumé un excellent livre, comme d'habitude, parfaitement traduit par René Jouan.

JACQUES MORDAL

RÉCRÉATIONS MATHÉMATIQUES

par Édouard LUCAS *(Albert Blanchard)*

Voilà un titre qui ne manquera pas de surprendre beaucoup de lecteurs. Car s'il est peu courant de lire, dans la *Revue de Paris*, le compte rendu d'ouvrages de mathématiques, il l'est moins encore de voir celles-ci qualifiées de récréatives...

Il s'agit, en fait, d'une œuvre très méritoire et très intéressante de l'éditeur scientifique Albert Blanchard. L'ouvrage qu'il nous offre est le premier de quatre tomes, dus au mathématicien Edouard Lucas (1842-1891) et consacrés à des problèmes amusants et à des curiosités mathématiques. On ne s'y trompera d'ailleurs pas : que l'on nous propose le jeu des traversées en bateau, le jeu des ponts et des îles ou le problème des huit reines aux échecs, ce sont des questions qui, sous une forme plaisante, se rattachent à des points extrêmement épineux de géométrie, d'arithmétique ou d'algèbre supérieure. Et le lecteur qui se sera amusé au jeu du pont et des îles, par exemple, n'apprendra pas sans surprise que ce jeu fit l'objet d'une étude de l'illustre mathématicien Euler.

Ajoutons que le même éditeur vient de publier une nouvelle édition des *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres*, par Bachet, sieur de Méziriac (1581-1638). Dans ce cas encore, il s'agit, présentés dans la manière du XVIIIe siècle, d'une variété de problèmes amusants dont se délecteront effectivement les humanistes — pourvu qu'ils sachent leurs quatre règles et qu'ils goûtent les jeux de l'esprit.

P. R.

CHASSE AUX DINOSAURES DANS LE DÉSERT DE GOBI

par A. ROJDESTVENSKI *(Fayard)*

Un triple motif d'intérêt s'attache à cet ouvrage. D'abord c'est, présenté par un éditeur parisien, un des très rares échantillons de la littérature scientifique soviétique ; ensuite, nous y trouvons un document de première main sur l'état actuel des recherches paléontologiques — et chacun sait que le sous-sol de l'Asie foisonne en restes fossiles fabuleux ; enfin, l'histoire que M. Rojdestvenski nous raconte est un vrai roman d'aventures à la Jules Verne — un roman vécu, il est superflu de le préciser.

Tout le monde a entendu parler des animaux géants de l'ère secondaire, comme le brontosaure ou le diplodocus. Ils ont disparu de la Terre depuis cent cinquante millions d'années, et rares sont les endroits du globe où l'on en peut retrouver les ossements. Or,

le désert de Gobi est le plus riche de ces gisements de dinosaures fossiles. C'est là que les Américains organisèrent une grande expédition en 1918-1930, et que les Russes en lancèrent une série à partir de 1946. La dernière de ces campagnes, celle de 1956, est justement celle que nous raconte l'auteur. Il nous montre, avec bonne humeur et brio, la mission aux prises avec le terrible désert, nous en décrit les incidents, pannes, tourmentes de neige, chaleurs torrides, nous fait assister à la joie de tous quand un beau squelette de tyrannosaure pointe hors de la roche.

P. R.

AUX PORTES DE MOSCOU

par Mendel MANN *(Calmann-Lévy)*

Le vieux thème du Juif errant qu'une implacable fatalité contraint d'errer de pays en pays à la recherche d'une patrie perdue est celui du roman de Mendel Mann. Menahem Issakovitch, un jeune Polonais chassé par l'invasion allemande de 1940, garde au fond de son cœur le double souvenir de sa ville natale et celui des massacres du ghetto dans lesquels toute sa famille a péri. Réfugié dans un petit village russe, il doit partir de nouveau avec les paysans que la mobilisation de 1941 arrache à leurs isbas. A l'armée il reste, pour la plupart de ses camarades comme pour ses chefs, un étranger que l'on soupçonne. C'est en vain qu'il s'expose volontairement à tous les dangers, rien ne peut désarmer cette haine sournoise et vigilante.

Interprète à l'état-major, il interroge les prisonniers allemands et l'un d'eux, un jour, refuse de lui répondre, déclarant avec hauteur qu'il ne veut pas parler à un Juif. Menahem Issakovitch, par honte et par orgueil, falsifie les paroles de l'Allemand, mais celui-ci comprend le russe et rétablit la vérité. Coupable de « s'être laissé entraîner par des sentiments individualistes de nationalisme étroit » à trahir le véritable patriotisme russe, le lieutenant Menahem Issakovitch est traduit devant une cour martiale qui le dégrade et l'envoie travailler dans les mines de charbon de l'Oural.

Ce récit qui n'est pas un plaidoyer ou un réquisitoire est riche en puissantes évocations. La mobilisation au village de Tengouchaï, le voyage du convoi militaire à travers la campagne balayée par l'approche de l'hiver, les épisodes de la lutte pour Moscou, sont autant de scènes qui font songer aux meilleures pages des grands romanciers russes.

DIESBACH

VAN GOGH

par M. E. TRALBAUT *(Hachette)*

Biographie et album. Si l'on veut confronter le réel et la transposition qu'en peut offrir un artiste, pas de meilleure leçon que ce livre. En face des photos d'une maison flamande, d'une place d'Anvers, du pont de Chatou, d'un pavillon arlésien, des ruines de Montmajour, ou du jardin de l'asile de Saint-Rémy, en face de ces photographies froides comme l'ennui, M. Tralbaut a placé les tableaux de Van Gogh qui représentent ces sites. Les représentent c'est-à-dire les *transportent dans l'univers intérieur du peintre.*

Univers où ruisselle la pitié (portrait de Sien) ; qu'animent des forces panthéistes (arbres des Aliscamps) où se déploient comme des étendards les âmes naïves des modèles (le capitaine Milliet) ; univers qu'envahit parfois un humour amical explosant en symphonie colorée (le facteur Roulin) ; univers de saga (le moulin de Nuenen) ; univers traversé par les forces furieuses, parfois démentielles, du soleil et de l'été (paysages d'Arles, de Saint-Rémy) ; monde ardent, mobile où peuvent s'inscrire tour à tour les leçons des peintres japonais et des impressionnistes, mais dont tous les aspects traduisent l'âme de l'artiste, une fenêtre close devenant pour lui son anxiété, une chaise de paille sa joie de vivre. Le plus étrange est que les photos des lieux, pour nous, n'évoquent rien, mais les transpositions nous touchent comme des promesses ou des souvenirs.

Van Gogh a débuté dans la vie parmi les mineurs, comme évangéliste. Peintre il a continué d'annoncer sa bonne nouvelle : il n'y a de vérité qu'en nous ; le monde entier est une auberge espagnole, on n'y trouve que ce qu'on y apporte — ou ce qu'un artiste nous révèle.

M.T.

NOTES INTER-ARTICLES

Eva Peron, par Sylvain Reiner, p. 13. — *La nouvelle Economie soviétique* (1958-1960), par Robert Bordaz, p. 28. — *Don Juan et le Donjuanisme*, par Gregorio Maranon, p. 44. — *Au-delà de l'oubli*, par Duff Cooper, p. 58. — *Le retour d'Ansel Gibbs*, par Frédérick Buechner, p. 81. — *La Science de l'Incertitude*, par Jacques Duclaux, p. 124.

CHAIX-PARIS, 126, rue des Rosiers, St-Ouen (Seine)
1038-HD 35-5-60

de merveilleuses lettres

RAINER MARIA RILKE

CORRESPONDANCE

avec

MARIE DE LA TOUR ET TAXIS

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

...l'inspiratrice, la protectrice et la fervente amie du plus grand poète allemand de ce temps.

Princesse **BIBESCO**

Explication d'un grand pays

LEON CAHEN et MAURICE BRAURE

L'évolution Politique de

L'ANGLETERRE MODERNE

1485-1660

L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

fondée par **HENRI BERR**

...HENRY VIII. ELIZABETH I CROMWELL.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

ANDRÉ BOURIN

PROVINCE
terre d'inspiration

Maurice Genevoix - Jules Romains - Henry Bordeaux
André Chamson - Jean Giono - Henri Bosco
Henri Pourrat - Henri Queffelec - Joseph Peyré
François Mauriac

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

pèlerinages aux sources

Roger LANGERON

de l'Institut

DECAZES

Ministre de la police, de l'intérieur, Président du Conseil, témoin de six règnes et de trois révolutions.

"Louis XVIII révélé"

HACHETTE

Viennent de paraître

Lawrence Durrell

CLEA

"Écoutez les critiques : lisez Durrell"

Colette Geslin

L'AME SE PORTE NOIRE

"Un roman tendre et dur, discret et provoquant... une romancière véritable"

Bruce Lowery

LA CICATRICE

"Un POIL DE CAROTTE moderne"

Irène Monesi

CET ACTE TENDRE

"De la solitude à la passion"

Alain Daniélou

LE POLYTHÉISME HINDOU

"Un ouvrage capital"

Maxime Blocq-Mascart

DU SCANDALE

"De l'affaire des Poisons à l'affaire Mitterand"

Jean Giono

VIRGILE

"Deux grands poètes"

Jean Guitton

PLATON

"Un Platon explicité"

ÉDITIONS BUCHET/CHASTEL

LES ANNALES

Sommaire de Juin 1960

JACQUES CHASTENET
de l'Académie Française
La Reine Victoria ou l'apogée de l'Angleterre

JEAN DUTOURD
Prix Interallié 1952
Les auteurs et leurs livres : Du « Complexe de César » à « L'âme sensible »

FANÉLY REVOIL
Sous les feux de la rampe : reines, bergères et divettes

RENÉ LALOU
Figures de ce temps

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 1,30 NF

L'ANNUAIRE DESFOSSÉS-SEF 1960 EST PARU

EN DEUX VOLUMES
totalisant 3.350 pages

entièrement remis à jour comprenant : **Notices complètes sur sociétés cotées. Listes et adresses des Administrateurs, Agents de change, Courtiers, Banques et Établissements financiers.**

Législation (Loi du 24 juillet 1867 mise à jour au 1er décembre 1959)

PRIX :

Aux bureaux de l'Annuaire

(42, rue N.-D.-des-Victoires)..... **100 NF**
Franco..... **104 NF**
Étranger (franco)..... **115 NF**

Adresser commandes et montant par chèque bancaire ou chèque postal **1899-98** Paris à

« COTE DESFOSSÉS »
42, rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Tirage limité

DOCUMENTS
REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

Au sommaire du No de mars-avril 1960

R. HAERDTER	Les Allemands, l'État et la liberté.
X X X	Le programme de socialisation du SPD de Gotha à Bad-Godesberg.
G. FRIEDRICHS	Le DGB a-t-il fait son plein?
A. FRISCH	Le dynamisme allemand en perte de vitesse.
V. P. LEBEDEV	La littérature allemande en URSS.
X X X	Jugements sur la France.
H. STAHL	Il y a quarante-cinq ans (nouvelle).

et les chroniques habituelles

Le numéro : 2,40 NF (franco de port)

Abonnements : France : 6 mois 6,75 NF - un an 12 NF.
Étranger : 6 mois 7,50 NF - un an 13,50

Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-9e
TEL. TRU 62-13 C.C.P. Paris 13.253-54

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

PRIX DU CARTONNAGE
TARIF FRANÇAIS 500 FR OU 5 » NOUVEAUX FRANCS
TARIF ÉTRANGER 590 FR OU 5,90 NOUVEAUX FRANCS

VIENT DE PARAITRE

PAUL REYNAUD

MÉMOIRES

★

VENU DE MA MONTAGNE

JACQUES CHAPIRO

LA RUCHE

Un chapitre extraordinaire et rigoureusement vrai
de l'histoire artistique de Paris

MARCEL MIGEO

VISIBILITÉ ZÉRO

Aux temps héroïques de l'Aéropostale de Nuit

ÉMILE VUILLERMOZ

GABRIEL FAURÉ

« L'aventure vécue »

JEAN-CLAUDE BAUDOT
ET
JACQUES SEGUELA

LA TERRE EN ROND

100.000 kilomètres autour de la terre en 2 cv
la " **nouvelle vague** " de l'Aventure

Illustré de 16 pages hors-texte

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS

OLYMPE BHÊLY-QUÉNUM

UN PIÈGE SANS FIN

roman

Des joies pures de l'enfance à l'enfer du bagne, cet authentique roman de l'âme africaine est aussi un document fascinant.

ROBERT SHAW

LA GRILLE

roman

Une aventure invraisemblable, mais vraie. Du meilleur humour noir.

Sélection du CLUB DES ÉDITEURS

ROLAND GANT

LE JAZZ DANS LE SANG

Un roman du jazz à travers la vie tumultueuse de l'un de ses principaux héros.